



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

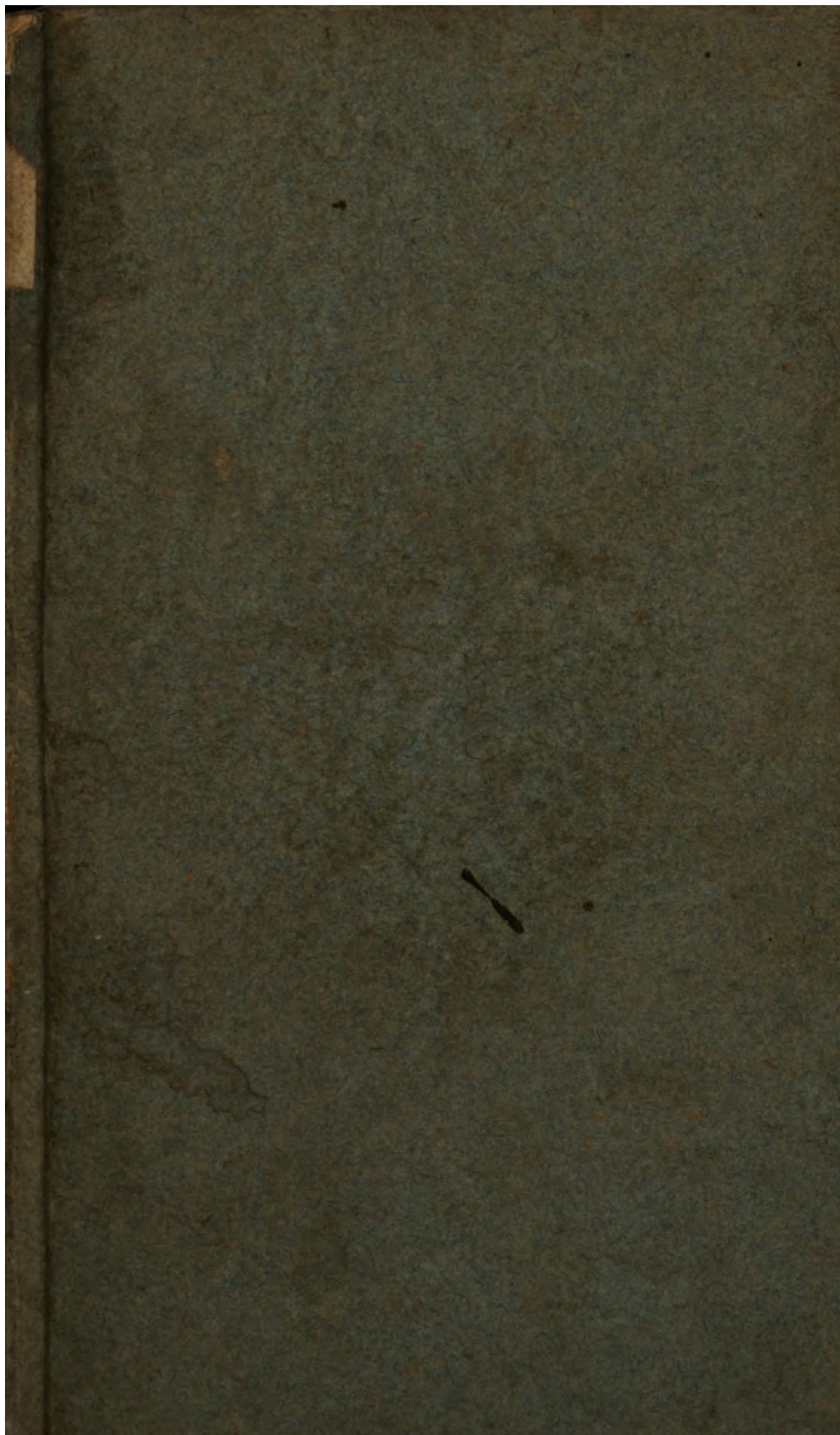
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

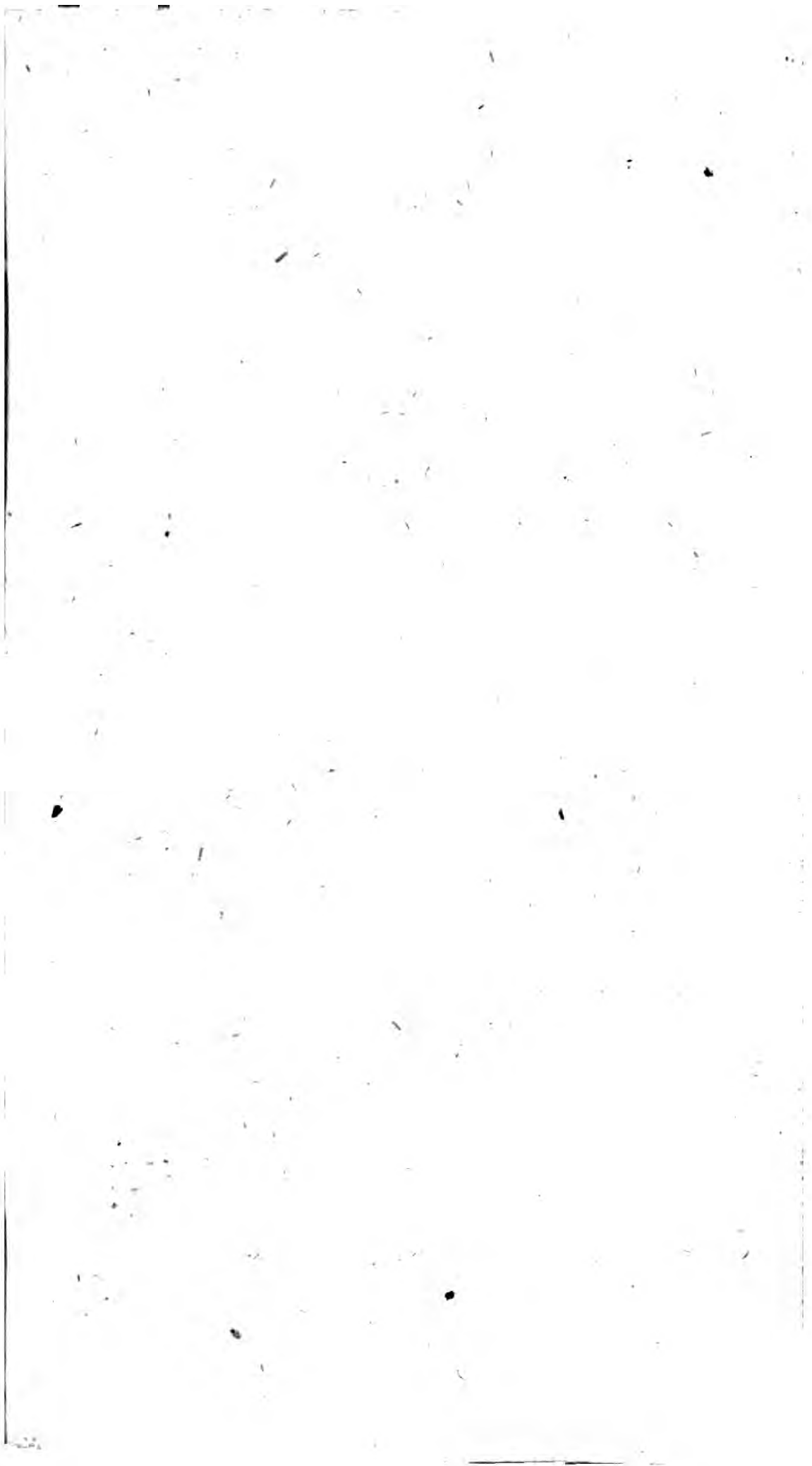


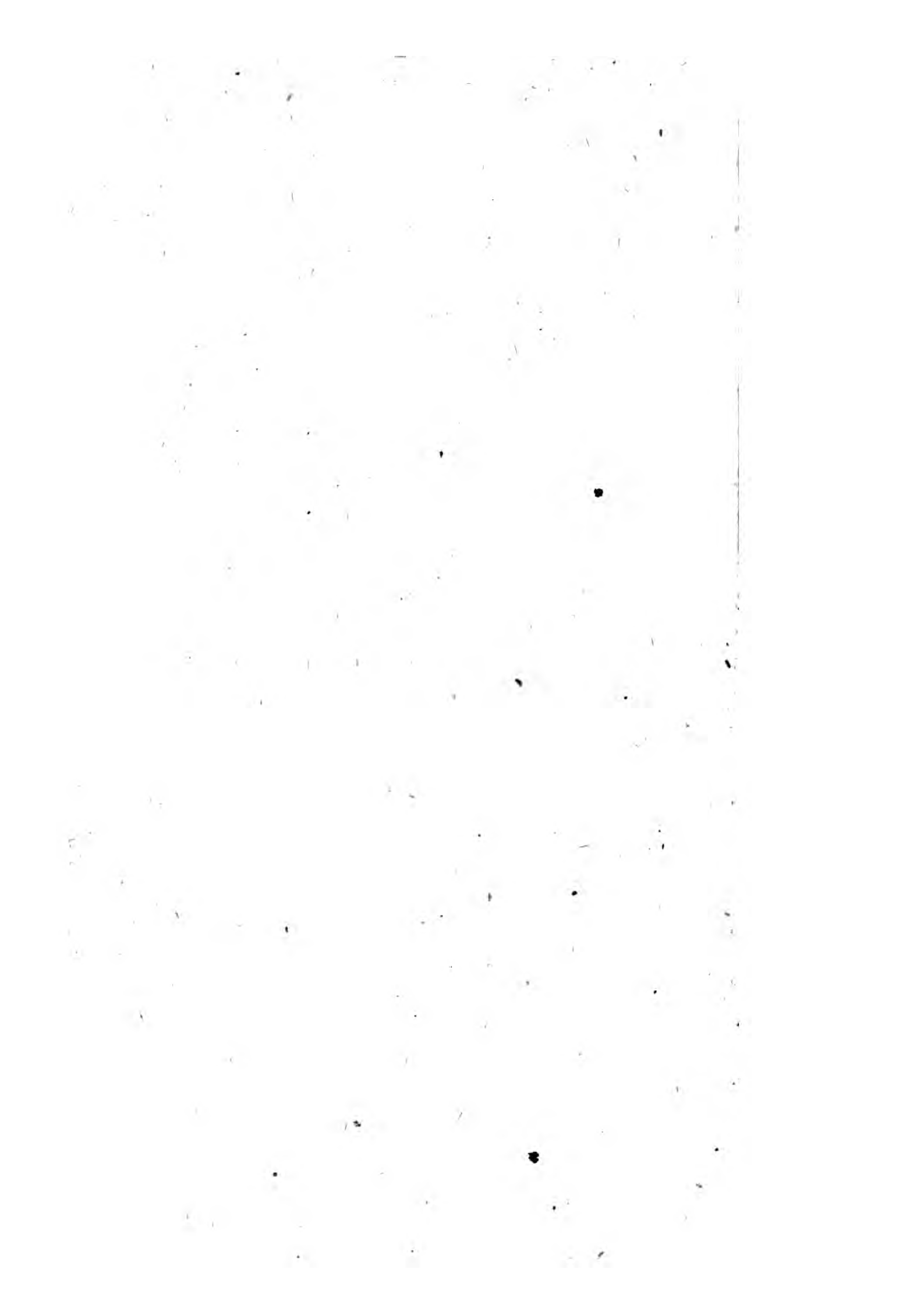
trad. par Meister

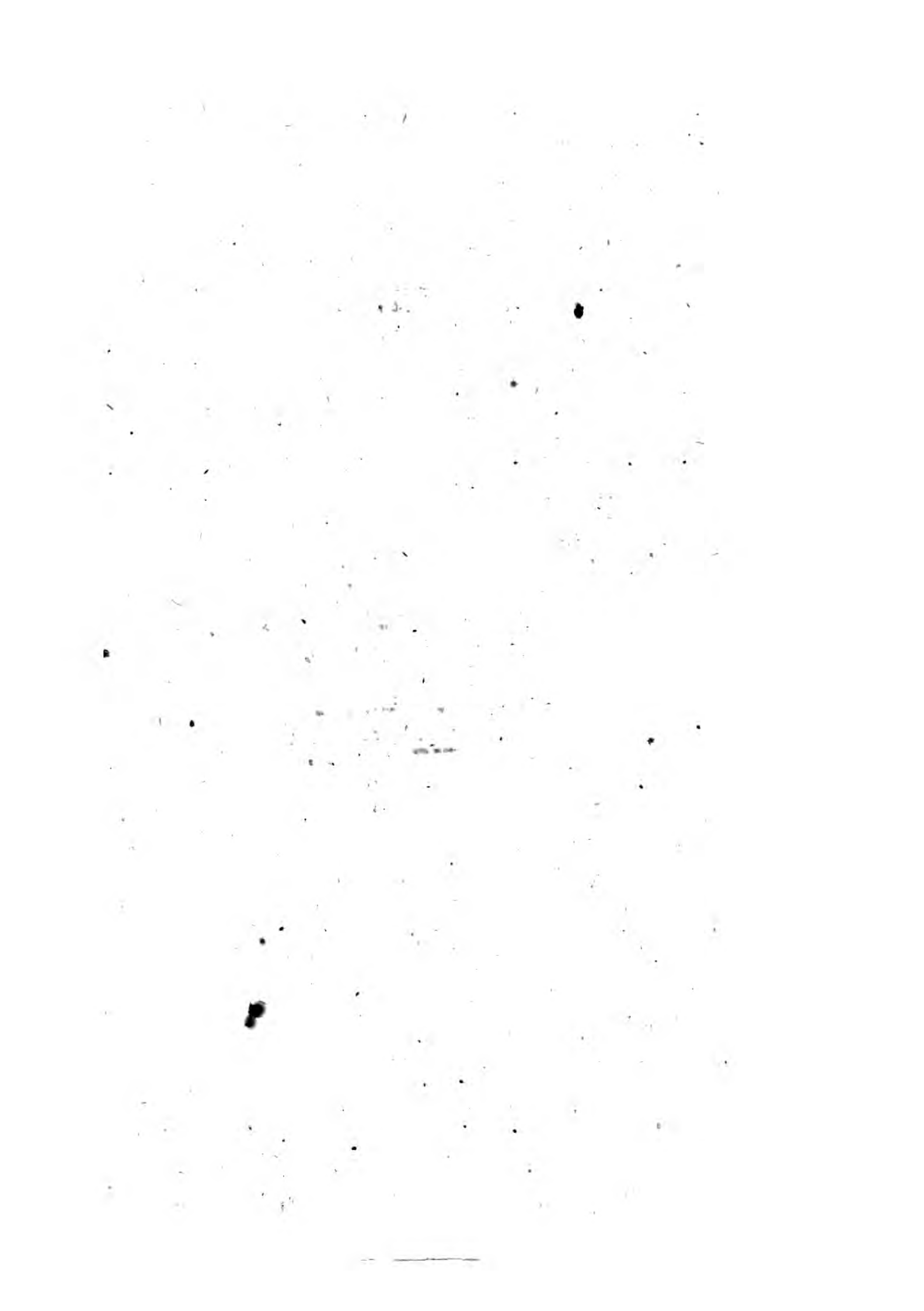
M. le docteur Heulhard d'Arcy,
à Clamecy, d'Arcy

Vet. Gr. II A. 40











SALOMON GESSNER

Salomon Gessner.

. . . Principis urbium
Dignatur soboles, inter amabiles
Vatum ponere de choros.

Traduit de l'Allemand
d e
Mr. HOTTINGUER..



*Billing verehrt die Nachwelt des Dichters Aschdrey
von allem Ertze waschungen der die Musen sich genoght
haben die Welt Waschuld und Jugend zu lehren.
S. Gessner im Tod Abels. I. Gesang.*

B R E G E N C E ,
CHEZ JOSEPH BRENTANO. 1797.



TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
31 JUL 1962
OF OXFORD
LIBRARY

PEU de tems après la mort de Gessner, je fus sollicité par quelques amis d'écrire l'histoire de sa vie. Les difficultés de l'entreprise, et ma juste défiance dans mes propres forces purent seules m'arrêter. Quiconque sait mes relations avec Gessner, croira facilement à ma sincérité dans cette circonstance. Cependant une invitation publique suivit bientôt celle de l'amitié. L'académie électorale de Manheim sur la proposition de son Secrétaire perpétuel, M. de Klein, fit publier l'année dernière un prix pour la meilleure Biographie de Gessner. Ce qui vient d'arriver étoit facile à prévoir. Qui pourroit se charger d'une pareille tâche? Difficilement un autre qu'un concitoyen de ce grand homme, qui, l'ayant connu personnellement, se trouveroit encore à portée de recourir aux seules sources où l'on pourroit puiser les don-

nées historiques de l'ouvrage tant de vive voix que par écrit. Je me trouvais dans cette position, & seul j'eus le courage & le désir d'en profiter. Ce désir ne me fut point inspiré par la conscience du talent le plus propre à ce travail, mais plutôt par la seule considération, que ce seroit le sujet d'un juste reproche pour les amis de Gessner & pour sa patrie, si cette espèce de provocation publique demeurait sans réponse. La classe du public disposée à prendre quelque intérêt à une lutte de ce genre, sans en voir, ou sans en juger assez les difficultés, sembloit avoir en effet le droit de compter, que quelqu'un du moins se présenteroit dans la lice, dont l'essai, tout malheureux qu'il risquoit d'être, serviroit toujours d'excuse à la réserve ou bien à la timidité des autres.

C'est donc moi seul, qui l'entreprendrai. Je me suis chargé, non sans quelque scrupule, d'un travail, auquel d'autres plus prudents, mais peut-être

moins zélés pour l'honneur de leur patrie , se sont refusés. Si j'échoue, j'aurai toujours eu l'avantage de n'avoir point eu de concurrent & j'en jouirai, tant qu'un autre ne songera pas à former un ensemble plus intéressant , de tous les matériaux que j'ai pu rassembler.

J'entrepris à la vérité cet ouvrage, ainsi que l'annonce l'introduction, dans le dessein de le soumettre au jugement de l'académie électorale ; mais quand même l'étendue qu'ont exigée, contre mon attente, certains développemens, n'en eut pas retardé l'envoi, d'autres raisons encore m'obligent de renoncer à l'honneur de prétendre à cette palme académique.

Si ce petit ouvrage a quelque mérite historique, à l'exception d'un petit nombre de traits, qui m'ont été communiqués par les plus anciens amis de Gessner, MM. Hirzel, Steinbrychel, Schulthess, Heidegguer son beau-frère, je le dois essentiellement à la confi-

ance sans bornes, avec laquelle la digne veuve de Gessner & ses fils m'ont permis de faire usage de tous les renseignemens trouvés parmi leurs papiers, & de toutes les circonstances, que j'ai pu recueillir de leurs entretiens. N'étoit-il pas bien naturel, qu'un ouvrage, qui n'a pour objet que Gessner, fut d'éposé dans le sein de sa famille, d'une famille avec laquelle je suis intimément lié depuis ma première jeunesse, & sans le secours de laquelle mon livre, quel qu'il soit, n'eut jamais été ce qu'il est? Le but, que je me suis proposé de parler de Gessner, & d'en parler, pour ainsi dire, au nom de tous ses concitoyens, n'en sera pas moins rempli. L'occasion, qui m'en a donné l'idée, n'en appartient pas moins à la société électorale & à son secrétaire, M. de Klein. Par cette raison je n'ai pas cru devoir changer le peu de lignes, qui se rapportent à cette circonstance.

L'Auteur de ce petit ouvrage n'éprouva jamais un combat plus singulier de sentimens & de pensées se croisant toujours en sens contraire, que tant qu'il eut à délibérer avec lui - m me , s'il se chargeroit ou non , de la tache qu'il ose entreprendre en ce moment. Le grand nombre des lecteurs ne jette guère les yeux sur la biographie d'un homme célèbre , sans en concevoir d'abord une grande attente. Si cette attente est trompée , si du moins elle n'est pas entièrement satisfaite , le jugement est bientôt prononcé. Tout ce qui est grand & remarquable nous intéresse si fort,



dans la réalité : comment la représentation n'en seroit-elle pas attachante ? Puisqu'un héros mérite par lui-même notre admiration, pourquoi ne l'exciteroit-il pas aussi dans l'histoire ? Uniquement, sans doute, parce que l'historien ne fut pas assez instruit des faits, n'en fit pas un choix convenable, ou ne scut pas nous les montrer dans leur vrai point de vue.

Cette manière de raisonner semble claire & conséquente ; mais le principe ; dont elle part, est, je crois, d'une application trop bornée. Tout développement des forces d'un grand homme est-il susceptible d'une représentation historique ? Ou la vie de tout homme remarquable offre-t-elle toujours un assez grande richesse de faits, d'actions & d'événemens ? Et quel autre fonds reste-t-il à l'histoire ? L'écrivain par exemple, fut-il

même le plus éminent dans son genre , n'en devient pas , par cette raison , un personnage historique. Il ne l'est qu'autant que son génie étendit la sphère des connoissances humaines , & qu'il en scut recréer , développer au moins certaines parties , ou que par ses talens , il obtint une influence mémorable sur les principes , les opinions & les préjugés de son siècle. Il aura plus de droit encore à ce titre , si pour y parvenir , il suivit un plan vaste & déterminé , s'il eut beaucoup de difficultés à surmonter , beaucoup d'obstacles à vaincre. Mais si le pouvoir de ses facultés se déploya seulement dans quelques ouvrages d'art ou de génie , dont les effets furent moins sensibles , moins universels , c'est à la Critique , à la Psychologie que l'historien laissera le soin de son immor-



talité. • Le résultat de ses travaux sera plutôt l'objet d'un tableau caractéristique, qu'il ne sera celui d'une biographie proprement dite.

Il n'est aucune classe d'écrivains à qui cette observation puisse s'appliquer plus fréquemment qu'aux poètes. Homère & Virgile furent peut-être d'aussi grands hommes qu'Alexandre & César ; mais ils fourniroient bien moins à l'histoire, lors même que nous aurions la connoissance la plus exacte des moindres détails de leur vie & de leur sort. César aussi fut auteur, & l'histoire de César fut l'histoire romaine de son tems, comme celle de Frédéric est l'histoire des principaux états de l'Europe durant son règne. Il arrive quelquefois, qu'un grand écrivain se montre grand aussi comme administrateur, comme général d'armée, comme homme d'état,

comme citoyen ; & sous tous ces rapports sa biographie peut offrir un fonds intéressant & riche. Celle d'un poète aux mêmes conditions fera susceptible du même intérêt. Si Voltaire brille dans le temple des muses , comme créateur de la *Henriade* , de la *Pucelle d'Orléans* , de tant de chefs-d'oeuvres dramatiques , il n'occupe pas une place moins distinguée dans l'histoire , comme un des plus redoutables adversaires de l'intolérance , de tous les préjugés politiques & religieux , comme le courageux défenseur des droits de l'homme en faveur de quinze mille serfs du Mont Jura , comme le sauveur & le vengeur des Calas , du chevalier de la Barre , des Sirvens , de Martin , de Montbailly , de Lalli , de Morangiés. Mais Voltaire est une des exceptions les plus mémorables dans l'histoire de l'esprit humain. Son

génie supérieur étoit tout ce qu'il vouloit, & vouloir tout ce qu'il pouvoit être.

Si la diversité des talens, prise surtout dans le sens qu'on vient de lui donner, est rare parmi les écrivains, une certaine disposition exclusive de toute autre est pour ainsi dire de règle chez le poète. Accoutumé à la contemplation du beau, son ame vit presque toujours dans un monde idéal & se livre toute entière à ses sentimens ; il ne se plait qu'au milieu des êtres créés par son imagination, & dont il ne retrouve que rarement le charme dans le cercle de la vie commune. De là le peu d'attrait qu'a pour lui le tourbillon des sociétés, la vaine folie de leurs vœux & de leurs projets. C'est par cette raison, que le poète nous paroît quelquefois si difficile & si dédaigneux dans le

choix de ses occupations & de ses plaisirs ; c'est par cette raison , que sans se soustraire à l'empire de ses devoirs , en faisant même de son mieux tout ce que doit faire un homme sensible & délicat , un ami de l'ordre & du bien public , il le fait sans bruit , sans empressement , & cherche toujours à simplifier autant qu'il est possible les rapports dans lesquels il se trouve. Par le même motif , son esprit échappe avec tant de plaisir au tumulte du monde , pour se retirer dans un cercle plus borné , plus propre à l'entretenir dans ses douces rêveries. Là , ses heures les plus heureuses sont vouées à la contemplation de la belle nature , aux muses , à l'amitié , aux félicités de la vie domestique.

Sans y songer d'avance , je viens de tracer ici les principaux traits du

—○—

caractère de mon héros — & mes Lecteurs savent déjà ce qu'ils en peuvent attendre. Les actions de l'homme, dont je vais parler, sont dans ses immortels ouvrages, & ne comportent pas une exposition historique. L'uniformité de ses destinées ne sauroit satisfaire l'avidé curiosité. Ce qui caractérise son ame & son esprit, le développement de son génie & de ses talens, ce que leur culture dut à ses propres efforts, ce qu'elle dut aux circonstances, voilà ce que je m'efforcerai de présenter à mes lecteurs : & leur indulgente équité me pardonnera volontiers, je pense, de borner toute mon ambition à ne pas tromper leur attente, dans la tâche que je viens de m'imposer moi-même.

D'autres, beaucoup d'autres sans doute auroient eu plus de titres que

moi, pour entreprendre ce travail & l'achever avec plus de succès. Mais il en est peu, j'ose le dire, qui fussent plus à portée de s'instruire de tout ce qu'on peut savoir de Gessner, particulièrement des premières années de sa vie. Et peut-être n'est-il personne dans ce petit nombre, qui fut disposé, du moins pour le moment, à faire usage de ces ressources. Le plus modeste de mes vœux est de détourner au moins le blâme, que sembleroit mériter la patrie de Gessner, si l'invitation d'honorer sa mémoire d'un éloge historique, si cette invitation solennelle d'un Allemand, qui n'est pas son concitoyen, eut été faite en vain. — Le plus hardi de mes vœux est, que dans cette circonstance l'immortalité d'un grand homme reçoive un digne hommage, n'importe de quelle main.



Salomon Gessner naquit à Zurich, le premier d'avril 1730. Son père étoit Conrad Gessner, membre du grand Conseil, sa mère Esther Hirzel. La famille de Gessner peut se glorifier d'avoir produit plus d'un écrivain célèbre, plus d'un savant du premier ordre. Conrad Gessner au seizième siècle s'acquit le surnom du Plin de l'Allemagne, &, par une application inouïe, malgré l'accablant fardeau de l'indigence & de toutes les misères de la vie, il scut s'élever à la renommée d'un des plus illustres savans de son siècle, d'un homme universel. Une grande partie du mérite & des connoissances de cet homme célèbre est devenue de nos jours l'héritage d'un de ses arrières - neveux, le naturaliste Jean Gessner, mort il y a peu d'années. Il est à la vérité moins connu par le petit le nombre de

ses écrits, que par l'estime & l'amitié du grand Haller, par l'admiration de ceux qui furent à même de juger, ou dans ses leçons particulières, ou dans ses entretiens familiers, de l'étendue & de la profondeur de ses connoissances, surtout en Botanique. Ce furent son aimable modéstie & sa trop grande timidité, qui renfermèrent dans un cercle si étroit sa gloire & son activité. Les utiles travaux de son frère Jacob Gessner relativement à la science numismatique ne sont pas ignorés des amateurs de cette science.

La première jeunesse de notre Gessner ne donna pas de grandes espérances. Un hazard malheureux voulut que ses premiers rapports n'opposassent pas de légers obstacles au développement naturel de son esprit. Dans la maison paternelle, son éducation fut confiée à un pauvre ecclésiastique,



qui, de l'avis de tous ceux qui le connurent, étoit un homme sans culture, sans politesse, sans discernement, un cuistre fiéffé. Dans les écoles publiques, que le malheureux enfant fut aussi tenu de fréquenter, l'instruction se bornoit encore uniquement alors aux premiers élémens des langues grecque & latine. La méthode de l'enseignement se renfermoit, suivant l'usage antique, dans des formes, dont la théorie avoit bien moins d'exactitude que de roideur & de pédanterie. On farcissoit la mémoire de mots & de phrases, on la tourmentoit d'une multitude de règles, on l'assommoit d'une lourde terminologie; & l'instituteur ne songeoit pas même à la nécessité d'en éclaircir le sens par les principes les plus simples de l'art de penser & d'écrire. Le plus beau résultat de



tout ce savoir étoit un amas monstrueux d'expressions bigarrées, de tournures discordantes, qu'on prenoit pour du style.

Une méthode si défectueuse, en raison de la diversité des esprits, doit produire aussi différens effets. Des têtes purement mécaniques recueillent ce qui se présente sans réflexion, & l'appliquant sans choix, doivent faire sous de pareils maîtres les progrès les plus rapides, mais il n'est pas loin le but qu'elles atteignent. Leur mémoire ayant absorbé toute l'activité, dont elles sont susceptibles, conçoit plus rapidement & retient avec plus de facilité, mais elle retient sans comprendre, & ne saisit jamais que la superficie. Il n'est pas rare de voir ces enfans-là jouer le premier rôle dans les écoles, & le dernier le reste de leur vie, au grand étonne



ment d'observateurs médiocres. Des têtes pensantes, douées d'un génie vraiment philosophique, dont la mémoire & le jugement marchent d'un pas égal, & dont les progrès deviennent plus lents ou plus faciles, suivant le degré de lumière ou d'obscurité qui règne dans les idées qu'on leur présente, tant qu'elles n'apperçoivent dans les mots que des sons insignifiants, dans les règles que du caprice ou de l'arbitraire, se voient dépasser de fort loin par les autres. Mais avec le premier instinct du sens caché, que renferment ces mots & ces règles, elles commencent à raisonner, comme l'auroit du faire leur instituteur. Dès lors leurs progrès acquièrent une étonnante rapidité : aux longues ténèbres de leur cerveau succède soudain, après un léger crépuscule, tout l'éclat du jour. Jusqu'à

cet heureux instant leur destinée ordinaire est d'être méconnues & de se voir reléguées dans la classe des têtes stupides. Ce fut le sort du célèbre Breitinguer, ce fidèle compagnon d'armes de Bodmer dans l'entreprise hasardeuse de réformer la langue & la poésie allemande. Les archives du collège de Zurich conservent un arrêté pris relativement à lui pour engager avec instance les parens de ce jeune homme à le vouer à quelque autre genre de vie, n'étant nullement propre aux sciences.

Un autre classe de têtes distinguées, mais chez qui l'imagination n'a pas moins d'empire que l'esprit, se trouvent encore plus mal des entraves de l'instruction scolastique. Le vrai sans le beau, l'idée sans image ne pouvant les satisfaire, elles ne sont pas même tentées de remplir le vuide



des leçons, qu'elles reçoivent par leurs propres spéculations. Elles savent se dédommager à merveille de la sécheresse & des ennuis de l'école, par les douces rêveries d'une imagination toujours mobile ou par d'autres amusemens quelconques. De cette dernière classe fut aussi notre Gessner. Il montra de très-bonne heure un penchant décidé pour tous les arts d'imitation. Comme autrefois Lucien, il employa souvent l'heure des leçons à modeler en cire toutes sortes d'images, des groupes d'hommes, d'animaux & d'autres figures encore. Comme Lucien, il reçut souvent de son précepteur pour ces ingénieux travaux des récompenses plus sensibles qu'agréables. Mais elles ne faisoient que peu d'impression. A peine les doigts du petit sculpteur avoient ils pu reprendre leur agilité naturelle, qu'ils

recommençoient leurs jeux favoris, & s'il ne sortoit pas du collège avec une riche provision de mots & de règles, il en raportoit du moins ordinairement quelques nouvelles figures de cire, dont il étoit fort heureux d'amuser ses petites soeurs. C'est à satisfaire ce penchant qu'il consacroit la plus grande partie des heures de son loisir, tous les instans qu'il pouvoit dérober à ses études, & c'étoit pour le même objet qu'étoit réservé chaque sou de ses épargnes.

A cette première occupation du jeune Gefsner se joignoit bientôt une autre. Un hazard heureux fit tomber entre ses mains l'histoire de Robinson Crusôë. Aussitôt notre petit artiste devint auteur. Il sortit de sa tête une Robinsoniade après l'autre, & tout ce qu'il put attraper de papier en fut rempli. Mais ce nouvel exercice



de ses jeunes facultés lui valut encore beaucoup de peines , & le métier d'auteur ne lui réussit guère mieux dans la maison paternelle que celui d'artiste au collège. Son précepteur, ayant surpris le secret de ce nouve- amusement, se garda bien d'en tirer le parti , qu'en auroit pu tirer un homme de sens & d'esprit. Au lieu de se réjouir de cet essai d'activité , de la part d'un enfant qu'on avoit tenu jusqu'alors pour paresseux , in- appliqué , au lieu d'en tirer d'utiles lumières pour apprécier & pour diri- ger convenablement ses goûts & les dispositions, il y vit uniquement l'ex- trême tort , qu'une pareille fantaisie ne pourroit manquer de faire à l'étude des langues anciennes, ou plutôt à la pénible tache d'apprendre par coeur le vocabulaire & le rudiment. Il ré- solut donc d'abattre tout - à - coup un

penchant si funeste sous le poids des impressions les plus désagréables. En conséquence les prémices de notre jeune auteur furent payées d'honoraires propres à dégouter plus d'un écrivain. Mais ces mesures n'étoient calculées que sur une tête foible, & non sur celle où couvoit déjà secrettement le feu du génie. Quelque étranger que fut Gelsner aux distinctions de la métaphysique, il ne laissa pas d'entrevoir la rencontre arbitraire de la cause & de l'effet qu'il venoit de ressentir. Il continua son ouvrage, non avec moins d'ardeur, mais avec plus de circonspection. Le fruit de ce travail secret fut une foule d'essais de ce genre, dont il brula d'énormes liasses peu de tems avant sa mort. Tout ce qu'on fait de l'esprit & du contenu de ces romans, c'est que ses Robinsons étoient tous de violens



fumeurs , & qu'il ne ceffoit de dé-
chainer sur eux les ouragans & les
tempêtes.

L'influence de ces occupations ac-
ceffoires sur ses progrès dans l'étude
des langues devint de jour en jour
plus sensible , & le tort qu'elle faisoit
à son avancement , d'une classe du
collège à l'autre , plus remarquable.
Ses précepteurs croioient bâtir sur
une base d'instruction solide ; les pier-
res de leur édifice s'écroulant de toute
part , il s'en prirent au sol , qu'ils
jugèrent d'un sable trop mouvant
pour les contenir. Les plaintes sur
l'incapacité , sur la stupidité du jeune
homme commencèrent à devenir plus
vives & plus fréquentes , & causèrent
à la famille le plus sensible chagrin.
On voulut suppléer à la foiblesse na-
turelle de ce pauvre enfant par des
efforts d'application extraordinaire ; &

de tous les moyens, dont son âge permettoit d'espérer quelque succès, il n'en est point qu'on ne tenta. Je ne sais quelle fête domestique devoit être célébrée dans la maison de Gesner par un grand festin. On en avoit déjà fait venir l'eau à la bouche de notre malheureux petit écolier, lorsqu'on lui intima la terrible menace de ne rien voir & de ne rien goûter de toutes ces délices, si son premier thème ne réussissoit pas mieux que de coutume. Pour détourner ce malheur il s'avisa d'un expédient singulier. Le jour que ce thème fatal devoit être composé, il se fit avec le canif une légère incision à la main, & de son sang il écrivit quelques lignes par lesquelles il se devoit éternellement au bon Dieu, si son travail obtenoit le succès désiré. Ce billet dans sa poche, il se mit au travail

avec une douce confiance. — Mais hélas , la lettre de change tirée sur le ciel ne fut point acceptée. Le thème fourmilla de fautes grossières. La dernière place de sa classe , une correction plus sensible encore formèrent la catastrophe du drame , dont le pauvre jeune homme s'étoit promis un tout autre dénouement.

L'auteur d'un éloge de Gesner , publié à Paris en 1774 prétend que Bodmer lui - même , ce Socrate de la jeunesse de sa patrie , qui fut réveiller le génie de tant d'excellentes têtes , se trompa parfaitement sur les dispositions du jeune Gesner. Il assure tenir de bonne part , qu'ayant été présenté par le père à son illustre concitoyen , sollicité de voir s'il ne seroit pas possible d'en faire jaillir quelque étincelle de talent , après un léger examen , celui - ci ren-

voya le jeune homme à ses parens avec l'affurance peu consolante, qu'on ne devoit pas espérer, qu'il put jamais apprendre autre chose, qu'à lire, écrire, & les premières règles de l'arithmétique.

Je ne puis garantir la vérité de cette anecdote, mais ce que je fais, & de la première source, c'est que M. l'Inspecteur Simler, savant connu par un recueil très-curieux de documens relatifs à l'histoire ecclésiastique de la Suisse, releva le courage abbattu de la famille Gesner par les meilleures espérances. Il dit, qu'il apperçoit dans cet enfant méconnu des talens cachés, qui ne manqueroient pas de se développer tôt ou tard, & l'éleveroient fort - au dessus de la médiocrité des plus vantés de ses camarades.

On a remarqué souvent, que les



enfans étoient d'ordinaire beaucoup mieux jugés, beaucoup mieux appréciés par les compagnons de leur âge & de leurs jeux, que par leurs parens & par leurs précepteurs. Il faut pour se déployer, que les facultés, en trouvent l'occasion, & ce n'est pas dans les premières instructions qu'elle reçoit, qu'une tête bien faite la trouve toujours; dut elle même l'y trouver, ce n'est pas celle qui lui plait. Pour l'effet cependant une occasion vaut l'autre. C'est dans la vie ordinaire, dans le commerce avec ses semblables, que chacun montre bientôt ce qu'il est, & se place au rang, qui convient à son génie. Là, s'il n'est pas repoussé par sa timidité naturelle, par quelque défaut saillant du corps ou de l'esprit, le jeune homme, qui se voit négligé, l'est bien moins par le caprice de ses

camarades, que par les qualités qui lui manquent réellement. Celui qui parvient à devenir le guide des autres & le roi de leurs jeux, en est bien moins redevable à la faveur d'un choix aveugle, qu'au calcul éclairé de leurs propres intérêts. A cette première époque de la vie, le faux orgueil & toutes les petites passions, qui renversent les rapports naturels de la société politique, n'ont qu'une influence bornée. L'enfant ne court point encore après les illusions, mais après la jouissance, & cède volontiers à quiconque lui en procure plus sûrement, qu'il ne sauroit s'en donner lui-même. Ce qu'on peut admettre au moins pour certain, je pense, c'est que l'estime de cet âge porte constamment sur quelques qualités frappantes, quoique ce ne soit peut-être pas toujours les plus essentielles.



Un enfant distingué par ses pareils n'est donc jamais dénué de tout talent.

Parmi le peu de traits, que l'on a recueillis de l'enfance de Gessner hors des écoles & dans ses relations avec les enfans de son âge, il en est un, que nous ne croions pas devoir négliger ici. Lui-même la racontoit assez volontiers. Ce trait prouve qu'il jouoit dès lors dans la société de ses petits camarades le même rôle qu'il joua souvent depuis dans celle de ses amis d'un âge plus mur, mais plutôt par complaisance que par gout. Il étoit l'ame de toutes leurs fêtes, & c'est lui qui fournissoit le sel le plus piquant de leurs joyeux entretiens. Ils ne croioient jouir entièrement d'aucun plaisir, s'il n'étoit partagé par lui. Dès qu'il se monroit, c'est d'abord sur lui que se dirigeoit l'attention de tous. Si quelquefois

une réserve étudiée ou la disposition même de son humeur reprimoit les élans de sa gaieté naturelle, on cherchoit bientôt à le reveiller par toutes sortes d'agaceries, auxquelles il se prêtoit merveilleusement par son aimable ingénuité, par sa plaisante bonhomie, par sa poétique insouciance, qualités qui formoient souvent le contraste le plus amusant avec toutes les afféteries de nos bienséances de convention & de notre étiquette bourgeoise. Ce contraste n'étoit jamais plus frappant, plus comique, que lorsque le bon, le paisible jeune homme, voué de toute éternité par la nature à peindre l'innocence & le repos de la vie pastorale, se trouvoit aux prises avec quelque exercice guerrier. Et c'est ce que j'ai cru devoir rappeler, pour présenter à mes lecteurs l'anecdote, que



je leur ai promise, dans son véritable jour.

Une troupe d'enfans s'étoit réunie un soir chez le petit Gefsner. L'idée leur vint tout-à-coup de s'armer, chacun de son mieux, de fusils, de bâtons, de pistolets, & de faire ainsi dans les rues du voisinage une procession militaire. Gefsner fut choisi pour en être le chef. Jouissant déjà dans la plus douce confiance de tout l'honneur, qu'il alloit se faire à lui-même & à son poste, il marche fièrement à la tête de sa petite troupe de héros. Ses yeux étoient fort occupés à regarder les fenêtres des maisons, devant lesquelles il passoit : ses petits pieds l'étoient encore davantage ; pour prendre le pas d'ordonnance il les levoit jusqu'à la moitié du corps. On passe par une des principales rues de la ville au mo-

ment où plusieurs servantes étoient rassemblées autour d'une fontaine. Gefsner qui se félicitoit du nouveau théâtre où sa gloire alloit briller, porte la poitrine en avant, se piéte, & recueille toutes ses forces pour se donner l'air vraiment martial. Il remarque avec plaisir sur le visage de ses spectatrices un sourire d'approbation; mais tout-à-coup, se trouvant plus près d'elles, ce sourire, à sa grande surprise, se change en éclats de rire, & sans qu'il ait encore eu le tems d'en pénétrer la cause, il entend, qu'on y repond, à quelque distance derrière lui, par des éclats encore plus bruyans. Il se tourne alors & voit que la petite troupe, qu'il croyoit sur ses talons, étoit restée considérablement en arrière. — Ces fripons d'enfans avoient observé, que leur capitaine, enivré de la dignité de



son poste , avoit entièrement oublié ses soldats , & trouvèrent fort gai de se rappeler de cette manière à sa mémoire.

Cette petite anecdote prouve assez , ce me semble , que les camarades du jeune Gefsner n'en avoient pas à beaucoup près une aussi mauvaise idée que ses précepteurs. Il paroît que cet enfant , dont ceux - ci ne faisoient que faire , ils le trouvoient fort digne d'être employé dans leurs jeux , & ne rougissoient pas de lui céder la première place , quoique dans l'école il fut réduit à se contenter de la dernière. Aussi son dégoût pour les études scolastiques ne tenoit - il , comme nous l'avons déjà vu , ni d'un penchant décidé pour la paresse , ni de la sombre rêverie d'une tête stupide. Il vouloit bien faire toujours quelquechose , mais

jamais autre chose que ce qui lui plaisoit. La vivacité de son tempérament alloit quelquefois jusqu'à la fougue. M. Steinbrychel se rappelle encore la profonde impression que lui fit la première vue du jeune Gefsner. Arrivé tout nouvellement de la campagne, il aperçut un petit garçon habillé de rouge dont les traits expressifs & le teint animé le frappèrent, se précipiter d'un air fort lesté à travers les bancs de l'école. — Qui est ce jeune homme ? dit-il à ses camarades. — C'est le petit Gefsner, lui répondirent-ils. — Et qui est ce petit Gefsner ? — Un espiègle du premier ordre, un vrai lutin. Ah ! tu devrois le connoître ! — Il portoit justement alors une petite écharpe à cause d'une plaie assez profonde qu'il s'étoit faite à la main, mais dont il avoit l'air de se soucier fort peu.



Les parens du jeune Gefsner, voyant échouer toutes les tentatives éprouvées pour le pousser dans les écoles, se déterminèrent enfin à essayer d'un moyen qui fut employé souvent avec succès pour des enfans de la même trempe, & dont on avoit désespéré jusqu'alors. L'effet que produit sur les végétaux la transplantation, le changement de lieux & de rapports le produit aussi très-souvent sur les hommes. De nouvelles relations, de nouveaux objets excitent de nouvelles idées, de nouvelles impressions, affoiblissent les anciennes & facilitent par là même le développement de forces & de facultés dont le germe ne fut peut-être étouffé longtems, que par une association d'idées peu favorable.

Un curé de campagne, le père de M. le chanoine Voegueli, par l'édu-

cation qu'il avoit donnée lui - même à son fils , avoit mérité l'opinion avantageuse que l'on avoit conçue de ses connoissances dans les humanités & de son talent pour l'enseignement. C'est chez lui que le jeune Gefsner fut mis en pension. Là, notre bon jeune homme put respirer de toutes les persécutions d'imbéciles précepteurs, des reproches d'ignorance & d'incapacité dont on ne cessoit de l'accabler, & de l'humiliation journalière de se voir surpassé dans tous ses exercices d'études par les plus foibles de ses camarades. A la faveur d'une surveillance plus douce & plus éclairée, son ame pouvoit s'élever enfin à de meilleures résolutions. Il ne falloit pas se flatter pourtant de pouvoir réparer tout - à - fait le tems perdu. L'étude approfondie des langues, la sécheresse d'une instruction



solide & méthodique ne pouvoient plus convenir à une tête déjà trop habituée à des occupations plus agréables. Il fallut donc bien se borner à une connoissance superficielle des langues anciennes. Cependant il y fit assez de progrès pour être en état de lire quelques poètes latins dans leur idiôme original, & les Grecs dans la version latine. Il préféroit encore ces versions littérales, par un motif particulier, aux meilleures traductions françoises & allemandes. A son défant d'érudition suppléoit complètement son instinct poétique, un tact juste & délicat qui saisissoit les beautés cachées des grands modèles avec plus de finesse & de pureté, que n'auroit pu les développer l'analyse esthétique & philologique la plus rigoureuse.

Ses liaisons avec le fils de son



hôte lui devinrent aussi fort utiles. Le jeune Voegueli n'étoit pas seulement un admirateur passionné des anciens ; il avoit du gout pour toutes les branches de la belle littérature, & lisoit avec empressement les meilleurs écrivains de l'Allemagne, surtout les poètes. C'est par lui que Gessner apprit à connoître les ouvrages de Brock. Et cette lecture jetta dans l'ame du jeune homme une étincelle qui l'embrassa bientôt d'une vive flamme. Il sembloit que cette ame encore si neuve eut trouvé tout-à-coup, de quoi satisfaire un besoin qu'elle éprouvoit depuis longtems, sans pouvoir se l'expliquer elle-même. Il dévora ce livre avec une avidité qui ne peut se comparer qu'à la chaleur avec laquelle il peignoit encore souvent lui-même, dans un âge plus avancé, l'extrême bonheur dont



l'avoit fait jouir ce premier ami de son existence poétique. Aussi ne l'oublia t'il jamais. Même après avoir lu les meilleurs poètes anciens & modernes, après avoir donné lui-même dans ses ouvrages des modèles inimitables, les poésies de Brock, aujourd'hui si fort oubliées, lui furent toujours chères; il les relisoit encore de tems en tems avec plaisir. On ne sauroit douter en effet que ce peintre exact de la nature n'ait été son premier guide dans l'observation de certaines beautés de détail, dans cette fidélité de dessin qui donne à tous ses tableaux un caractère si neuf & si vrai. Mais ce qu'il apprit de lui, ce fut comme un artiste de génie apprend d'un maître médiocre. En travaillant avec l'application de Brock, il ne consulta que son propre gout dans l'invention de ses sujets. La

justesse de son jugement, la finesse de son tact lui firent bientôt sentir ce qu'il y avoit de petit, de minutieux, de pénible dans les détails trop entassés de la manière du poète de Hambourg ; & c'est ce qu'il eut soin d'éviter. Cet auteur n'en fut & n'en demeura pas moins le compagnon inséparable de ses heureux loisirs, depuis le premier moment de leur connoissance. J'ai sous les yeux deux lettres que Gesner écrivit presque en même tems à son père, lettres dans lesquelles l'enfant & le jeune homme qui commence à se développer paroissent lutter, pour ainsi dire, ensemble ; dans la première il s'agit d'une visite qu'il devoit faire à ses parens avec M. Voegueli ; il y prie son père de lui envoyer deux chevaux, la selle, les pistolets, les brides & tout ce qui s'ensuit ;



dans l'autre, il le supplie avec les plus vives instances de laisser à sa disposition l'exemplaire de Brock qu'on destinoit à son hôte.

Le développement du talent poétique de Gefsner, excité d'abord par son commerce avec la muse de Brock, fut encore singulièrement favorisé par tous les rapports de sa position actuelle. Berg, c'est le nom du lieu qu'il habitoit alors, est situé dans une des plus agréables contrées du Canton de Zurich. La belle nature y déployoit aux yeux de notre sensible jeune homme tous les charmes que l'habitant des villes ignore, ou n'observe que d'un regard distrait & léger. Là, ses sens que rien n'avoient encore émouffés, purent savourer à longs-traits tout le plaisir qu'offrent la jouissance d'un air libre & pur, l'aspect d'un beau ciel, l'émail des près,

le doux bruit des ruisseaux , l'on-
doyante verdure des champs & l'om-
bre mystérieuse des forêts. Là, son
coeur susceptible de toutes les impres-
sions douces, conçut les traits primitifs
de ce monde idéal qu'il peupla bien-
tôt après de tous les êtres aimables
qu'enfanta l'heureuse magie de son
imagination. Il avoit choisi, dans un
bosquet assez éloigné du village, sa
retraite favorite. C'est là qu'il se dé-
roboit souvent à tous les yeux avec
son ami Brock ; & comme on ne lui
en permettoit la lecture qu'avec cer-
taines restrictions, cette jouissance
secrete en avoit plus de prix. Caché
dans cet azyle, il écoutoit avec déli-
ces le chant mélodieux des oiseaux,
l'agréable murmure d'une source voi-
sine, & ne pouvoit se lasser d'admirer
l'art & la vérité des tableaux que
son imagination mobile embellissoit

encore , & dont les modèles étoient quelquefois sous ses yeux.

Jusqu'alors Gefsner n'avoit cessé de vivre dans une distraction continuelle. L'impétueuse vivacité de son enfance avoit toujours emporté ses sens & sa pensée dans un tourbillon vague , incertain d'impressions également vives & passagères. Il n'avoit encore existé que pour la jouissance fugitive du moment présent. Mais à cette époque se reveillèrent en lui les doux penchans d'une ame tendre & sympathique. Son esprit prit en même tems une marche plus ferme , & son caractère , plus de consistance. La fille de son hôte , une jeune personne aimable & sensible , à peu près du même âge que lui , fut sa société de tous les jours. La douceur de son caractère & les charmes naissans de sa figure ne tardèrent pas à gagner

de l'empire sur le coeur de notre sensible jeune homme. Cette circonstance hâta chez lui la marmurité de ce sentiment, le plus doux des bienfaits attachés à la destinée de l'homme, dont la puissance réveille toutes les facultés de notre ame, en adoucit toutes les impressions, ennoblit tous nos sentimens, & répand sur tout ce qui nous entoure un charme inexprimable.

Plus d'un jeune homme que la Nature n'avoit point destiné à être poète se crut inspiré dans de pareilles circonstances. Comment le génie de Gesner auroit-il du résister au torrent de sentimens & d'images dont son ame alors se trouvoit oppressée ? Un esprit, tel que le sien, ne sauroit recueillir les impressions qu'il a reçues, sans en créer de nouvelles, qui résultent nécessairement de la variété



des combinaisons dont elles sont susceptibles. Un coeur, tel que le sien, devoit sentir le besoin de répandre au-dehors ses sentimens, fut-il même réduit, comme ce grec, à ne pouvoir en entretenir que les bois & les rochers.

Berg paroît donc avoir été le berceau de la muse de Gefsner. Un assez grand nombre d'effais poétiques qui, à les juger non seulement par le caractère de l'écriture, par les fautes d'ortographe dont ils fourmillent mais encore par le sujet & le ton, durent être des premiers, appartiennent évidemment à cette époque de sa vie. Son génie à peine réveillé semble s'y chercher encore lui-même, effaye divers tons, & tache d'éprouver ses forces dans plus d'un genre. Ce sont tour-à-tour des poèmes en vers blancs & en vers rimés, de la prose mêlée de vers, des fables, des

contes , des satyres & des chansons anacréontiques. Dans quelques - unes de ces pièces , quoiqu'en petit nombre , on découvre encore des traces sensibles de la manière de Brock , l'affectation des petits détails , la profusion des épithètes pittoresques. Dans d'autres on croit reconnoître déjà la touche plus mâle de Hagedorn. D'autres encore , par des traits du sentiment le plus délicat , ou du badinage le plus naïf & le plus piquant , pourroient mériter d'être comparées aux meilleures pièces de Gleim. Il n'est aucun de ces essais de la jeunesse ou plutôt de l'enfance de son talent qui démente absolument l'avenir d'un grand poète ; plusieurs le font sentir d'une façon marquée ; à travers toutes les incorrections grammaticales , l'extrême négligence des rimes & de la mesure , le choix impropre



de beaucoup d'expressions , on ne sauroit y meconnoître une grande justesse de sens & de gout. Il n'est pas rare d'y trouver des fictions charmantes , des images qui ne surprennent pas moins par leur nouveauté qu'elles n'enchantent par leur grace naturelle. Il y règne d'ailleurs constamment cette simplicité pure , qui , loin de toute prétention , de tout vain effort de plaire , méprise un éclat d'emprunt & ne veut jamais éblouir , cette heureuse simplicité , le caractère le plus infailible du vrai génie. Enfin l'on reconnoit dans tous ces essais l'aurore d'un talent , auquel il ne manque plus que l'exercice de la partie mécanique de son art , pour produire des chefs - d'oeuvres.

Après avoir passé près de deux années à Berg , Gefsner retourna chez ses parens. Il est à présumer que ,

sans plan, comme sans inquiétude sur l'avenir, l'ame toute poétique de notre jeune homme abandonna volontiers au choix de ses parens l'entière disposition de sa vie, pourvu que l'état auquel on le destineroit ne fut pas trop contraire à son gout favori. C'est une réserve avec laquelle fort heureusement les relations de sa famille se trouvèrent d'accord. Son père étoit libraire. Notre jeune homme comprit qu'avec un travail, qui permit à Richardson de composer tous ses volumineux ouvrages, un poète pourroit encore trouver le tems de vivre & de jouir. Sa sagacité fut peut-être encore plus loin. Il sentit que la tâche de continuer un commerce de ce genre déjà tout établi, laisseroit à ses études bien plus de loisir qu'aucun autre plan de vie dont il faudroit concerter les mesures

longtems d'avance , & qui demanderoit par conséquent une suite d'application beaucoup plus pénible. Il pensa probablement auffi davantage aux livres qu'il auroit le plaisir de lire & d'écrire , qu'à ceux qu'il auroit le plaisir de vendre. Ce qu'il y a de certain , c'est qu'il ne troubla guère le bonheur dont il jouissoit par de trop sérieuses réflexions sur l'avenir , & qu'à cet égard il n'eut pas tort ; sa propre gloire & celle de la littérature allemande n'en furent que mieux assurées. Je suis loin cependant de recommander à quiconque aimeroit mieux s'occuper de vers , que d'études solides ou d'autres occupations utiles , de prendre ici son exemple pour modèle. Le génie a sa marche particulière , & de frivoles rimeurs assez vains pour oser la suivre .

paieront toujours fort cher une pareille témérité.

Le séjour de Gefsner à la campagne avoit été très-favorable au développement de son génie ; la position dans laquelle il se trouva de retour à Zurich le fut peut-être encore davantage. Il n'y fut pas longtems sans chercher à connoître les jeunes gens alors les plus distingués, & il ne tarda pas à s'attirer leur attention. Il alloit souvent dans la maison de MM. Rhon où demeura Klopstock après qu'il se fut brouillé avec Bodmer. Le père étoit un homme rempli de ressources, d'un esprit très-cultivé par une longue expérience & beaucoup d'usage du monde. Ses fils, dont l'aîné Hartman Rhon épousa la soeur de Klopstock & fut dans la suite beau-père du professeur Fichte, se distinguoient tous par leurs talens,



leurs connoissances & un tour d'esprit vraiment original. Leur maison étoit le rendez - vous des hommes les plus remarquables. Gesner y vit plusieurs jeunes gens avec lesquels il fut bientôt lié de l'amitié la plus intime. De ce nombre furent principalement MM. Steinbrychel , Tobler & Schulthes le traducteur de plusieurs philosophes grecs. Avec d'autres , il renouvela les liaisons déjà formés au collège. Et parmi ceux - ci je dois distinguer surtout Conrad Voegueli dont le nom n'est pas connu par ses écrits , mais qui n'en fut pas moins une des meilleures têtes d'une époque , où notre patrie peut se vanter d'en avoir produit plusieurs d'un mérite peu commun. C'étoit un homme qui réunissoit à des idées lumineuses un regard sur & pénétrant , des connoissances aprofondies ,

un esprit naturellement caustique ,
mais tempéré par un cœur noble &
droit , par une fidélité envers ses amis
à toute épreuve , l'abandon le plus
aimable de lui-même & l'activité la
plus désintéressée en faveur des autres.

Dans le commerce journalier avec
de pareils hommes , Gefsner dut gagner
beaucoup en peu de tems. Tous le
surpassoient en science , ils avoient
étudié mieux que lui , non seulement
la littérature ancienne , mais encore
les chefs-d'oeuvres de la littérature
françoïse , angloïse , allemande. Leur
société lui fit connoître plus d'un
bon ouvrage , rectifia sur différens
objets sa manière de voir , éclaircit
ce qu'il n'avoit apperçu que confu-
sément , & sut donner à ses princi-
pes plus de justesse & de précision.
Quelques cahiers de poésies , séparés de
ceux que nous avons déjà cités , doivent



sans doute appartenir à ce moment-ci de sa vie. C'est la seconde époque de son talent poétique entre dixhuit & vingtun ans. Dans ces derniers effais son choix semble s'être déjà fixé davantage. A l'exception de deux ou trois pièces, ce sont toutes des chansons érotiques, du même rythme que celles d'Anacréon. Il en est quelques-unes où l'on ne sauroit méconnoître la douce chaleur de la gaité du poète de Téos, la finesse de sentiment & la simplicité naive qui le distinguent. D'autres rappellent, au point de faire illusion, le vif badinage & la malignité spirituelle qui brille dans les premières poésies de Gleim. On apperçoit encore çà & là, dans l'ensemble, comme dans les détails, quelques traces d'imitation, mais la part la plus essentielle n'est puisée, que dans son propre génie. Quoi-

qu'on y trouve un ton plus ferme & plus mâle , un esprit plus mur, les incorrections, les négligences de style & de versification, les fautes d'ortographe y sont encore très-fréquentes, d'une manière presque inconcevable. Au reste de tous ces morceaux il n'en est qu'un seul qu'il ait daigné conserver dans le recueil de ses oeuvres. Nous aurons encore l'occasion d'en parler.

Nous avons dit par quels jeux l'enfance de Gefsner avoit eu le secret de hâter les heures toujours si lentes de l'école. A l'espèce de passion qu'il avoit eue pour modeler en cire, succèda bientôt celle du deffin. Ce n'étoit, & ce ne fut encore assez longtemps, qu'un simple penchant pour l'imitation, le plaisir & le besoin de satisfaire ainsi ce gout naturel. Il ne lui étoit jamais venu dans l'esprit de

devenir ce qui s'appelle un artiste ; il n'avoit pas même rêvé la possibilité d'abrèger, par les secours de règles ou de quelque direction étrangère, la route qui pouvoit le conduire à son but. Il travailloit donc sans plan, sans choix, dessinant tout ce qui lui passoit par la tête, tantôt d'après nature, tantôt d'après les chimères de son imagination, tantôt aussi d'après quelques modèles de l'art, si le hazard en offroit à sa fantaisie. Une circonstance particulière dans laquelle il se trouva l'année 1749. le détermina presque dès lors à faire de cet amusement une occupation sérieuse, & à se vouer entièrement à la peinture.

Ce fut cette année là qu'il fit un voyage à Berlin. Son père l'avoit placé dans la maison d'un libraire célèbre pour s'y préparer à remplir l'état auquel on le destinoit. Ses

nouveaux maîtres entreprirent de faire son éducation avec une exactitude un peu trop minutieuse ; il jugèrent à propos de le faire passer par tous les degrés de la profession, & l'employèrent d'abord à ranger des paquets, à faire des ballots, enfin à tout ce qui peut former un excellent garçon de boutique. Gefsner, qui depuis longtems avoit la conscience de ses facultés & de l'usage qu'il en devoit faire, trouva toutes ces occupations fort peu de son gout. Comme il fut d'ailleurs toujours assez gauche aux ouvrages qui demandent ou beaucoup de force ou beaucoup d'adresse de corps, il ne s'en tiroit pas ordinairement avec tout le succès possible. D'un autre côté le brillant spectacle d'une grande capitale & la séduisante variété de ses plaisirs l'invitoient sans cesse à de nouvelles distractions. Les



visites fréquentes de ses jeunes compatriotes qui n'étoient pas venus à Berlin pour s'occuper, mais pour voir le monde & pour en jouir, achevèrent de lui rendre sa position tout-à-fait insupportable. Il n'eut pas besoin de longues réflexions; son parti fut bientôt pris. Après s'être séparé de ses tristes surveillans, il fut louer un appartement en ville, où jusqu'à nouvel ordre, il put se livrer sans inquiétude à son penchant pour les beaux arts & à son gout pour la société. Il ne négligea point cependant de faire part à son illustre compatriote Sulzer & de sa résolution & de ses motifs, afin de pouvoir compter sur sa médiation, si ses surveillans blessés d'une séparation si brusque, comme il y avoit lieu de le présumer, en informoient ses parens de manière à ne pas leur en donner l'idée la plus favorable.

Les craintes de Gefsner ne furent que trop bien justifiées. Ses parens désapprouvèrent beaucoup la précipitation de sa démarche ; & leur mécontentement fut sans doute encore aigri par le souvenir des anciennes plaintes auxquelles avoient donné lieu l'inapplication, les étourderies de sa première jeunesse & ce dégoût décidé pour toute occupation purement mécanique. Ils virent apparemment dans la hardiesse de cette résolution, une tentative préméditée de se débarasser entièrement du pénible fardeau des affaires, d'échapper à toute espèce de surveillance & de se livrer sans frein & sans mesure à tous les amusemens du séjour qu'il habitoit. Pour le ramener à l'ordre, ils n'imaginèrent rien de mieux que de lui faire sentir sa dépendance. Les lettres de change se firent attendre, & Gefsner



se trouva dans l'embaras. Il y avoit un moyen sur de s'en tirer ; & c'est sur l'emploi de ce moyen qu'on avoit compté. Mais le caractère du jeune homme & son point d'honneur ne lui permirent pas d'y recourir. Il chercha donc dans sa tête quelque expédient qui le put dispenser de toute humiliation , de tout secours étranger ; & quand il crut l'avoir découvert , il se renferma dans sa chambre. De ce moment , ses amis ne le voient plus , n'entendent plus parler de lui. Ses compatriotes l'attendent inutilement chez eux. Ils vont frapper à sa porte & la trouvent fermée. Ils le guêtent dans les cafés , dans les promenades & n'en apperçoivent aucune trace. Personne ne sait ce qu'il est devenu. Après quelques semaines de retraite , il va chez le peintre de la Cour Hempel , dont

il avoit déjà recherché ci-devant l'amitié, & l'avoit obtenue ; il le prie de le suivre dans son logis ; tous les murs de sa chambre étoient tapisés de paysages qu'il venoit de peindre. Là, il supplie, il conjure Hempel au nom de l'amitié, au nom de l'honneur d'un galant homme, de vouloir bien lui dire, si d'après ces essais, il le juge capable d'atteindre un degré de l'art qui non seulement lui puisse affurer de quoi vivre, mais encore de l'estime & de la considération. Il étoit décidément résolu, plutôt que d'acheter les secours de sa famille par une nouvelle soumission à ses premières chaînes, de se dévouer tout entier à la pratique de l'art, & d'entreprendre dans cette vue un voyage en Hollande. Hempel considère long-tems ses tableaux avec une attention muette. Ses regards tendus & le mou-



vement de sa tête sembloient exprimer une espèce de surprise, dont Gefsner n'attendoit pas l'explication sans la plus vive inquiétude. L'artiste enfin lui demanda sur quels originaux il avoit donc travaillé. Notre jeune homme l'assura que tout étoit de son invention, & lui dit en même tems combien il étoit malheureux de ce que ses tableaux ne vouloient absolument pas sécher. C'est qu'il n'avoit pas broyé ses couleurs avec de l'huile de lin, mais avec de l'huile d'olive. Hempel fit un grand éclat de rire, & lui dit : — allons je vois qu'il n'y a pas longtems que vous faites le métier. Mais un commençant qui ne sait pas même de pareils détails & compose de tels ouvrages, quels ouvrages ne nous montrera t'il pas dans une dizaine d'années.

Gefsner cependant ne se vit point

forcé d'avoir recours à de nouvelles ressources, & n'eut point à se repentir de la démarche qu'il s'étoit permise. Ses parens ne tardèrent pas à se reconcilier avec lui; même il eut encore la permission de prolonger son séjour à Berlin & d'en profiter à sa fantaisie. Il gouta les plaisirs de la vie & les amusemens du grand monde avec toute la vivacité d'un jeune homme livré pour la première fois à lui-même, mais avec plus de prudence que cet âge n'en a communément, & sans perdre jamais de vue un but plus noble & plus digne de lui. Les joyeux compagnons de sa jeunesse ne le possédoient pas exclusivement. On le trouvoit aussi souvent dans les sociétés où l'on pouvoit s'instruire, que dans celles où l'on ne songeoit qu'à se divertir. Il voioit les hommes de lettres & les artistes, il s'étoit lié



surtout avec Krause, Hempel, Ramler & Sulzer. Ce dernier n'étoit cependant pas tout-à-fait de son gout. A quelques égards, cet homme célèbre s'étoit formé sur le modèle de Bodmer ; il en avoit pris une certaine manière de voir trop exclusive, une sorte d'intolerance esthétique qui n'a pas laiffé de nuire au mérite de son dictionnaire des arts, quelque excellent qu'il soit d'ailleurs sous plus d'un rapport. Il avoit plus de jugement que de sensibilité, plus de lumières que de gout ; & Gefsner avoit justement tout ce qui lui manquoit. Aussi ne purent ils se rapprocher que jusqu'à un certain point ; soit que Gefsner vit Sulzer seul, ou bien en société, il s'en tenoit toujours au rôle modeste d'un jeune homme qui cherche à s'instruire. Tachant ainsi de tirer tout le parti possible du savoir &

des 'profondes lumieres de son illustre compatriote, il examinoit ensuite ce qu'il en avoit retenu, dans le recueillement du silence, & sans s'en laisser imposer par aucune prévention ; mais ses difficultés ou ses doutes, il ne les laissoit guère échapper devant lui. L'extérieur imposant, le ton décisif, l'inflexible sévérité de ce censeur philosophe avoit à son gré quelque chose de repoussant. Leurs entretiens ne purent jamais s'élever à ces discussions instructives, à ces jeux de réparties vives qui font le charme de la conversation, surtout entre artistes & littérateurs. En un mot ses relations avec cet excellent homme se renfermèrent toujours dans les bornes de l'estime, & n'allèrent point jusqu'à la confiance de l'amitié.

Il se lia davantage avec Ramler. Ils se voioient beaucoup, mangeoient



assez souvent ensemble, & Gesner eut très - fréquemment le plaisir d'admirer & l'oreille fine & le sentiment délicat & la déclamation si vantée alors de ce bel esprit aussi connu par l'élégante pureté de ses poésies que par l'inexorable sévérité de ses critiques. Ce ne fut qu'après de longs délais que la timidité de notre jeune homme osa lui montrer quelques - uns de ses essais. Ramler y découvrit un talent fort digne d'être encouragé. Mais son oreille, qu'aucune beauté de composition ne pouvoit séduire, observoit avec une vigilance perfide chaque syllabe, chaque son fugitif qui pouvoit la blesser. Ici, ce n'étoient pas seulement quelques négligences de versification, quelque mot dur, quelque hémistiche peu harmonieux; c'étoient des vers entiers qu'on ne vouloit pas même reconnoître pour

des vers. Combien Gefsner se vit déchu de son attente ! Il avoit bien compté s'en tirer avec la lime. C'est à l'enclume qu'on le renvoya trop souvent. Vu toutes les difficultés dont un Suisse se trouve embarrassé par l'extrême différence de son dialecte au rythme pur de la langue allemande , il désespéra de pouvoir jamais s'astreindre à des conditions si rigoureuses. Ramler qui s'apperçut de son chagrin lui conseilla de refondre ses vers en une prose élégante , harmonieuse. Cette anecdote , qui je tiens d'une personne à qui Ramler là contée lui-même il y a peu de tems , fournit peut-être la meilleure manière d'expliquer comment Gefsner put renoncer volontairement à un avantage qu'aucun poète avant lui ne crut pouvoir négliger , dont on ne fit grace à aucun autre , & que M. Engel



croit appartenir tellement à l'essence de la poésie, qu'il est parti de ce point pour en déterminer l'objet. Gessner ayant reconnu que ce qui manquoit à ses vers tenoit moins au défaut d'oreille, qu'à l'habitude du dialecte vicieux de son pays, calcula fort juste que le rythme d'une prose nombreuse pourroit satisfaire ses lecteurs, tandis qu'un seul vers mal tourné gâteroit tout un poème, d'autant plus que l'élégance continue du style feroit ressortir davantage un pareil défaut. C'est par cette raison qu'il n'a composé que fort peu de petites pièces en vers, que dans ce nombre même, il en est quelques-unes qu'il a fait imprimer comme de la prose ou sans dessein, ou seulement pour conserver l'uniformité de l'impression, telle que l'épître à Daphné qui se trouve à la tête de ses Idylles &



—○—

quelques chansons dans le poème de Daphnis. Depuis M. Ramler a mis en vers plusieurs poésies de Gefsner ; elles ont paru en deux petits volumes à Berlin. Mais qu'il nous soit permis de douter, si c'est par ce dernier hommage, ou par son premier conseil, qu'il servit le mieux la gloire de son ami.

De Berlin Gefsner fut à Hambourg. Il s'étoit fait donner une lettre de recommandation pour Hagedorn. Mais avant de la lui remettre, il voulut apprendre à connoître ce patriarche de la poésie allemande, sans aucune médiation étrangère, & tacher, s'il étoit possible, de mériter de sa part un peu d'intérêt pour son propre compte. En conséquence, il fut au café qu' Hagedorn avoit coutume de fréquenter, guétant l'occasion de pouvoir lui parler ; il l'eut bientôt trouvée, & d'une manière qui surpassa



ses plus douces espérances. Il avoit lu les ouvrages de le charmant poète avec transport ; sa société ne lui parut pas moins aimable que ses écrits. Hagedorn parut aussi trouver la conversation du jeune inconnu fort à son gré. Ils se retrouvèrent deux, trois jours de suite ; sans s'en être rien dit, tous deux sembloient s'être donné rendez-vous. Enfin Hagedorn desira de savoir quel étoit l'étranger qu'il avoit déjà si fort pris en amitié. Ce fut alors seulement que Gefsner lui remit sa lettre de recommandation, en ajoutant, qu'il avoit eu le desir de le connoitre, non seulement en voyageur curieux, mais pour obtenir, s'il pourvoit s'en rendre digne, son estime & son amitié, que c'étoit l'unique motif qui l'avoit attiré à Hambourg. On conçoit aisément, comment, après ce qui s'étoit passé, cette d'éclaration

fut reçue. On ne voioit presque plus Hagedorn sans son jeune ami. Il le mena souvent à Harvstehude, & l'ombrage de ce beau lieu fut plus d'une fois le témoin de l'aimable sagesse & de la douce folie de leurs entretiens. Il le mena plus souvent encore dans la maison du fameux Carpser chez qui l'on trouvoit toujours une société nombreuse de gens du monde & de beaux esprits, quelquefois aussi d'originaux rassemblés avec un choix tout particulier. Là regnoit, avec un excellent ton, beaucoup d'usage du monde & beaucoup de liberté, la gaité la plus aimable. On y trouvoit la meilleure chère affaisonnée de contes intéressans, de reparties spirituelles & du plus agréable badinage. Combien Gefsner étoit heureux des souvenirs de cette époque de sa vie ! Je ne lui ai jamais entendu prononcet



le nom de Hagedorn, sans voir son oeil s'éclaircir, & la sérénité de son ame se répandre sur tous ses traits.

En route pour revenir à Zurich, il lui arriva une aventure assez comique. Pendant son séjour à Berlin, il avoit appris à connoître un jeune homme plein d'esprit, dont la verve & l'originalité l'avoient souvent fort diverti. C'étoit Dancourt, l'arlequin du théâtre français de cette ville, connu par un écrit assez piquant contre J. J. Rousseau. S'étant rencontrés quelquefois par hazard chez Ramler & Sulzer, ils éprouvèrent bientôt le besoin de se voir plus souvent, & dans des lieux où le respect de l'âge & du mérite n'imposeroit pas un frein trop incommode aux vives saillies de leur jeunesse. Ils se virent bientôt journellement sans pouvoir se rassasier de rire; quand il fallut se séparer,

leurs pleurs coulèrent en abondance , bien persuadés que de leur vie ils ne riroient plus ensemble. Le hazard leur voulut plus de bien qu'ils n'osoient l'espérer. En passant à Strasbourg, Gefsner fut au spectacle. Lorsque Arlequin parut sur la scène avec son masque , il le suivit derrière les coulisses pour l'observer de plus près. Les premiers sons de sa voix le frappèrent. Il crut entendre Dancourt. Mais comme il y avoit si peu de tems qu'il l'avoit l'aissé bien établi à Berlin , il pensa d'abord que ce n'étoit qu'une illusion. Sa surprise augmentoit cependant à chaque parole , & le fit avancer insensiblement quelques pas hors de la coulisse. A peine Dancourt l'eut-il apperçu , qu'oubliant son rôle , il fut se jeter à son cou , & l'étouffa presque dans ses embrassemens — ah! vous voilà donc



aussi, mon cher Gefsner ! Comment va ? — Gefsner à qui cette embrassade parut un peu déplacée, jugea pourtant à propos de se prêter à la circonstance & de faire, comme on dit, bonne mine à mauvais jeu ; les spectateurs en firent de grands éclats de rire.

Ce que Gefsner avoit gagné dans ses voyages, ce fut un gout plus sûr, plus épuré, cette espèce de poli sans lequel même un ouvrage de génie ne sauroit plaire aux vrais connoisseurs, ni s'affurer un succès durable. Jusqu'alors l'art & l'étude n'avoient presque rien fait pour lui. La nature & la destinée avoient seules presque tout fait, & l'une & l'autre ne cessèrent encore dans la suite de prendre soin de leur favori. Les années de sa jeunesse ne pouvoient tomber dans un tems plus heureux. N'eut-il paru

que vingt ans plutôt, lorsqu'en Suisse & en Allemagne on ne lisoit guère les anciens poètes que pour apprendre leur langue, lorsque la poésie allemande n'étoit considérée elle-même que comme l'inutile amusement de quelques têtes oisives, sa muse modeste n'eut obtenu sans doute aucun des encouragemens dont elle avoit besoin. Et quand même il se seroit mis au-dessus des préjugés de ses contemporains, de combien d'obstacles l'extrême sévérité, la dévotion peu éclairée de ses concitoyens n'eut-elle pas alors embarrassé sa carrière? On eut regardé Daphnis & les Idylles comme des écrits propres à corrompre les mœurs; la Mort d'Abel eut passé pour une profanation des saintes Ecritures; & les censeurs de se tems-là n'eussent jamais permis de publier ce charmant poème. Vingt



ans plus tard , il eut été forcé de renoncer au premier suffrage sur lequel tout écrivain se plait à compter , celui de sa nation , ou bien caresser son gout déjà blasé , suivre l'exemple de beaucoup d'autres bonnes têtes , & sacrifier à la recherche , au merveilleux à l'exagération l'adorable simplicité de ses tableaux si vrais , si naturels , si loin de toute prétention , mais en même tems si sûrs de captiver l'admiration des hommes les plus éclairés de son siècle & celle de la postérité la plus reculée. L'époque à laquelle parut Gefsner fut précisément la plus favorable , & pour développer son génie , & pour répandre sa renommée. C'est une considération sur laquelle nous croions devoir arrêter encore quelques momens l'attention de nos lecteurs.

Ce fut durant la seconde & la troi-

sième décade de ce siècle, que le professeur Gottsched, autrefois si célèbre, aujourd'hui tombé dans un si profond mépris, donna la première impulsion à l'importante révolution, qui se fit dans l'empire de la littérature germanique. Mais après l'avoir commencée, il fut bientôt obligé de l'abandonner à la conduite de quelques hommes d'un génie fort supérieur au sien. Malgré les foiblesses & les ridicules sans nombre du professeur de Leipzig, on ne sauroit cependant lui refuser le mérite d'avoir débarrassé la langue allemande de la bigarrure monstrueuse d'une foule de mots étrangers & surtout de mots françois, d'avoir combattu le très-mauvais gout qui régnoit alors dans la poésie allemande, d'avoir réveillé parmi ses compatriotes plusieurs excellentes têtes, & de leur avoir in-



diqué la route du vrai. S'il avoit borné là ses prétentions, il n'eut pas manqué d'obtenir la reconnoissance de ses contemporains & l'estime de la postérité. Mais non content d'avertir des erreurs qu'il falloit éviter il voulut encore servir en tout de guide & de modèle. Il joua le rôle de Critique avec une platitude inexprimable. Sa prose qu'il vouloit faire passer pour classique étoit insipide & trainante, ses vers sans grace, sans esprit; & si par hazard quelqu'un s'avisait d'en faire de meilleurs, il le trouvoit extrêmement mauvais. Sa renommée & sa considération personnelle n'en furent pas moins assez longtems hors de toute atteinte. Il dominoit sur le parnasse allemand avec un pouvoir despotique.

Presque en même tems parurent en Suisse deux braves champions tout

prêts à jeter le gant dans cette lice littéraire, Bodmer & Breitinger. Le premier avoit observé de bonne heure la décadence de la poésie allemande & l'avoit prise fort à coeur. A peine eût-il atteint sa vingtième année, qu'il conçut le noble projet de corriger le gout de sa nation. Une vaste étendue de lumières, un génie ardent, un esprit d'une pénétration profonde & dont le trait alloit toujours frapper au but, un extrême desir de célébrité pouvoient justifier chez lui la hardiesse d'un pareil projet; & pour en faciliter l'exécution, il devoit voir des ressources peu communes dans la connoissance qu'il acquit fort jeune encore des poètes grecs & latins, dans la lecture assidue des meilleurs ouvrages de critique & de littérature qu'avoient produits alors la France, l'Angleterre & l'Italie. Il avoit trouvé



dans son ami Breitinguer un second si parfait qu'il n'eut pas été possible d'en souhaiter un meilleur. Avec moins de génie & de gout , celui-ci possédoit une érudition solide & bien ordonnée , un jugement très-droit , une sagacité fingulière , une prudence froide , une fermeté soutenue , une finesse dont les plans étoient suivis , qui calculoit d'avance la marche secrète des événemens , & , lors même qu'elle ne paroissoit pas choisir les moyens les plus convenables , saisissoit toujours ceux qui pouvoient la mener le plus surement au but.

Les deux amis débutèrent dans le monde littéraire par une feuille périodique oubliée de nos jours , mais dans laquelle ils osèrent citer au tribunal de leur critique quelques poètes allemands qui jouissoient alors d'une admiration presque universelle.

La justesse de leurs censures , affaisonnée d'ailleurs de quelques bonnes plaisanteries & de sarcasmes très - mordans , fit une sensation extraordinaire. On fut étonné de l'audace avec laquelle deux Suisses inconnus osoient attaquer de front des préjugés si bien établis. On fut peut-être encore plus étonné de l'illusion où l'on avoit été si longtems , en faveur de quelques misérables barbouilleurs regardés jusqu'alors comme les premiers modèles du talent poétique. Gottsched , ce célèbre aristarque , fut le premier qui s'empressa de rendre justice au courage de nos jeunes athlètes & de les louer. Ils étoient cependant placés vis-à-vis de lui dans une mesure toute particulière. On procéda d'abord avec douceur, on affecta quelque tems les égards de l'estime. Mais il n'étoit guère possible que cette bonne intel-



ligence subsistat longtems. S'ils alloient du même point vers le même but, c'étoit par des chemins trop différens. Et Bodmer dans l'empire des lettres, ainsi que César dans l'empire du monde, ne pouvoit supporter un rival. C'étoit le foible de ce grand homme, de voir avec une sorte de défiance jalouse, tout ce qui dans sa sphère sembloit prétendre à quelque distinction éminente & vouloir conserver son indépendance. Il falloit reconnoitre la souveraineté de son génie, & lui rendre un hommage volontaire, pour en être bien traité. Ainsi, tant qu'il crut pouvoir se regarder comme le tuteur des talens de Klopstock & de Wieland, il servit leur renommée de tout son pouvoir. Mais aussitôt que ces pupiles voulurent jouir des droits de leur majorité, que de défauts ne leur trouva t'il

point ! Il blâma même souvent dans leurs écrits ce qu'il avoit autrefois loué. Pour partager avec lui, sans collision pénible, les honneurs d'une entreprise aussi brillante que l'étoit la réforme du gout en Allemagne, il falloit être précisément ce que fut Breitinguer. Peu d'autres furent jamais plus exemts de vanité. Son ambition se bornoit à la gloire d'agir, celle de Bodmer vouloit dominer. Breitinguer ne desiroit de l'empire qu'autant qu'il en falloit pour agir. Il se contenta dans cette grande affaire de jouer son rôle, & voioit sans envie que Bodmer passât pour le premier acteur. Aussi dès qu'il eut achevé ce rôle, il se retira prudemment, tandis que Bodmer, après avoir conquis le sceptre de la critique durant l'enfance de la littérature allemande, lorsqu'elle fut parvenue à la



maturité de l'âge viril, voulut le conserver encore, & vit son autorité, d'une année à l'autre, tomber plus profondément.

L'occasion d'une rupture entre Gottsched & Bodmer, sans avoir eu besoin d'être cherchée, se trouva d'elle même. Bodmer traduisit le Paradis perdu de Milton, & recommanda ce poème aux Allemands comme un des plus grands modèles de l'épopée. Ces éloges déplurent fort à Gottsched. Il sentit trop bien qu'après avoir pris gout aux sublimes élans de l'Homère anglois, on trouveroit des vers aussi rampans que les siens tout-à-fait insupportables. Il avoit composé une Poétique à l'usage des Allemands. Breitinguer en fit une autre, mais à l'usage de tout le monde. Ceci parut à Gottsched le comble de la témérité. *Ilias post Homerum.* Breitinguer avoit

critiqué d'ailleurs dans cet ouvrage Triller, un poète fort médiocre, mais l'intime ami de Gottsched. De ce moment l'orage éclata de tout côtés. Les deux partis avoient dès - lors de nombreux adhérens ; plus on voioit croître la chaleur du combat & l'intérêt des spectateurs, plus il y eut de volontaires qui se jettoient chaque jour dans l'un ou l'autre parti ; toutes les plumes de l'Allemagne furent mises en activité. On se lança de part & d'autre une nuée de petits & de gros pamphlets. Cette guerre à mort continua plusieurs années de suite avec un acharnement extrême. On perdit souvent toute mesure, quelquefois même on eut recours à des armes qui devoient être entièrement proscrites ; & ce fut surtout dans le camp des Gottschediens. Il n'est point de reproches, de persécu-



tions, de sarcasmes, d'outrages qu'on ne se permit. La force des raisons, la supériorité des talens & des lumières finirent cependant par ranger également, & les penseurs & les rieurs, du côté des Suiffes; aussi leur victoire ne fut-elle pas équivoque; les meilleures têtes du parti contraire, ou se retirèrent sans bruit, ou passèrent dans les rangs opposés; & le dictateur du parnasse allemand, au milieu des débris de son propre empire, se vit enfin, tout-à-fait abandonné, bafoué même par ceux qui naguère étoient encore ses admirateurs.

Cette lutte au reste, comme toutes les querelles de ce genre, eut des suites utiles, en faveur desquelles il faut bien bien oublier les misères humaines qui s'en mêlent. La variété des points de vue qu'offre toute discussion polémique, est très-propre à

développer la vérité plus rapidement, à la fixer avec plus de précision. L'intérêt personnel des différens partis tend encore au plus haut degré le ressort de leur activité. En refusant, on éclaircit, on rectifie : les erreurs même servent à de nouvelles découvertes ; & les sciences, suivant cette marche, font plus des progrès en peu d'années, que sur la route lente, uniforme d'une recherche tranquille, durant des siècles entiers. La sensation d'ailleurs qu'excite une pareille lutte, contribue aussi beaucoup à répandre le goût des lettres. Mille spectateurs curieux, qui ne s'étoient jamais intéressés au sujet de la querelle, accourent avec empressement. On ne se borne pas à voir, on veut juger, & pour en être capable, il faut bien s'informer de l'objet dont il s'agit. Ainsi toute science, sur la-



quelle s'élève une discussion vive, importante, devient bientôt l'étude à la mode. Cette espèce de vogue influe puissamment à son tour sur les efforts & le talent des athlètes. Il n'est personne qui ne cherche à se montrer sur le théâtre où il se flatte d'obtenir le plus de succès. Dans une foule de tentatives médiocres ou malheureuses, il en est toujours quelques-unes qui réussissent, & nous étonnent par des chefs-d'oeuvres. Le tems fait disparaître insensiblement les substances communes, & l'or pur demeure. Aux yeux de la postérité, cette réunion des plus grands talens dans le même genre paroît un problème, qu'on essaye de résoudre de plus d'une manière; mais la plus naturelle est celle qu'on vient d'indiquer. Les hommes de génie sont de tous les tems, quoique pour se mon-

trer, ils ne trouvent pas toujours les mêmes encouragemens.

Le bruit que fit la guerre des Suisses avec Gottsched fut extraordinaire. En réfléchissant aux agitations que cause de nos jours, dans toutes les classes de la République des lettres, l'apparition d'une Philosophie aussi peu populaire que l'est celle de Kant, on peut juger de l'effet que dut produire une lutte violente entre des hommes déjà si célèbres, & dans un genre où tout le monde se croit en droit de jouer le rôle de connoisseur. Le grand Frédéric lui-même, quelque indifférence qu'il eut toujours, & pour la littérature allemande & pour les littérateurs allemands, fut tenté de voir ce Gottsched encore fameux, quoique son crédit eut déjà fort baissé, Pendant son séjour à Leipzig S. M. le fit venir chez elle, & lui fit présent



d'une boîte d'or qui, comme l'observe assez malignement Lessing, au lieu d'être remplie de ducats, ne l'étoit que d'ellébore.

L'Allemagne vers cette époque vit fleurir tout-à-coup l'âge d'or de ses poètes. Klopstock, Ramler, Kleift, Gleim, Utz, Lessing & Wieland parurent presque à la fois dans le cercle resserré de peu d'années. L'enthousiasme fut peut-être plus vif à Zurich que partout ailleurs. Breitinguer & Bodmer obtinrent de plusieurs de leurs jeunes concitoyens l'hommage d'une véritable idolâtrie. Le dernier surtout fut révééré comme le Socrate de sa patrie, comme le Dieu du bon gout. On vit un grand nombre d'excellentes têtes encouragées par ces deux hommes, se partager entre elles l'étude de la philosophie, celle des langues anciennes & celle de la poésie alle-

mande. Le gout des belles lettres se répandit aussi bientôt chez le beau sexe. Beaucoup de femmes distinguées par leur esprit naturel & par leur éducation, lurent les meilleurs poètes allemands & ne les lurent pas uniquement pour charmer l'ennui de leurs loifirs, mais encore pour former leur gout. Car alors on ne confondoit point encore la culture de l'esprit avec le savoir ou la pédanterie, & l'on ne craignoit point, lorsque l'occasion s'en présentoit naturellement, de dire un mot sur ce qu'on avoit lu. L'arrivée de Klopstock & son séjour à Zurich achevèrent d'y porter l'enthousiasme au plus haut degré. Les premiers chants de la *Messade* avoient été reçus en Allemagne avec assez d'indifférence. Les amis même de l'auteur, un Gaertner, un Rabener ne savoient trop d'abord ce qu'ils en



devoient penser. Ce fut Bodmer qui le premier prit le ton ferme & d'admirateur de la plus haute admiration. Quand Klopstock vint à Zurich, sa renommée l'avoit déjà précédé jusques sur les plus sauvages rochers de l'Helvétie. De jeunes femmes de Glaris descendirent notre beau lac, sans autre objet que celui de voir le chantre du Messie. A Zurich même on se l'arrachoit, & le bon Bodmer qui le regardoit en quelque sorte comme l'enfant de son génie, & s'étoit flatté de passer avec lui les plus beaux jours de sa vie, dans le calme d'une retraite patriarcale, eut beaucoup d'humeur de le voir enlever trop souvent à ses côtés, par l'essaim folâtre d'une jeunesse aussi brillante de gaieté que de graces & d'esprit.

Que cette espèce de délire poétique ait d'ailleurs fait tourner beau-

coup de têtes, & les ait jettées dans d'étranges ridicules, c'est ce qu'on imaginera sans peine. Il y eut par exemple des prédicateurs à la mode, qui s'avisèrent d'employer en chaire, pour l'édification du peuple chrétien, de belles phrases à la Klopstock. Le bon sens & le bon gout furent violés de mille manières en hexamètres aussi lourds que raboteux. On vit le bel esprit prendre de jour en jour plus d'empire sur le beau sexe. Nombre d'ames tendres & sentimentales eurent avec Apollon des intelligences secrettes, auxquelles les Muses ne les avoient point invitées, & qui dans le fonds se raportoient moins au Dieu qu'à ses prêtres. Ce fanatisme poétique n'avoit cependant pas l'intolérance & tous les autres inconvéniens du fanatisme politique ou religieux ; il avoit même aussi ses

avantages ; il entretenoit parmi les littérateurs plus d'accord, une communication plus libre & plus ouverte, un intérêt plus vif pour le progrès des sciences. Il ne falloit pas être renfermés deux ou trois, pour avoir le droit de causer littérature avec un peu de suite. On se lisoit mutuellement ses ouvrages, on s'éclairoit par de franches critiques, on se sentoit encouragé par une émulation réciproque. Et quiconque avoit du talent n'avoit pas à craindre de n'avoir qu'un petit nombre de lecteurs, de n'être entendu que d'un plus petit nombre, & d'en être bientôt oublié.

Telle étoit la disposition des esprits lorsque Gefsner revint dans sa patrie. A peine Klopstock eut-il quitté Zurich, que l'arrivée de Wieland ne tarda pas à renouveler le délire poétique de ses habitans. Gefsner en tira tout

le parti possible, sans prendre la moindre part aux extravagances de ces sublimes bacchanales. Son esprit juste & lumineux, son tact fin pour toute espèce de ridicule surent l'en préserver. Et jamais aucune manie de ce genre ne hazarda de paroître dans le cercle de ses sociétés journalières. Naef, Steinbrychel, Hirzel, Ulrich, Voegueli, Schulthes & plusieurs autres de ses contemporains & de ses amis avoient éclairé leur esprit, formé leur gout par l'étude des anciens & par celle de la philosophie de Wolf & de Baumgarten. C'étoient de jeunes gens remplis d'esprit & de feu, très-susceptibles d'un vif enthousiasme pour le bon & pour le beau, mais ils ne passoient jamais la ligne que dépasse toujours une imagination folle ou malade. Dans leurs joyeux entretiens, il lançoient sur toutes les erreurs



de cette sensibilité factice le plus sanglant ridicule ; il n'y avoit point de travers d'esprit à qui leur plaisanterie fit moins de grace.

Le premier essai par lequel s'annonça Gefsner fut la chanson d'un Suisse à sa maîtresse sous les armes. Ce joli morceau se trouve dans le petit recueil de chansons que j'ai cité comme appartenant à la seconde époque de son talent poétique. Il fut inséré d'abord dans *Criton* feuille périodique assez peu connue, que publièrent à Zurich en 1751. quelques amis & quelques élèves de Bodmer, & à laquelle Bodmer, lui-même eut beaucoup de part. Dans une lettre qui précède ce petit poème, on le donne pour une traduction, dont l'original avoit été tiré d'un tres-ancien recueil d'anecdotes & de chansons d'un choix assez médiocre. C'étoit là

sans doute une espèce de masque, sous lequel l'auteur espéroit de pouvoir écouter sans trouble, le jugement favorable ou défavorable des connoisseurs & des faiseurs. Mais nous avons lieu de présumer que les uns & les autres en parlerent fort peu. C'étoit encore un mêt trop délicat pour le palais des lecteurs du moment. Bodmer avoit borné la poësie, pour ainsi dire, exclusivement à l'épopée sacrée, & l'austère chasteté de sa muse avoit prononcé l'anathème contre les poètes érotiques.

Le second essai de Gefsner, qui suivit le premier environ au bout d'une année, ne fit pas non plus beaucoup de sensation. C'est le poème de la Nuit ; il parut séparément en 1735. sans nom d'auteur. Quoique lui-même attachât si peu de prix à ce petit ouvrage, que dans une lettre



à son traducteur français, il l'appelle une caricature composée dans une heure de folie ou d'yvresse, on le regardera toujours comme un essai qui devoit donner les plus grandes espérances. La folie où le poète conçut une pareille nuit, ne sauroit être une autre que celle dont le Phèdre de Platon fait un si bel éloge, & dans l'yvresse que ce morceau respire, on ne sauroit méconnoître la part qui revient au Dieu de la poésie. On y voit déjà partout le peintre chéri de la nature, cette nouveauté d'images, cette fraîcheur de coloris, cette touche aimable & délicate qui fait ressortir les objets sans éblouir l'oeil, & ce mélange heureux d'impressions sensibles & morales qui seul répand l'intérêt & la vie sur les tableaux d'une nature inanimée. Sa prose y paroît aussi déjà plus formée, elle a cette

rondeur, ces chutes de périodes sonores & harmonieuses, qui ne plaisent guère moins à l'oreille que la douce mélodie des beaux vers. Je ne dissimulerai point au reste que ce petit poème a, dans la forme où il parut d'abord, quelques taches que l'auteur eut soin d'effacer lorsque son jugement fut plus mur & son goût plus épuré. L'ingénieuse invention de l'origine du vers luisant, le plus agréable épisode de l'ouvrage, n'étoit pas non plus dans la première édition. Je ne trouve aucune preuve que ce second essai de la muse de Gessner ait fait plus de sensation, ait eu plus de succès en Allemagne, que la foule de ces pièces éphémères qui s'évanouissent aussitôt qu'elles ont paru. A Zurich, l'auteur n'en obtint que la réputation vague, & souvent assez équivoque, de bel esprit.



Une lecture faite par hazard lui fit concevoir le projet d'un poème plus étendu. Il avoit trouvé dans la bibliothèque de son père la traduction de Longus par Amyot, elle lui donna l'envie de composer son Daphnis. Je n'ai pas besoin de dire à ceux qui connoissoient le roman grec, que Gesner n'en a rien emprunté que la simple idée d'une épopée pastorale. Ce fut précisément dans le tems qu'il étoit occupé de ce petit ouvrage, que ses relations avec M. Hirzel le célèbre auteur du Socrate rustique & de plusieurs autres biographies, devinrent plus suivies & plus intimes. La passion qu'ils avoient l'un & l'autre pour les belles - lettres, ressera les noeuds de leur amitié. Souvent ils passoient la demi-journée ensemble, oublioient le temps du repas, ou se faisoient apporter dans leur chambre

quelques légers rafraichissemens pour continuer leurs entretiens favoris, sans crainte d'être interrompus. L'heure de minuit les surprit plus d'une fois dans ces épanchemens de la plus douce confiance. Lorsqu'ils s'étoient épuisés, comme il arrive quelquefois, à parler d'objets de littérature, de livres & d'auteurs, Hirzel, qui eut bientôt épié le talent comique de Gefsner, l'engageoit à lui raconter des histoires de *Schildburguers*, ou de *Till Eulenspiegel* *). Il savoit bien que le sujet le plus monstrueux ne fauroit traverser le *medium* d'une tête remplie de génie, de verve & d'esprit, sans se changer, comme la plus épouvantable caricature par la réflexion

*) Ce sont des romans facétieux qui ressemblent à la République des Abdérites, aux tours de Maître Gonin &c.



de certains miroirs, si ce n'est en un ouvrage régulier de l'art, du moins en une production d'une originalité frappante. Que de pitoyables contes de nourrices, la muse de Wieland ne sut-elle pas transformer en fictions enchanteresses!

Gesner avoit déjà soumis une grande partie de son nouveau poème au jugement de son ami, lorsque celui-ci lui donna le conseil de nuancer davantage le caractère de ses personnages, de les mettre plus souvent en action, & de mêler à l'ensemble de la fable plus de morale. Sur ce dernier avis Gesner secouant la tête, se prit à rire. — Moi faire le moraliste. Vraiment ce rôle me conviendrait fort! — Il résolut cependant de le tenter. En général, il recevoit fort bien toute critique qu'il pouvoit croire sincère, & s'y soumettoit volontiers.

C'est à cette circonstance que nous devons les deux épisodes de Lamon & du vertueux Artiste de Crotone; l'un & l'autre ornent le poème; le dernier pourtant laisse appercevoir, ce me semble, une sorte d'effort; au lieu de naître du fond du sujet, il paroît n'avoir été ajouté qu'après coup. Tous ses autres ouvrages prouvent assez, avec quel bonheur il sut profiter du conseil de son ami. L'aimable pureté, la douce chaleur des sentimens de vertu que respirent ses poésies, est un des charmes qui les distingue avec le plus d'avantage.

Lorsque le poème de Daphnis fut prêt pour l'impression, il ne resta pas de petites difficultés à vaincre. L'austérité de la censure trouva toutes ces histoires d'amour fort peu édifiantes, & l'intervention des divinités du paganisme dans l'ouvrage d'un



poète chrétien parut passablement choquante. Un censeur ecclésiastique protesta contre le scandale de l'épigramme : *Ne juvat in gremio doctae legisse puellae.* Un autre magistrat fit dire au père du poète qu'il seroit fort bien de donner une femme à son fils, que même le plutôt seroit le mieux. Teus deux cependant étoient des hommes de mérite, & l'un d'eux surtout étoit distingué par l'étendue de ses lumières et de son savoir. Quelque étrange que cela puisse paroître aujourd'hui, quiconque connoit le pouvoir des préjugés et l'esprit de ce tems-là, n'en sauroit être surpris. Ce n'est que trente ans plutôt, que le système de copernic expliqué publiquement par un savant très-éclairé Jacob Scheuchzer, fut traité d'innovation contraire à nos livres symboliques, & la découverte de Swamer-

dan sur les animacules spermatiques, de doctrine obscène. Pouvoit-on plus espérer raisonnablement, que de ne pas voir interdire tout-à-fait la publication d'un poème qui devoit être alors pour Zurich un phénomène fort singulier. On consentit donc à laisser paroître Daphnis, mais à condition qu'on ne nommeroit ni l'auteur ni le lieu de l'impression, & que le *motto* seroit effacé. Toutes ces conditions sont observées exactement dans la première édition qui parut en 1774.

Le succès de ce poème acheva d'établir dans l'esprit de concitoyens de Gelsner sa réputation de bel esprit. On voioit tour-à-tour sur la toilette des femmes Daphnis et les Sympathies de Wieland. Les gens du monde et les élèves de l'école criticopoétique de Bodmer, l'appelloient, les uns comme les autres, quoique avec des idées

accessoires très-différentes, & dans leurs lettres & dans leurs conversations, l'aimable, le tendre Gefsner, & tous croioient ainsi lui accorder justement le degré d'estime qu'on lui devoit. Bodmer l'appelloit Daphnis tout court. Mais que les accens de cet aimable chantre de l'amour & de tout sentiment délicat, se feroient entendre bientôt dans des contrées, où n'avoit encore pu pénétrer aucun son des muses germaniques, c'est de quoi personne ne se doutoit guère alors, & Bodmer moins que tout autre. J'ignore absolument quel accueil ce poème obtint d'abord en Allemagne ; mais il ne peut avoir été d'une faveur très-marquée, car les plus anciens amis de Gefsner n'en conservent aucun souvenir.

En 1756 il fit imprimer sur une feuille volante *Ynkle & Yariko*, comme

la suite d'un conte qu'avoit publié Bodmer sous le même titre. Lui-même n'inséra ce petit poème dans aucune des éditions de ses oeuvres faites sous ses yeux ; il reparut pour la première fois dans la petite édition donnée en 1789 peu de tems après sa mort. J'y joignis, à la demande de ses heritiers, une courte préface à laquelle je prens la liberté de renvoyer ici mes lecteurs.

Ses Idylles, qui parurent la même année, firent une plus grande sensation en Allemagne ainsi qu'en Suisse. Comme la lecture de Longus lui fit composer son Daphnis, celle de Théocrite lui donna l'envie de faire des églogues. Mais dans l'une & l'autre circonstance, il ne dut, pour ainsi dire, à ses modèles que l'idée du genre de poésie qui pouvoit convenir à son talent. Quoique sa muse modeste s'annonce elle-même comme une foi-



ble émule du poète grec, il est impossible de ne pas remarquer d'abord tout ce qui l'en distingue. Ce n'est pas seulement comme Virgile, par un choix plus difficile ou plus dédaigneux, par une élégance qui tient plus de l'art que du génie, que Gessner sut adoucir ce qu'il y a de trop rude, de trop sauvage pour nos mœurs, dans les boucoliques de Théocrite; c'est bien moins encore, comme quelques poètes françois, par un raffinement d'esprit incompatible avec la simplicité de la vie pastorale, par une galanterie dont le contraste est plus ridicule encore; il sut s'ouvrir une route toute nouvelle, également éloignée des traces de son maître et de celles des poètes qui voulurent l'imiter avant lui. Cette observation qui, ce semble, auroit dû faciliter la découverte du vrai point de vue sous

lequel on pouvoit les comparer, en a fort souvent détourné. Il en est résulté d'étranges parallèles entre le poète grec & lui. Beaucoup de prétendus connoisseurs ont décidé qu'en s'éloignant du caractère des élogues de Théocrite, il s'étoit éloigné de la nature même, que ses bergers d'une conception plus idéale n'étoient que des larves, & non des êtres animés, des bergers de théâtre, & non des hommes, comme si la rudesse étoit la compagne inséparable du naturel, ou comme si l'artiste qui veut idéaliser ses personnages, se trouvoit forcé par la même de les transporter hors des limites de cette vérité individuelle, qui seule leur donne le mouvement & la vie. D'autres ont regardé ce qui n'étoit que l'effet d'un gout plus délicat, d'un jugement plus juste comme une prérogative de son génie, &



l'ont placé au - dessus de Théocrite, pour avoir voulu ce que celui - ci n'avoit point voulu, n'avoit pas même du vouloir, d'après le degré de culture auquel on étoit parvenu de son tems. Il n'est que très - peu de critiques qui nous paroissent avoir saisi la juste mesure, suivant laquelle on doit apprécier le mérite poétique de l'un & de l'autre. Quelque différence qu'il y ait entre eux, ils peuvent être également admirables l'un & l'autre, chacun dans son genre. Le chant de Théocrite, comme l'a dit un de nos aristarques modernes, ressemble à l'agréable mélodie du chalumeau, celui de Gesner aux accens d'une flute dont la douceur enchanteresse pénètre jusqu'au fond de l'ame. Serroit - il raisonnable d'exiger de la flute les tons vifs & perçans du chalumeau,

de celui-ci les sons doux & moelleux de la flûte ?

J'ai tenté de peindre le caractère des Idylles de Gessner dans le cinquième volume des Mémoires de la société électoral de Manheim. Comme sa renommée est fondée essentiellement sur ce genre de poésie, on me permettra de rappeler ici ce que j'en ai dit dans ce morceau.

„Gessner sut se créer un monde pastoral à lui. Son imagination le peupla des plus heureux & des plus aimables habitans de l'âge d'or. Ce sont des êtres qu'enfanta son génie, & dans lesquels s'est peinte son âme noble & douce ; leur caractère a quelque chose d'idéal au - dessus de l'humanité. Nous osons à peine donner à ses bergers le nom de frères , & le baiser de leurs compagnes semble trop pur pour nos lèvres. Les pasteurs de

Théocrite sont plus passionnés , & leurs affections plus sensuelles. Leur innocence est la simplicité des enfans de la nature , de cette première jeunesse de l'humanité que les progrès de la civilisation n'ont encore ni trop éclairée ni trop corrompue. Malins sans méchanceté , rusés sans astuce , ils nous intéressent toujours , & ne cessent pas encore de nous attacher , lors même qu'ils blessent les opinions & le gout de notre siècle de lumières. Les bergers de Gesner sont d'une espèce supérieure à la nôtre ; ils ont l'antique simplicité de l'enfance du monde , & n'en ont pas moins ces sentimens délicats qui semblent n'appartenir qu'aux hommes les plus civilisés. La noblesse de leur coeur tient à leur origine , elle n'est point acquise ; la délicatesse de leurs sentimens est leur instinct naturel , & la

rectitude de leurs penchans est toujours avec l'une & l'autre dans l'accord le plus parfait. Ce nouveau monde de pasteurs est situé sous un ciel plus heureux, resplendissant de plus vives couleurs; son soleil est d'un or plus brillant; le disque argenté de la lune y répand un éclat plus doux, & ses habitans sont dignes d'un si beau séjour. Leur amour est pur comme l'air qu'ils respirent, toutes leurs pensées sont limpides comme ces eaux de roche qu'une Naiade se plut à recueillir dans des bassins de marbre. Faire le bien, est leur unique occupation; leur chants n'ont pour objet que les beautés de la nature, la piété filiale, la louange des Dieux, celle de toutes les vertus paisibles. Le plus libertin de ses faunes est encore plus sage que tous les bergers de Théocrite. “



„Les bergers de Gefsner ont tous sans doute à peu près la même caractère; leur individualité est moins marquée que celle des bergers du poète grec. Le calme, dont les laisse jouir l'absence de toute passion vive, ne supporte pas une grande diversité de traits individuels. La manière de sentir de l'un est aussi celle de tous les autres, & l'on croit presque toujours ne voir que le même être, mais dans des relations différentes. Il semble qu'il en auroit du résulter beaucoup de répétitions, une monotonie pénible & fastidieuse. Mais avec quel bonheur ne sut-il point les éviter! Que de changemens de scène! Quelle variété de situations! Par combien de nuances de vertu, d'amour, de pitié, de tendresse n'a-t-il pas su distinguer, embellir le sujet de ses tableaux! Avec quelle grace naïve

ne fait - il pas balbutier à l'enfance le même sentiment que le jeune homme exprime avec plus de transport, le vieillard avec un ravissement plus calme & plus doux ! Quel inépuisable fond d'images, de points de vie vapiés, d'expressions simples & touchantes ! si le même sentiment reparoit, c'est toujours avec une empreinte nouvelle, "

„ Qui connoit Gefsner comme peintre, qui fut à portée de voir & de comparer ses meilleurs tableaux, ne manquera pas de remarquer, que dans cet art également, il n'est jamais plus admirable que lorsqu'il *idéatise*, lorsqu'il compose d'après le choix de son imagination. Des bosquets, des temples, des fabriques du plus grand style, des ruines de tombeaux, des rochers & des cascades, des nymphes qui se baignent, & de jeunes satires



mélant leurs danses à celles des bergers, c'est presque toujours là le fond de ses plus charmans tableaux. Tous n'ont qu'un même caractère, & cependant les groupes, leurs rapports en sont très - variés. Tous respirent le même génie; aucun cependant n'est une copie de l'autre. Qui possède l'art d'idéaliser ainsi, sera dans tous les siècles un homme unique, & comme Gesner, il obtiendra l'amour de ses contemporains & l'admiration de la postérité.

„ Il n'est point de poète dans le genre sentimental, qui fasse verser de plus douces larmes, & qui soit plus sûrement au-dessus de toute affectation de sensibilité. Il n'en est point qui réunisse avec autant de délicatesse, de mollesse même, un sens plus droit, plus ferme, une sagesse plus forte & plus mâle. La grace

de son chant rappelle la parure négligée d'une jeune bergère, et sa naïveté la rougeur qui colore ses joues après le premier baiser. »

„ Théocrite et Gessner, l'un et l'autre son grands, uniques dans leur espèce. A qui des deux emportera le prix, c'est ce qui ne tiendra qu'au caractère du juge. Si c'est Pan qui doit décider, Théocrite obtiendra la couronne de lierre. Si c'est Apollon, il couronnera Gessner d'une guirlande de roses encore humides des pleurs de l'aurore. . . . »

Le premier recueil de ses Idylles ne contribua pas peu à relever le nom de Gessner. L'opinion publique le regarda dès-lors comme un poète aimable, & le plaça bientôt à côté de son modèle. Quelque flatteur que puisse paroître un pareil éloge, il ne lui fut accordé cependant qu'avec une froi-



deur, une sorte de réserve, qui, comparée à l'espèce de triomphe avec lequel tant d'autres phénomènes poétiques d'un mérite bien moins important, furent annoncés en Allemagne, avant comme après, nous paroît former un singulier contraste. Peut-être en trouveroit-on la cause, du moins en partie, dans les rapports géographiques, politiques & littéraires des Suisses avec les Allemands, dans les ressentimens qu'avoit laissés la longue querelle de Bodmer & de Gottsched, mais peut-être aussi dans le caractère & dans l'humeur de la nation qui ne se plaît véritablement qu'aux ouvrages d'un caractère très-fort, très-énergique. Un poète comme Gessner veut des lecteurs d'un gout plus fin, doués d'organes plus susceptibles. Il falloit que les rayons de sa gloire eussent pénétré dans un ciel moins

nébuleux , pour briller dans tout leur éclat.

La patrie du poète ne se distingue point sous ce rapport du reste de l'Allemagne. On trouva ses églogues agréables , charmantes ; mais il n'y eut qu'un petit nombre de juges qui sut attacher à ces épithètes devenues si communes , l'idée de quelque chose d'élevé , de neuf , d'original. Son caractère personnel ne contribua pas peu sans doute à laisser ses talens dans l'ombre. Cette admirable simplicité qui dans le cours ordinaire de la vie ne laissoit jamais appercevoir l'auteur , cette paisible bonhomie d'un jeune homme toujours affable , dont l'esprit facile & gai se prêtoit volontiers à l'amusement de la société , sans aiguïser jamais la pointe de ses traits ni pour briller , ni pour bleffer , son estime & ses prévenances pour le



mérite de quelque genre qu'il fut, fa réserve modeste à l'égard de l'homme distingué par une érudition solide ou de profondes lumières, toutes ces qualités ensemble servient alors, & même encore plus tard, à le faire méconnoître. On prit son aimable modestie, surtout dans une poète, pour un aveu secret de sa foiblesse. Et ne sachant plus de quelle manière concilier cette foiblesse prétendue, avec la supériorité du talent poétique, qu'il n'y avoit plus moyen de lui refuser, on disoit; il est poète; mais il n'est que cela. Il y eut même beaucoup de gens qui s'imaginèrent, que Gesner avoit été organisé par je ne sais quel jeu de la nature, pour composer des églogues, comme le castor pour bâtir. On finit par vouloir borner son génie, non - seulement à la poésie, mais encore au genre particulier dans lequel

il avoit réussi, lui refusant à peu près entièrement la faculté de produire dans tout autre quelquechose de remarquable. Ainsi s'expliquoit sur son compte Bodmer lui-même qui, depuis sa traduction de Milton, sa Noéide & la Messiaide de Klopstock, s'étoit pris d'une passion exclusive pour le poème héroïque. Gessner est, disoit-il, un fort joli faiseur d'idylles. Mais je ne pense pas qu'il ose jamais risquer le projet, encore moins l'exécution d'une épopée.

Quelque éloigné de toute prétention que fut Gessner, il se trouva pourtant un peu piqué d'un arrêt aussi tranchant sur les bornes de son génie; & ce fut véritablement ce qui lui fit naître la première idée de composer la Mort d'Abel; la préface de ce poème en laisse échapper quelques indices assez clairs. Quoique cet



ouvrage ne tiennent pas le premier rang parmi les productions de sa muse, il prouve assez, je pense, que la nature l'avoit appelée à se distinguer dans plus d'un genre. Ce poëme a trouvé à la vérité quelques juges fort sévères en Angleterre, comme en Allemagne. Le censeur qui l'annonça dans le quatrième volume de la bibliothèque allemande des arts & belles-lettres, lui fait quelques reproches que je ne me permettrai point de regarder comme dénués de tout fondement; mais ces reproches, lors même qu'ils ne portent pas à faux, sont encore trop durs, & l'auteur leur prête une importance qui dépasse les droits d'une critique équitable. Il est aussi plusieurs objets qu'il m'a paru n'avoir envisagé que d'un seul côté, quelquefois même absolument hors de leur vrai point de vue.

A son gré tout le plan du poème est défectueux. A la fin du premier chant, dit-il, toutes les difficultés sont levées. Cain s'est reconcilié avec son frère. Tout est appaisé. La petite histoire est donc finie. Que ce jugement est injuste ou précipité ! Le premier paroxisme de la malheureuse passion de Cain est passé ; voilà tout. En résulte-t'il que cette passion est détruite, ou quelle ne se renouvellera pas encore d'une manière plus funeste ? — Le second chant offre un récit qui ne tient au fond que par un rapport très-éloigné. — Homère & Virgile n'ont-ils donc point de chants épisodiques. — Ce n'est qu'au troisième chant que commence l'action & par conséquent le poème ; à la fin du quatrième, les foibles ressorts de l'action mis en mouvement par le poète, s'arrêtent déjà de nouveau.

Sans l'ordre formel de l'ange, la sépulture d'Abel n'appartiendrait plus à l'action. — Mais la sépulture d'Abel est - elle donc l'unique sujet du cinquième chant, elle n'en occupe précisément que la sixième partie. En supposant même, comme le dit notre Censeur, que les sentimens de Thirza & de Méhala, les plaintes solitaires de Cain soient des objets épuisés plus d'une fois par le poète, comment ne pas reconnoître que ces sentimens & ces plaintes sont nuancés ici d'une manière toute nouvelle? Pour avoir entendu déjà des plaintes de la mère & du père, ne trouvera - t'on dans celles de l'épouse & de la soeur qu'une répétition oiseuse? Le desespoir vague & sombre de Cain immédiatement après son crime, offre - t'il la même situation que l'ame de ce malheureux livrée à tous les sentimens du repen-

tir, de la pitié, de l'admiration qui l'oppressent & la déchirent, lorsque caché dans le bosquet voisin, il entend l'épouse de son frère massacré pleurer sur sa tombe, & prier elle-même pour le meurtrier? Comment ce sévère critique ne tient-il aucun compte ici de la scène pathétique de cette famille pieuse consentant, avec l'abandon le plus généreux, à suivre les destinées errantes du malheureux fugitif, scène qui termine si bien le poème, & que lui-même a beaucoup louée dans un autre endroit? Sans prendre sur moi de prouver, que le plan de l'ouvrage est exempt de défauts, je suis loin de le croire aussi vicieux que certains critiques voudroient nous le persuader. Et, si le plan devoit décider uniquement du mérite de l'épopée, je ne sais encore, comment Virgile & Klopstock



soutiendroient la rigueur d'une pareille appréciation.

C'est du caractère de Cain dont notre Censeur est le moins content; il ne le trouve pas assez criminel, & par cette même raison, son fratricide trop peu motivé. „Comment, dit-il, le poète n'a-t-il point songé du tout à préparer, pas même d'un seul mot, la mort d'Abel, l'objet principal de tout le poème? Qu'Abel doit périr; c'est ce que le lecteur ne sait que par le titre. Il ne l'apprend du poète, & Cain ne s'en doute lui-même, qu'au moment où sa massue tombe & brise la tête d'Abel. C'est presque, comme s'il eut fait précipiter par hasard son héros du haut d'une montagne.“

Voilà bien vraiment ce qui s'appelle une comparaison tout-à-fait heureuse! — La mort d'Abel n'est

pas préparée d'un mot, d'un seul mot ?) Et qu'importe pourvû qu'elle le soit par l'action même, par les sentimens, par toute la chaîne des événemens & des circonstances. Le tempérament sauvage, triste, impétueux de Cain, toujours en opposition avec le caractère paisible & doux d'Abel, son chagrin habituel nourri tour-à-tour par les reproches de ses parens & par les caresses de son frère, sa jalousie excitée par le bonheur avec lequel Abel sauve son père malade, & tous les rapports intéressans de cette guérison, la douleur humiliante qui l'accable, en voyant son sacrifice rejeté, celui de son frère accueilli d'une faveur signalée, enfin le terrible songe par lequel Anamelec plonge son ame déjà troublée dans le désespoir, rien de tout cela ne sert donc à préparer le coup décisif, le coup fatal ?



„ Peut-être, continue le Censeur, peut-être le poète a-t-il craint d'attribuer à Cain un parricide prémédité. “ Mais en cela le poète n'eut-il pas raison ? N'en eut-il pas fait autrement un monstre qui ne nous auroit pas plus intéressé, que l'affassin qui, le poignard à la main, guète un passant dans l'ombre ? Et que seroit devenue alors toute l'action du poème ? Si Cain a résolu d'avance le meurtre de son frère, tous les ressorts naturels ou merveilleux qui l'y déterminent, sont par là même inutiles, ou ne servent plus qu'à ralentir sans but le moment de la catastrophe. Il ne lui reste plus rien à faire qu'à découvrir l'objet de sa haine & à le massacrer. Dans cette supposition il ne peut exister aucun plan épique, aucun noeud intéressant. Dans le sens au contraire ou le poète a conçu ce

caractère & l'a développé, l'action suit une marche nécessaire & naturelle depuis le commencement jusqu'à la fin. Quoique avant l'approche du moment décisif, Caïn ne paroisse avoir lui-même aucun pressentiment de son forfait, il n'en marche pas moins d'un pas ferme au devant de sa destinée. On voit toujours croître le sombre chagrin qui le dévore, & ce coeur qui couve sa vengeance, nous en fait craindre l'issue. Malgré toute la surprise que nous cause la catastrophe, elle n'est ni fortuite, ni forcée, elle est amenée aussi naturellement qu'elle pouvoit l'être, par l'impulsion du dernier ressort qu'emploie le poète. C'est l'explosion soudaine d'une mine, mais elle est préparée suivant toutes les loix connues de la dynamique de nos sentimens & de nos passions. Enfin c'est précisément sous ce rapport



que le poète me paroît avoir montré la plus profonde connoissance, & des principes de son art, & de la nature du coeur humain.

Je me suis permis de faire avec quelque détail l'examen de cette critique, parcequ'il n'avoit encore été fait jusqu'ici par personne que je sache. Et c'est ce qui me persuade que ce fut moins le mérite intrinsèque du poème, que le jugement d'un journaliste célèbre qui décida le sort de l'ouvrage en Allemagne. En France, ce poème obtint le plus brillant succès ; quoiqu'on n'y connut point encore les idylles, il suffit non seulement pour faire connoître le nom de l'auteur, mais encore pour en assurer la célébrité. Les Allemands, & même en partie aussi les Suisses, n'en parlent encore aujourd'hui qu'avec une réserve équivoque. D'où peut venir

cette différence ? C'est sans doute de ce que le public françois n'attend pas que les journalistes lui donnent le ton ; il juge d'après lui-même , & lorsqu'il n'est pas égaré par la passion ou par l'esprit de parti du moment , ses jugemens sont toujours fins & justes. Aux yeux d'un public dont le gout n'est pas formé , & tel est encore , il faut le dire , le gout du public en Allemagne , il est aussi facile d'élever la réputation d'un ouvrage médiocre , que d'en faire négliger ou d'en faire tomber un excellent. On s'efforce de trouver beau ce que les maîtres jurés de la critique veulent bien honorer de leur approbation , et l'on commence à rougir de son suffrage , aussitôt que ceux-ci changent de ton. Au tribunal d'un public de ce genre , c'est souvent l'humeur d'un bon critique , ou l'ignorance d'un plat



censeur , qui décide à jamais de la destinée d'un ouvrage.

En 1762 Gessner donna une édition de ses œuvres en quatre volumes dont le quatrième, à l'exception de la *chanson d'un Suisse* & de la *Nuit*, ne contenoit que des morceaux absolument neufs. C'est son *premier Navigateur*, quelques idylles, quelques chansons nouvelles & deux drames *Evandre* & *Eraste*. Ce dernier fut reçu avec beaucoup d'éloges. Quoique ce petit drame soit plutôt une esquisse qu'une pièce achevée, il ne plut pas moins par l'invention, par l'idée de plusieurs situations touchantes, que par des caractères aussi bien concus qu'heureusement développés, surtout par le caractère original de l'honnête Simon. A tous ces égards les critiques les plus sévères se crurent obligés de lui rendre justice ;

mais les plus équitables même remarquèrent que l'action n'étoit pas assez vive, ni les scènes assez soignées.

Evandre fut traité avec beaucoup plus de rigueur. On trouva le fond même défectueux, la fable, les situations, les caractères, leur développement trop communs, trop usés pour pouvoir produire aucun effet. C'est ainsi qu'en parle entre autres l'auteur des Lettres sur la littérature allemande *); à l'exception de quelques traits, de la douceur du coloris, des graces du style, il regarde cet ouvrage comme tout-à-fait indigne du nom de Gefsner. Quoique je voie par une lettre de M. Huber, qu'en tout cette pièce ne fut pas accueillie beaucoup plus favorablement en France, je ne puis me refuser au plaisir de

*) Briefe über die neueste Litteratur. T. 18.



dire encore quelques mots pour la défense.

Je ne pense pas pouvoir donner une meilleure preuve de mon impartialité dans cette circonstance, qu'en commençant mon apologie par avouer franchement, que la plus grande partie de ces critiques me paroissent fondées. On ne sauroit nier que le sujet de ce drame est non seulement emprunté de Longus, mais qu'il est encore passablement usé. L'intrigue, les situations, leur développement ne sont pas exemts de défauts. Il n'y a rien d'affez neuf, d'affez saillant, rien qui vous donne une surprise affez vive. Mais si j'y trouvois ce mérite, je regarderois ce poème comme un chef-doeuvrè; tel qu'il est, je me borne à dire que c'est un excellent morceau.

Mais n'est-ce pas une prétention ridicule d'avouer que le fond, la dis-

position générale, les situations, les caractères, leur développement, enfin tout ce qui compose un drame est défectueux, & de soutenir que si ce n'est pas un chef-d'oeuvre, c'est au moins un drame excellent? — J'en demande pardon à mes juges, ce n'est pas là précisément ce que j'ai dit; &, avant que l'impatience de quelques lecteurs, ne comprenant pas qu'un mauvais drame puisse être un excellent ouvrage, Marrête par une seconde question, j'ose les prier de m'écouter avec un peu d'indulgence; ce qui me reste à dire préviendra, je pense toutes leurs difficultés; ou c'est sur le fond même de la chose que j'ai tort.

Depuis Aristote jusqu'à l'abbé Batteux, les règles de l'art ont souvent empiété sur le domaine du génie, & joué plus d'un mauvais tour à



l'esprit exclusif de nos critiques. On l'a senti quelquefois, & l'on a tâché de reculer les anciennes limites. Ainsi, l'on a cru devoir distinguer dans la poésie dramatique les pièces de caractère & les pièces d'intrigue, quoique la perfection du drame embrasse également l'intérêt, la vraisemblance, l'intrigue & la peinture exacte des caractères. Les connoisseurs furent assez équitables pour juger un poète d'après le but qu'ils s'étoit proposé, & ne pas lui savoir trop mauvais gré d'une négligence qui ne nuisoit point à ce premier but. Mais faut-il donc que l'intention du poète se borne nécessairement à l'un des deux genres? Ou, tout drame qui ne se distingue, ni par le mérite de l'intrigue, ni par celui des caractères, ne peut-il être par cela même qu'un mauvais drame? Si cependant l'on pouvoit cou-

cevoir un tableau, & même un tableau très-poétique auquel les formes du drame serviroient simplement de cheval et ou de cadre, seroit-il impossible d'atteindre le but d'une pareille conception, quoique avec un plan défectueux, des caractères faiblement dessinés, des développemens assez communs ?

L'Evandre de Gefsner annonce évidemment une intention particulière. Ce n'est pas l'historiette usée de deux enfans d'une naissance illustre & qui s'aiment sous l'habit de berger, ce n'est pas le dénouement rebattu, de deux amans qui se trouvent réunis pour toujours, au moment même où ils se croioient séparés pour jamais, ce n'est à coup sur aucune pauvreté de ce genre, avec laquelle Gefsner a pu se flatter de charmer ses lecteurs. Tout ceci n'est que la toile sur la-



quelle il a porté ses couleurs ; & ceux qui regardent ce fond comme la chose essentielle considèrent l'ouvrage à l'envers , & donnent ainsi le plus beau jeu du monde à la critique. L'unique but que puisse s'être proposé le poète , c'est de montrer la droiture de l'instinct naturel , l'aimable innocence , l'heureuse simplicité des besoins de la vie pastorale , en contraste avec la magnificence des cours , leurs jouissances factices , & toutes les bizarreries tantôt ridicules , tantôt dignes de pitié , que produisent les rapports si compliqués , si tourmentés de nos institutions sociales. C'est le véritable effet vers lequel tout se dirige , & les plus belles scènes de la pièce sont celles où cette intention est marquée avec le plus d'éclat. Quiconque méconnoît cette intention doit méconnoître également

le mérite de ces scènes. Si le poète n'eut choisi , n'eut travaillé sa fable qu'en faveur même du sujet , ces mêmes scènes ne seroient plus que des hors d'oeuvres , le remplissage ordinaire d'une imagination stérile. Ainsi les a jugées aussi l'auteur des Lettres : „ Devinez , dit - il , de quoi l'on a rempli les deux derniers actes. Après que le père a reconnu son fils , on voit paroître tour - à - tour sur la scène un petit - maître , un officier , un courtisan , un docteur. Il semble que Pyrrhus les ait amenés avec lui dans son vaisseau tout exprès , pour aider au poète à brocher son second acte ; chacun de ces personnages vient féliciter Evandre de quitter bientôt la vie ennuyeuse des champs , & lui peint le monde à sa manière. Les réponses du prince , & les scènes tout entières , vous les devinerez sans peine ,

quand même vous auriez oublié Arlequin sauvage, car ces belles choses ont été dites & redites cent fois.

Le critique paroît être en humeur de s'égayer. Mais je ne pense pas que cela lui réussisse trop bien. Il a fallu sans doute que Pyrrhus amenât avec lui ces quatre originaux, parceque le poète en avoit besoin pour atteindre son but, non pas à la vérité pour le tirer d'embarras, mais pour faire ressortir sous plus d'un rapport le contraste qu'il avoit en vue. Et c'est ce qu'il a fait avec une grace si piquante, que l'on desireroit fort que la suite de Pyrrhus eut été plus nombreuse. Assurément le critique ne songe guère à ce qu'il dit, lorsqu'il prétend qu'il est aisé d'imaginer les réponses du prince & tout le développement de la scène. Sans doute, que le prince est encore un enfant de la nature,

qui voit les folies, les contradictions, les erreurs de nos grandes sociétés, telles que doit se les représenter un jugement sain, un sentiment que rien n'a pu corrompre, oui c'est ce que chacun devine aisément. Mais qui se borne à cela, qui se contente de savoir qu'une chose doit être, sans se mettre en peine de quelle manière elle est, qui n'est pas même curieux d'apprendre comment elle est dans l'imagination d'un homme comme Gessner, pourroit se dispenser de lire tous les poètes. Qu'a-t-on besoin de lire la Fontaine, quand on a lu Stoppe! *)

Je ne craindrai point d'avouer que je n'ai jamais médité ces quatre scènes, ni celle du troisième acte, dans laquelle Alcimne s'entretient avec ses deux suivantes, sans un extrême plai-

*) Mechant imitateur d'Esopé.



fir, sans une vive admiration. Avec quelle vérité l'auteur y saisit le langage pur de la nature ! Comme chaque mot échappé des lèvres de l'innocente simplicité, devient un trait de la satire la plus frappante ! Comme toute la vaine sagesse des gens du monde y semble petite & misérable, comparée à l'heureuse ignorance de ces enfans de la nature ! Que de justesse de sens décèlent toutes leurs réponses ! Quelle délicieuse naïveté dans toutes leurs questions ! — „ Que veux - tu, dit Evandre au jeune courtisan qui s'incline devant lui jusqu'à terre, que veux - tu, cherches - tu quelque chose que tu aurois perdu ? „ Alcimne dit aux dames de la cour qui se félicitent d'avoir été choisies pour être à son service. — „ Vous êtes bien bonnes d'avoir tant d'amitié pour moi, vous, mes belles dames, qui me voyez

dans ce moment pour la première fois. “ Ces scènes sont remplies de pareils traits. Il n’y a point d’ironie plus fine que ce que dicte le bon sens à l’honnête simplicité, pour faire rire plus sûrement la folie; & le fou n’est jamais plus ridicule que lorsqu’il rit lui-même du trait qui le frappe, sans qu’il s’en doute.

Mais pourquoi le poète dut-il choisir précisément la forme dramatique pour atteindre son but? Il est dommage que ces belles scènes se trouvent dans un drame si médiocre. — Il falloit bien qu’elles fussent dans un drame, & peu s’en faut que je n’ose encore le soutenir, précisément dans ce drame, pour être ce qu’elles sont. Evandre & Alcimne devoient être placés dans cette situation, sur le point d’échanger le bonheur de la vie pastorale contre un état qu’ils ne connois-



soient point assez , ou qu'ils ne connoissent , qu'autant qu'il le falloit pour ne point s'y plaire. Il falloit qu'ils ne rencontraient pas seulement par hazard tous ces masques d'hommes tourmentés par les habitudes du monde & de la cour , & par là même pour ceux d'une espèce si hétéroclite ; il falloit qu'ils fussent encore avec tous ces originaux dans des rapports qui permissent à ceux-ci de les entourer , de les poursuivre , de les obséder pour leur faire dire , & sur leur destinée actuelle & sur celle qui les attendoit , tout ce qu'ils disent de juste & de frappant , pour le leur faire dire avec l'intérêt , la chaleur , l'originalité , l'humeur que respirent tous leurs discours. Pour s'en convaincre , il n'y a qu'à comparer , dans Gelsner même , l'idylle de Ménalque & d'Eschine avec cette partie d'Evan-

dre. Quelque belle que soit l'idylle, combien ces scènes lui sont supérieures!

Quant à la médiocrité du drame en lui-même, je prie de considérer, que, d'après son titre & l'intention de l'auteur, ce ne doit être qu'une pastorale. Ce genre a ses règles particulières; il n'est pas susceptible de ces passions fortes, de ces intérêts compliqués de la grande société politique, qui peuvent si bien servir à former le noeud d'une intrigue théâtrale. Ce genre est renfermé nécessairement dans un cercle d'idées plus borné par les relations simples, les mœurs douces & la paisible innocence de la vie pastorale. Si l'on s'obstine cependant encore à vouloir que ce soit un drame médiocre, je ne disputerai plus ce plaisir à personne. Mais j'oserai toujours soutenir que ce drame médiocre n'en est pas moins un excellent poème. On



traitera , si l'on veut , mon opinion de paradoxe , je puis l'appuyer sur de bonnes raisons , & ce qui touche encore plus un grand nombre de lecteurs , d'exemples dont on n'oseroit appeller. Tout ce qui passe en Allemagne pour avoir du gout & des lumières , s'accorde à regarder le *Nathan* de Lessing & la *Musarion* de Wieland pour deux chefs-d'oeuvres de la poésie allemande ; le premier cependant est un drame , & l'autre , un conte qui le cède à beaucoup d'autres.

Ceci me rappelle que M. Engel , de tous nos critiques allemands celui qui réunit incontestablement le plus de gout & de sagacité , considère la question dont il s'agit sous un autre point de vue. Il montre dans sa poétique que les différens genres de poésie se confondent quelquefois , qu'ils peuvent être entés l'un sur l'autre &

mêler ainsi la magie de leurs ressources ; un de ces genres dominera cependant , & c'est ce qui décidera du rang dans lequel le poème doit être classé ; les genres subordonnés qui ne serviront à l'autre que de forme ou de véhicule , doivent le soutenir & l'animer , sans l'effacer cependant par des effets trop marqués. En conséquence de cette observation , M. Engel ne regarde pas Nathan comme un drame , ni Musarion comme un conte , mais tous deux comme des poèmes didactiques , le premier , sous la forme d'un drame , l'autre sous celle d'un conte ; & celui - là de tous les poèmes didactiques lui paroît le plus touchant , le plus sublime , le plus profond , le plus riche d'idées , celui - ci , le plus ingénieux , le plus agréable , le plus attrayant. Je pourrai prétendre du moins avec autant.



de raison, que l'Evandre de Gessner est également un poème didactique sous la forme du drame, ou si l'on veut une églogue dramatique, & la plus belle & la plus neuve des églogues de Gessner.

J'espère que mes lecteurs me pardonneront cette longue digression, si c'en est une de chercher à fixer le point de vue sous lequel on doit envisager un poème si généralement méconnu, si faussement apprécié; j'espère qu'ils me la pardonneront autant plus volontiers que je leur ai partout épargné l'inutile répétition de ce que d'autres avoient déjà dit à la louange de mon héros. Si Gessner avoit trouvé d'autre défenseur que moi, je me serois contenté d'exposer succinctement l'opinion des deux parties. Cette défense n'ayant été tentée par personne, j'ai cru devoir entre-

prendre la révision de tout le procès. Je tâcherai de m'arrêter moins longtemps, s'il m'est possible, à l'analyse de ses autres ouvrages.

Gesner composa son premier *Navigateur* à la campagne, dans l'une des plus charmantes contrées des environs de Zurich; un petit étang couvert de roseaux étoit tout près de sa demeure; c'est au bord de ces tranquilles eaux, qu'on le trouvoit assis des heures entières, plongé dans une douce rêverie, & c'est probablement là, que lui vint la première idée de ce délicieux poème. Beaucoup de lecteurs trouveront peut-être notre conjecture un peu hasardée, & la circonstance, à laquelle nous rapportons l'invention de cet ouvrage, trop éloignée ou trop minutieuse. Mais si nous savions par quel chemin, les plus belles & les plus importantes découvertes



se sont fait jour dans l'esprit de l'homme, l'accident de leur première origine nous paroîtroit souvent beaucoup plus singulier, beaucoup plus étrange. Il n'est cependant rien dans la tête d'un homme de génie, qui ne soit préparé par une succession non interrompue. L'esprit qui raisonne, lie aux prémisses les plus communes, une série de propositions intermédiaires, qui le conduisent aux vérités les plus profondes. L'imagination qui compose, invente, est conduite également par une suite continue & graduelle, depuis l'impression du phénomène le plus commun, jusqu'aux idées les plus neuves & les plus heureuses. Nous, nous ne voyons que le dernier résultat & la première occasion qui le fit naître; cherchant dans celle-ci le germe de l'autre, nous croions apercevoir un saut énorme, un vuide

difficile à franchir. Mais le germe re-
posoit dans l'ame de l'homme de gé-
nie, & l'occasion qui le développe,
n'est que le rayon de soleil qui le
fait murir. Voilà pourquoi, suivant
l'étendue ou la portée de ses propres
idées, chacun voit dans le même ob-
jet tantôt plus, tantôt moins, tantôt
une chose & tantôt l'autre. Il y a
dans une gravure de Gefsner, un co-
teau très-pittoresque, dessiné d'après
nature; c'est le lieu où se font les
exécutions de la haute justice d'Egli-
sau. Un artiste moins poète que Gefs-
ner n'auroit vu dans l'assemblage de
ces trois pièces de bois qu'une po-
tence, & se seroit contenté de bannir
cet objet de sa composition; Gefsner
y sut voir le péristyle d'un temple grec.

L'opinion la plus générale a donné,
ce me semble, au poème du premier
Navigateur, une des places les plus





distinguées parmi les productions de la muse de Gessner. Le critique sévère , que nous avons déjà cité , n'a pu lui refuser son admiration. Et Gessner lui-même a toujours montré pour cet ouvrage une préférence toute particulière. Je doute aussi que l'on puisse rien concevoir de plus parfait. Le fonds annonce le choix d'un gout très éclairé. Rien de plus naturel que le plan ; rien de plus heureux que l'exécution. Les caractères sont bien dessinés , & celui de Mélide est surtout d'une naïveté ravissante.

Je ne dois pas oublier ici de faire mention du reproche fait , suivant une lettre de M.^r Huber , au plan de ce poème par quelques critiques de Paris. A leur gré , le premier Navigateur n'a voit pas de motifs assez vraisemblables de croire à l'existence de Mélide , pour exécuter un projet aussi téméraire. Un

souvenir confus d'avoir vu lui-même cette jeune beauté dans son enfance, eut mieux motivé la hardiesse de son entreprise.

Cette critique me paroît plus spécieuse que fondée. Comment le jeune homme n'avoit pas assez de motifs pour croire à l'existence de Mélide ? Qu'elle avoit été jadis dans ce lieu, c'est ce qu'il savoit de son père ; la partie du promontoire sur laquelle étoit située sa cabane, existoit encore ; c'étoit l'île qu'on voioit de loin. Un homme, dont la vue étoit singulièrement perçante, avoit cru découvrir autrefois sur cette île & la cabane & le verger qui l'entouroit. Mélide, il est vrai, n'a vu le jeune homme qu'en songe ; mais ce songe a laissé dans son ame une impression profonde. Si cette probabilité n'est pas d'un très-grand poids pour la froide raison,



elle l'est du moins pour une imagination vivement émue. Je crains que les critiques françois n'aient transporté notre premier Navigateur, de son monde poétique & pastoral, dans le leur, & n'aient jugé la simplicité d'une civilisation à peine échappée de l'enfance, suivant les règles d'une raison polie jusqu'au raffinement. Mais sous ce point de vue même, ils l'auroient jugé avec trop de sévérité. Le voyage du premier navigateur est au moins, ce me semble, aussi bien motivé que celui de Colomb, & n'est pas aussi hasardé, même sans aucune intervention merveilleuse.

Mais quel inconvénient y trouvez-vous, que le jeune homme se souvienne d'avoir vu lui-même Mélide ? Ne pourrois-je pas vous demander à mon tour, quel avantage ? Est-ce afin qu'il soit plus convaincu qu'elle exis-



toit ? Le témoignage de son père ne lui donne-t'il pas à cet égard assez de certitude ? Seroit-ce pour motiver son amour ? Mais que peut inspirer un enfant au berceau , quelque semblable que sa beauté soit à celle des Anges ? De la tendresse , de l'admiration , mais sûrement pas ce qu'on peut appeller de l'amour. On posera donc peut-être la question d'une autre manière. On demandera l'inconvénient qu'il y auroit eu à reculer un peu le terrible bouleversement par lequel la pointe du cap fut transformée en île , à rendre le premier navigateur amoureux de Mélide avant leur séparation. Quel inconvénient auroit eu ce parti ? Il eut été beaucoup plus grand qu'on ne pense. Que seroit devenue alors la situation si neuve & si singulière de Mélide ? Que seroit devenu le desir vague de ce deux



instinct qu'elle ne sauroit s'expliquer elle-même, tous ces discours où se peint avec tant de charme la naïveté de cette ame pure & sensible, ces questions, ces doutes par lesquels sa curiosité ne cesse d'embarasser la tendresse de sa mère, son extrême surprise au premier aspect d'un être qui n'est pas de son sexe, l'expression de ces sentimens dictés par l'innocence, la nature & l'amour, sans aucun égard pour les bienséances de convention, en un mot le premier, le plus aimable intérêt de tout le poème? Et quel dédommagement pour tant d'intérêt, nous auroit pu donner une action motivée suivant toutes les règles d'un raisonnement sophistique? Ainsi le censeur, ne voyant les objets que d'un seul côté, blâme trop souvent ce qui méritoit les plus grands éloges.

Depuis que le petit volume dont

nous venons de parler eut paru , Gefsner, laiffa paffer un affez grand nombre d'années fans songer à se rappeller au public. Son gout pour le deffin & la gravure, repris & quitté tour - à - tour , étoit devenu durant cette époque une espèce de paffion ; elle sembloit le maîtriser entièrement , & l'avoit enlevé pour toujours à la poëfie. Ce ne fut qu'en 1772 que parut le second voulume de ses idylles , avec sa lettre sur le paysage. Ces nouvelles idylles outre le mérite poétique qu'elles partagent avec les premières , ont encore un intérêt particulier , celui de peindre tantôt le sentiment individuel de sa félicité domestique , tantôt quelque circonstance touchante de sa vie. De ce nombre est la Matinée d'automne. Oh ! cette matinée , disoit-il avec la plus vive émotion à l'abbé Bertola , cette épouse , ces en-



gloire se fut répandu tout-à-coup de la capitale de la France, dans son propre pays & dans toute l'Europe.

La faveur de sa destinée prépara ce succès par la réunion heureuse de plusieurs circonstances. Il n'y avoit pas longtems encore, que la Nation françoise étoit revenue enfin de l'opinion extrêmement défavorable, qu'elle avoit toujours eue de l'esprit & du gout des allemands. Les noms de Haller, de Hagedorn, de Klopstock, de Kleist, de Gellert commençoient à être connus, estimés. Le grand Frédéric que l'esprit françois avoit rendu si difficile, après s'être entretenu avec le fabuliste de Leipzig, l'avoit trouvé passablement spirituel pour un allemand. A Paris, l'étude de la langue allemande étoit devenue à la mode parmi les gens de qualité. M. Huber

allemand d'origine venoit de s'y établir, & donnoit des leçons de cette langue à plusieurs Dames de la cour & à quelques hommes de la première distinction. C'étoit un homme rempli de connoissances & de gout. Il s'étoit lié avoit Rousseau, Diderot, Grimm & d'autres hommes de lettres fort répandus, il semble enfin qu'il fut prédestiné à faire connoître le premier en France le nom de Gefsner ; ce n'est pas sans raison que j'ai dit prédestiné ; car il avoit manqué d'être prévenu par un autre, fait tout exprès pour s'en acquitter aussi mal que possible. A peine Daphnis eut-il été publié, qu'il en parut à Rostock une traduction françoise. Je n'ai jamais vu cette traduction ; mais si la moitié de ce qu'en dit le biographe françois de Gefsner est vrai, ce travail n'auroit pu tomber en de plus mauvaises mains.



Si Gefsner eut paru d'abord sous une pareille forme chez une nation si distinguée par son gout, c'étoit fait peut-être de sa gloire. Un préjugé si défavorable eut fermé peut-être pour longtems le chemin à toute traduction meilleure. Heureusement ce triste essai ne passa point la frontière.

M. Huber traduisit d'abord la mort d'Abel. Le hazard qui l'y détermina fut un exemplaire de l'ouvrage qu'il trouva chez son compatriote M. Wille à qui M. Fuesli, l'auteur de l'histoire des meilleurs artistes de la Suisse l'avoit envoyé. Il soumit souvent son travail au jugement & au gout éclairé de ses amis ; lorsqu'il l'eut achevé, Touffaint se chargea de le revoir. Mais ce ne fut pas encore sans peine qu'on d'écida l'imprimeur Hardy à le publier. Il ne se promettoit rien de bon d'un poème venu de la Suisse.

Mille petites difficultés qui s'élevèrent entre le traducteur & lui, retardèrent assez longtems l'impression. Enfin le volume parut ; il fourmilloit de fautes ; M. Huber sollicita qu'on y joignit du moins un errata , mais il ne put l'obtenir ; Hardy comptoit si fort y perdre , qu'il se refusa même à cette petite dépense , que M. Huber avoit cru nécessaire pour assurer le débit de l'édition. Mais l'événement prouva combien ces craintes étoient peu fondées. Malgré toutes les fautes dont cette première édition étoit remplie , la vente en fut si rapide , qu'au bout de quinze jours , il en fallut faire une seconde , & la troisième parut avant la fin de l'année. Ces éditions ne sortirent presque point de Paris. Les provinces furent fournies de contrefaçtions ; & même hors de France , on en vit bientôt paroître deux édi-

tions nouvelles , l'une en Hollande & lautre à Berlin. M. Hardy fut complètement dédommagé de toutes les inquiétudes que lui avoit causé le mauvais renom de l'esprit allemand. » Mon éditeur, dit Huber dans une lettre à Gessner du 5 juillet 1760, mon éditeur est à present rempli de respect pour moi. Il a gagné quelques centaines de louis à la *Mort d'Abel*. Néanmoins il persiste à croire qu'un hazard heureux fait seul tout le succès d'un livre. »

D'abord après la *Mort d'Abel*, parut *Tnkle & Tariko*. Ce petit poème avoit trouvé également un habile traducteur dans M. Rivière Secrétaire d'ambassade en Saxe ; il fut inséré dans le journal étranger, que redigeoient alors deux hommes de lettres fort distingués M. Suard & l'abbé Arnaud. Il en existe une traduction

faite plusieurs années après par M. Meifter ; elle parut avec quelques autres morceaux en 1790. sous le titre de supplément aux œuvres de Gefsner.

Encouragé par ce premier succès , M. Huber entreprit encore la traduction des premières idylles. Il eut le rare bonheur de trouver des hommes du goût le plus sûr , du tact le plus délicat , qui se joignirent à lui , pour rapprocher cette copie , autant que possible , de la perfection de l'original. Dans les Mémoires publiés par M. Dupont sur la vie de M. Turgot , l'on voit combien de part eut cet homme célèbre à la traduction des idylles. M. Huber avoue lui-même dans ses lettres à Gefsner , de quelle importance lui fut ce secours. Dans une de ces lettres , il loue le tact fin & l'oreille délicate de ce connoisseur rempli de goût ; pour en donner une preuve ;



il lui envoie l'hymne que chantent les Anges à la mort d'Abel, dans un mètre libre, auquel Turgot avoit réduit la prose de Gefsner, en marquant lui-même la mesure de chaque syllabe. Diderot aussi, dès-lors l'admirateur passionné, l'ardent panégyriste de Gefsner, contribua beaucoup à la perfection de cette nouvelle traduction. Quoiqu'il ne put pas lire les idylles dans l'original, la sagacité de son coup d'oeil, je ne sais quel instinct secret, joint à la confiance qu'il avoit au gout de Gefsner, lui firent appercevoir plusieurs altérations du texte, qui, quoique légères en elles-mêmes, n'en étoient pas moins importantes pour l'effet; il apprit ainsi plus d'une fois au traducteur, à se pénétrer plus profondément du génie de l'original. Je ne pense pas qu'il y ait un seul allemand, à qui les françois aient

fait le même honneur. Mais je ne sais, si je dois regarder comme un triomphe, ou comme une humiliation pour les allemands, que les hommes les plus distingués d'une nation accoutumée à se moquer depuis si longtems, & avec tant d'amertume, de l'esprit allemand, se soient si fort occupés, par pure estime, d'un écrivain, dont les allemands eux-mêmes n'avoient pas encore su apprécier tout le mérite, aux compatriotes duquel ils ont disputé souvent la faculté d'écrire dans leur langue d'une manière supportable, à cause de quelques provincialismes, dont Gefsner lui-même n'est pas tout-à-fait exempt.

M. Huber ne fut pas embarrassé de trouver un éditeur pour les idylles. Le nom de Gefsner, depuis qu'on avoit pu lire en France sa mort d'Abel, étoit devenu la meilleure recom-

mandation pour tous ses autres ouvrages. L'empressement de les publier ne céda qu'au desir de les faire paroître avec toute d'élégance typographique, que l'on commençoit à rechercher alors. M. Watteler, qui s'est rendu célèbre comme poète & comme artiste orna, l'édition de jolies vignettes; elle parut en 1762 chez Bruiset à Lyon.

Le succès repondit complètement à l'attente qu'on en avoit eue. Le journal étranger, le journal des savans & d'autres encore donnèrent à l'envi les plus grands éloges à l'auteur. On vit bientôt les idylles entre le mains de tout le monde, depuis le savant le plus profond jusqu'au petit - maître le plus frivole. On en parloit dans les cafés; & l'on ne pouvoit concevoir qu'un allemand eut autant de grace & de délicatesse. —

Comment un allemand, dit quelqu'un, c'est bien pis, c'est même un Suisse. — Diderot, Grimm & d'autres gens de lettres soutenoient que sa véritable patrie étoit la Grèce. — C'est l'esprit grec, disoient-ils, c'est la finesse & la simplicité de cet esprit, entée sur l'élégance de nos moeurs & de notre philosophie moderne.

Ramis felicibus arbor

*Miratur novas frondis & non sua
poma.*

Rousseau en étoit ravi. „ Votre Gessner, écrivoit-il à M. Huber, de sa solitude de Montmorency, votre Gessner est un homme selon mon coeur; j'étois dans un accès du plus cruel des maux, quand je reçus votre lettre & vos idylles. Après avoir lu la lettre, j'ouvris machinalement le livre, comptant le refermer aussitôt.



Mais je ne le refermai qu'après avoir tout lu, & je le mis à côté de moi pour le relire encore. " La Duchesse de Choiseul, alors toute puissante, fit faire à Gefsner la proposition de venir à Paris, & de s'y fixer. Il s'excusa sur les liens sacrés qui l'attachoient à sa patrie, & lui recommanda son traducteur.

L'admiration qu'avoit excitée les écrits de Gefsner, ne manque pas d'être affaisonnée aussi de critiques. Comment un homme raisonnable seroit-il flatté d'un éloge sans réserve! Il n'y a que l'imbécile ou le journaliste à gage qui loue de cette manière, pas même le dernier, lorsqu'il sait ce que c'est qu'une louange adroite. Une de ses idylles étoit intitulée : En attendant Daphné à la promenade. Le poète en attendant son amante, ne s'occupe pas seulement à considérer

la belle nature ; il en peint encore les plus petits détails avec une prolixité qui ne paroît convenir , ni à un homme amoureux , ni à un homme qui attend. La justesse de cette observation faite dans le journal des savans , frappa bientôt l'auteur ; il changea le titre de l'idylle , en retrancha le commencement & la fin , & , par quelques additions , il sut donner à l'ensemble une tournure nouvelle. Dans une autre idylle intitulée , Palémon , c'est la catastrophe qui déplut à son ami Diderot. Un vieillard célèbre le souvenir de son épouse par un sacrifice solennel , & tandis qu'il répand sur sa tombe du vin & du miel , il est métamorphosé en un Cyprès qui couvre le tombeau de son ombre. Gesner supprima la métamorphose , & ne laissa subsister que le sacrifice. Ce ne fut que plus tard que M. Huber lui



envoya le projet des changemens proposés par Diderot. Il avoit gardé ce projet, craignant que l'exécution n'en fut moins poétique que la métamorphose. Selon toute apparence, Gefsner ne l'approuva pas entièrement, du moins n'en fit-il pas usage. Le changement qu'il adopta, comme l'observe fort bien M. Huber, laisse aussi quelque chose à desirer ; il semble d'après le plan de l'idylle que le vieillard devoit mourir ; tout prépare du moins à sa mort prochaine.

Gefsner trouva dans le fameux Fréron un juge dont les critiques partoient d'une source moins pure. Il n'osa pas à la vérité contredire trop directement la voix du public, & le suffrage éclatant des connoisseurs. Au contraire, il retrancha la malignité de ses critiques, à l'abri d'un éloge général assez flatteur. Mais son improba-

tion n'en fut que plus sévère en détail. Milon, dit-il, n'est qu'une foible imitation de la seconde églogue de Virgile. Le Souhait est copié d'après un auteur anglois, mais qu'il ne juge point à propos de nommer. Il traite plus durement encore la Cruche cassée. Ce n'est pas seulement le mot cruche, que Gefsner n'avoit ni inventé ni relevé, qui lui déplait, c'est la fable même. A ses yeux la pièce toute entière est un morceau pitoiable. Mais la critique du pauvre Fréron, eut-elle été plus fondée, moins évidemment injuste, seroit arrivée trop tard. Depuis qu'il avoit été ghatié si rigoureusement par Voltaire, dans l'Ecoffaise, sa considération étoit perdue. Tout le monde savoit d'ailleurs que ce n'est pas à Gefsner qu'il en vouloit, mais à Diderot dont il étoit l'ennemi personnel.

On vit paroître presque en même tems deux traductions du premier Navigateur. L'une parut sous le titre du Premier Marin, à Sedan en 1764; elle est de M. de Senolière, jeune officier. Ce traducteur s'est permis beaucoup de libertés, qui ne rendent pas son travail plus recommandable. Le poème est divisée en trois chants, & parmi beaucoup d'autres altérations de l'original peu réfléchies, une des plus malheureuses sans doute est, que, dans la souche creusée qui donne au premier navigateur l'idée d'un canot, c'est par un sauvage qu'on s'avise de remplacer le pauvre lapin poursuivi. Cela ne s'appelle-t'il pas, comme disent les allemands, tomber dans une chambre avec la porte? La traduction que fit M. Huber de ce poème, parut la même année avec celle de Daphnis chez Vincent. M. Wattelet,

a contribué beaucoup , & de plus d'une manière, à la perfection de cette édition. Il se chargea de la revoir & de la corriger avec un soin tout particulier. Ce fut aussi lui qui l'orna de plusieurs vignettes & de l'estampe allégorique qui en décore le frontispice : aucun frais ne fut épargné par l'éditeur ; il fit fondre de nouveaux caractères, choisit le plus beau papier & soigna l'impression avec la dernière exactitude. Les journaux françois & , surtout le journal encyclopédique, que j'ai sous les yeux, louèrent l'ouvrage avec beaucoup de discernement & de chaleur. Fréron critiqua, mais personne n'y prit garde, & l'édition fut épuisée en peu de semaines.

Il y eut plusieurs concurrens pour la traduction d'Erafte & d'Evandre. L'Abbé Brute & M. Yunker entrepri-



rent l'ouvrage en même tems. **Erafte** fut auffi traduit par M. Huber , **Evan-**dre par M. Rivière. Mais j'ignore fi la traduction de ce dernier a jamais été publiée.

C'est aux nouvelles idylles que fut réservé le sort le plus heureux ; elles furent traduites par M. Meifter concitoyen de l'auteur , & que plusieurs ouvrages remplis d'esprit ont fait connoître depuis, comme un penseur délicat & comme un homme du gout le plus épuré. Un séjour de plusieurs années à Paris ne l'avoit pas seulement rendu maître de la langue , mais l'avoit encore familiarisé avec ses finesses les plus cachées. Des liaisons suivies avec les hommes les plus distingués de la littérature , & l'habitude de vivre dans la société la plus choisie , avoient élevé son heureux naturel à ce degré de culture & d'élégance ,

qu'il est bien rare de voir réunir ailleurs qu'en France , avec une instruction aussi solide. Personne ne pouvoit pénétrer plus profondément que lui , dans le caractère de la poésie de Gessner, en saisir plus purement toute la grace. Il étoit impossible enfin que l'aimable auteur des idylles entendit tous les sentimens délicats que respirent ses chants vertueux, retentir à son oreille , avec un accent plus vrai, que par l'organe d'un homme dont le coeur & l'esprit avoient avec lui tant d'analogie & des rapports si doux.

A l'occasion de ces nouvelles idylles, Diderot se plut à donner une preuve éclatante de l'estime & de la tendre amitié qu'il avoit pour Gessner. Il lui fit proposer de la manière la plus obligeante par leur ami commun M. Meister, de publier à la suite de ces idylles , deux contes qu'il venoit



qui ne sont pas sans mérite. Les offerts cependant de l'auteur pour embellir son modèle par une recherche pénible d'élégance & de luxe poétique, y sont trop marqués. Il use sans réserve & sans gout de la connoissance qu'il a des poètes latins; il en emprunte souvent des hémistiches, quelquefois même des vers, des tirades entières. A peine découvre-t'on encore quelque trace de l'attrayante simplicité de l'original, sous cette lourde & pompeuse draperie.

On a tiré des écrits de Gesner le sujet de plusieurs drames. Je ne citerai que les plus connus.

La mort d'Abel a été représentée en même tems à Paris sur deux théâtres. L'abbé Aubert; l'auteur des fables en avoit déjà fait un drame en trois actes en vers, mais qui ne fut jamais joué. M. Le Gouvé traita ce sujet

plus heureusement. Sa pièce n'est aussi qu'en trois actes. C'est une copie assez fidèle des situations les plus touchantes du poème; quoique les vers en soient souvent assez négligés, l'ensemble n'en parut pas moins d'un très-grand effet.

Diderot a refait à sa manière le petit drame d'Erafte, mais ne l'a point publié. M. Marmontel en a pris l'idée de son Sylvain, dont la musique expressive est peut-être le chef-d'oeuvre de Gretry. La marche de la pièce française est bien plus théâtrale, mais on y regrette le caractère original du vieux Simon. Le grand succès qu'obtint cet ouvrage, donna lieu peut-être à une autre imitation libre d'Erafte, en vers & en ariettes; elle est imprimée; mais je ne crois pas qu'elle ait jamais été donnée au théâtre.

Le premier navigateur fournit à



Fenouillot de Falbaire , l'auteur de l'Honnête criminel , le sujet d'un grand opéra mis en musique par Philidor. Gardel en a composé un ballet pantomime, dont tout Paris fut enchanté.

Chabanon , le traducteur des odes d'Horace, fit aussi de l'idylle intitulée, la Jaloufie, un acte d'opéra. M. Demouftier , l'auteur des Lettres sur la mythologie, à reuni dans un mélodrame assez intéressant intitulé, les amours Suiffes, le sujet de deux idylles , Mirtil & la jambe de bois. M. Wattelet a puisé dans le petit poème, la ferme résolution , le fonds d'un intermède donné sur un théâtre particulier, à la suite d'une représentation du Misanthrope de Molière.

On pourroit faire une longue liste des nombreuses éditions des oeuvres de Gefsner publiées en France. Peut-être n'est-il à cet égard aucun poète

moderne qui l'emporte sur lui. Je passe sous silence les éditions ordinaires, parmi lesquelles il y en a cependant quelques-unes de très-jolies, pour ne faire mention ici que de trois éditions splendides qui viennent de se succéder dans le court espace de cinq années. La première est de Barbier l'ainé, en trois volumes in-quarto, ornée d'un grand nombre d'estampes & de vignettes; l'autre de Monfiau, petit in-folio; les gravures en sont colorées; la troisième par Renouard doit être achevée au moment où j'écris; elle n'est qu'in-douze, mais enrichie de plus de cent gravures faites en grande partie, d'après les deffins de Moreau.

Après la France, c'est en Angleterre & en Italie que ses ouvrages ont été réimprimés le plus souvent. Quoique tout ouvrage traduit en fran-

çois soit à la portée de quiconque reçut en Europe une éducation un peu soignée, il existe à peine dans cette partie du monde une nation, même à demi-policée, qui ne puisse lire Gessner dans sa propre langue.

En parlant jusqu'ici de Gessner, je n'ai guères parlé que du Poète; j'ai taché d'esquisser le développement de son génie, & l'histoire de sa renommée.

A présent je devrois essayer de le peindre encore comme artiste; & cette tâche m'embarrasseroit fort; mais heureusement pour mes lecteurs & pour moi, lui-même m'en a dispensé; sa lettre au peintre Fuesli, comme tous ses autres ouvrages, est entre les mains de tout le monde; il y donne sur ce point les meilleurs éclaircissements que l'on puisse désirer. Le peu que j'y crois devoir ajouter, moi qui ne suis ni artiste, ni connoisseur, je

pourrai le dire, je pense sans risquer que mon esprit s'égare hors de sa sphère.

Gesner avoit atteint sa trentième année, avant d'avoir conçu l'idée de se vouer sérieusement à l'art de la peinture. Jusqu'alors ses essais dans le dessin & dans la gravure à l'eau forte, n'avoient été qu'un amusement, son étude des ouvrages de l'art, une suite de l'attrait qu'avoit pour lui le beau dans tous les genres. Il fallut ici, comme dans d'autres époques de sa vie qu'un motif puissant & du dehors vint donner une direction particulière à son génie, réveiller son insouciance habituelle, & le tirer du doux repos dans lequel il aimoit à se bercer. Ce motif une fois trouvé, il n'est point d'application qui lui parut trop pénible; son opiniâtre assiduité triomphoit de tous les obstacles. Cette



fois-ci, ce fut précisément ceⁿ gout vague pour les arts , qui le conduisit dans la carrière qu'il devoit parcourir avec tant de succès. Il venoit de faire la connoissance d'un homme qui, amateur & connoisseur comme lui , possèdoit une collection précieuse de tableaux, de gravures & de dessins. M. Heidegguer trouva que notre jeune homme étoit aussi rempli de gout que d'esprit. C'est avec le plus vif intérêt qu'il examina ses premiers essais de dessin & de gravure. Gessner obtint un libre accès dans sa maison & dans son cabinet ; il ne tarda pas à devenir l'ami du fils ; la fille obtint bientôt sur son cœur un autre empire.

Mademoiselle Heidegguer étoit une jeune personne douée des plus rares avantages de l'esprit & de la beauté. sans avoir, comme plusieurs compagnes de son âge, la prétention du

savoit ou du bel-esprit, elle avoit reçu toute l'éducation nécessaire, pour ne jamais se montrer à l'homme de gout, à l'homme instruit sous un jour défavorable. Aux connoissances acquises qui pouvoient lui manquer, suppléoit tres-heureusement une intelligence vive, un tact délicat, un esprit dont le trait frappoit toujours au but. Sa taille haute & svelte, ses yeux pleins d'ame & de feu, sa bouche dont l'aimable sourire laissoit souvent échapper l'éclair menaçant de la raillerie, tout en elle, annonçoit sa supériorité, dans quelque cercle de femmes qu'elle parut. Sa gaité même tenoit l'insipide petit-maître qui l'eut excédée de ses fadeurs, à une distance respectueuse. Quoiqu'elle put faire ou dire, elle n'étoit pas moins sûre de l'effet qu'elle vouloit produire, que de l'éloge auquel elle ne songeoit pas

On pouvoit dire d'elle ce que Wieland a dit de Musarion : „ Elle plait, même lorsqu'elle garde de silence, & ravit dès qu'elle parle. Son esprit l'eut fait aimer, sans ses joues de rose ; il eut été le même, l'attrait enchanteur de cet esprit, toujours prêt à lancer le trait le plus piquant, comme à distiller le miel des plus douces caresses. . . . “ Son caractère offrait un mélange singulier de noble orgueil & de douceur complaisante, l'extrême vivacité de la jeune fille & la réflexion de l'âge mur, une gaité pleine de malice, avec les ménagemens les plus aimables, une mâle énergie, & cette délicatesse qui n'appartient qu'aux femmes. On étoit indécis enfin, si c'étoit ou plus d'amour ou plus d'admiration qu'elle devoit inspirer.

La découverte d'une jeune personne de ce mérite fut pour notre jeune

poète un phénomène fort surprenant. Jusqu'alors il n'avoit fait que jouer avec les flèches de l'amour, & s'étoit moqué souvent des liens de l'hyménée. A peine le premier de ces Dieux l'eut-il bleffé, qu'il se vit dans les chaînes de l'autre. La collection des tableaux qui l'avoit attiré dans la maison de M. Heidegger, fut bientôt oubliée en faveur d'un objet qui touchoit son coeur de plus près. Le père & la fille ne s'en furent pas plutôt apperçus, que leur liaison avec ce nouvel ami fut réduite aux termes que prescrivoit le sentiment des convenances le plus délicat; une déclaration formelle en fut la suite. Gesner sentit que le bonheur de sa vie étoit attaché à la possession d'une personne qu'il aimoit jusqu'à l'idolâtrie. Mais il eut de grandes difficultés à vaincre, pour obtenir le consente-



ment de ses parens. Ce n'étoit ni la famille ni le caractère personnel de Mlle. Heidegguer qui pouvoit prêter à la mondre objection. Mais les circonstances de fortune des deux amans, ne répondoit pas à beaucoup près aux espérances que leur mérite avoit eu le droit de former. Grace à la médiation puissante de notre grand bourguemaître Heidegguer, au zèle de son ardent ami, M. Hirzel, après une longue résistance, Gefsner obtint enfin l'accomplissement de tous ses voeux.

Ici commence pour lui sous différens rapports une carrière nouvelle. Il s'étoit marié en poète ; cependant il avoit l'esprit naturellement trop juste & trop éclairé, pour ne voir les devoirs d'époux & de père, qu'à travers les douces illusions d'une poétique insouciance. Il se consulta fort

sérieusement avec sa femme, sur les ressources qui pourroient leur procurer une existence honnête, sans être à charge à leurs parens. Sa plume ne lui parut pas un moyen de fortune fort assuré. Il n'étoit pas un de ces écrivains toujours prêts à lever de nouvelles contributions sur la bonne volonté du public; & se dédommager de l'estime de la postérité par les écus de ses contemporains, étoit une spéculation qui ne pouvoit aller à sa manière de penser. En France, en Angleterre, il auroit pu se flatter sans doute de se faire un sort, uniquement par les éditions multipliées de ses ouvrages, quelque peu nombreux qu'ils fussent; mais dans sa patrie, il étoit impossible d'y songer. Il crut s'ouvrir une carrière plus sûre, en ayant recours aux arts qu'il n'avoit cultivés

jusqu'à lors que par amusement , & s'en fit une occupation sérieuse.

Une pareille résolution prise à son âge , sans un vif sentiment de sa force , sans une confiance décidée à braver tous les obstacles , eut été plus que téméraire. Lui-même , dans la lettre à M. Fuesli que nous avons déjà citée , a rendu compte des difficultés qui l'arrêtèrent , des erreurs dans lesquelles il tomba d'abord , des modèles d'après lesquels il se forma , de la méthode qu'il s'étoit tracée. Je trouve inutile de copier ici des instructions , que tout jeune artiste doit avoir lues avec le plus grand intérêt ; & je me garderai bien de dire à ma manière , ce que Gelsner a dit à la sienne. Je n'ajouterai que quelques mots , sur l'extrême assiduité avec laquelle il suivit ce nouveau travail , des qu'il eut de si puissans motifs pour s'y dévouer.

J'ai déjà rappelé une circonstance du séjour de Gessner à Berlin, qui prouve de quelle application il étoit capable, surtout dans ce genre d'études. On se tromperoit fort cependant, de confondre cette application avec celle de l'artiste vulgaire qui ne travaille que pour le lucre. Gessner attendoit bien à la vérité de son talent une ressource importante pour le soutien de sa famille ; mais ce n'étoit qu'au terme, où l'on obtient en même tems un prix plus flatteur, celui d'une juste renommée. On lui pouvoit appliquer dans le sens le plus rigoureux, ce que dans sa lettre il exige du véritable artiste — „ que l'étude soit sa véritable existence & son premier bonheur, que la nuit même les idées de son art occupent ses veilles ou ses songes, que le matin il vole à son atelier avec un nouveau trans-

port, qu'il ne se borne pas à flatter le mauvais gout de son siècle, qu'il travaille pour la véritable gloire, pour la postérité. . . . " L'amour de l'art occupoit son ame toute entière ; il lui consacroit ses plus chères heures, tout le recueillement de ses réflexions, l'instant même de ses plus doux loifirs. Ce n'étoit pas seulement la contemplation des grandes scènes de la nature, qui le jettoit dans le plus profond ravissement. Ses amis le voioient souvent aux promenades, arrêter toute son attention sur des objets qu'eux remarquoient à peine. Une petite pente escarpée, un petit ruisseau s'échappant en filets d'argent d'une rive herbeuse, un tronc d'arbre dévoré par le tems, une belle masse de feuillage, le jet hardi de quelques branches, la transparence d'une feuille & mille autres objets de ce genre fixoient les regards

attentifs de son oeil exercé à de pareilles découvertes. Souvent il cueilloit la plante qu'il croioit pouvoir placer heureusement ; souvent il remportoit avec lui la pierre dont les fragmens lui représentoient sur une plus petite échelle quelques beaux morceaux de rocher. Enfin, lorsqu'il ne paroïssoit qu'indifférent ou distrait, il étoit encore à la chasse d'images poétiques & pittoresques, & n'en revenoit jamais qu'avec un riche butin.

Son imagination, toujours active, l'étoit même dans les momens où tout en lui, & autour de lui, sembloit commander l'inaction & le repos. Ainsi, dans une maladie dangereuse, le peu de lumière qu'on laissoit pénétrer dans sa chambre, favorisant les illusions du clair - obscur, il faisoit servir les plis de ses draps à ses études ; les arrangeant tantôt d'une

manière, tantôt d'une autre, il disoit à son épouse assise près de lui — regarde les belles masses de rocher que voilà.

Il avoit déjà fait dans l'art des progrès remarquables, il étoit déjà connu très-avantageusement par ses gravures à l'eau forte, & plusieurs de ses tableaux avoient obtenu le suffrage des connoisseurs, qu'il continuoit encore de s'exercer dans le dessin avec toute l'application opiniâtre d'une jeune élève qui cherche à se former. Il passoit souvent des soirées entières à notre bibliothèque publique, à copier des pierres gravées de la collection de Lippert ou d'autres antiques. Le recueil de ses études seroit immense, s'il les eut conservées avec plus de soin, ou s'il n'en eut pas anéanti lui-même un grand nombre à dessein. Ce que sa famille en a pu sauver

forme deux grands volumes in - folio. Un choix de ses études confiées au burin d'habiles artistes, offrira surement au public un ouvrage aussi instructif pour de jeunes élèves, qu'intéressant pour les amateurs.

Avec un talent comme celui de Gefsner, avec une persévérance comme la sienne, les progrès durent être d'une rapidité surprenante, & le furent aussi. Il n'y a que l'ineptie du jeune âge, ou l'aveugle paresse, qui puisse imaginer un genre de science ou d'art dans lequel le génie dispense du travail. Ce n'est qu'à la réunion de leurs efforts qu'il appartient d'atteindre un but vraiment grand. En comparant les premiers essais de Gefsner dans la gravure avec les derniers, ses premiers tableaux avec les chefs - d'oeuvres qu'il composa vers la fin de sa vie, on doit être étonné de la différence.



Sans doute que la contention de ses efforts eut aussi quelques intervalles de repos. Il y avoit même de sombres instans, où son courage tomboit dans l'abbatement le plus profond. Lorsque le sublime idéal, qui ne cessoit d'être présent à sa pensée, avoit tendu au plus haut degré les ressorts de son activité, épuisé vainement toute sa force, il devenoit souvent injuste envers lui-même, & commençoit à douter de ses progrès, parcequ'il voioit un terme devant lui, qu'il n'avoit pas encore atteint. Dans ces momens tout ce que lui pouvoient dire son épouse & ses amis devenoit inutile. Il avoit beau voir qu'on lui paioit chèrement ses tableaux, qu'on les lui enlevoit, pour ainsi dire, aussitôt qu'ils étoient achevés; le suffrage des connoisseurs, le jugement des artistes le laissoient froid & rempli de

dé fiance. Il falloit l'abandonner à lui-même, jusqu'à ce qu'il eut exhalé son chagrin dans le silence, & qu'il fut en état de reprendre ses travaux longtemps négligés, comme l'ouvrage d'un autre, sans retour sur cette perfection idéale hors de la portée de nos efforts. Alors il reprenoit tout-à-coup confiance dans ses forces, & son talent se relevoit avec un nouveau courage. Ainsi, après un long intervalle de découragement, prenant un matin le thé avec sa femme, ses regards se fixèrent par hazard sur un de ses tableaux dans lequel un groupe de satires & de jeunes bergers danse à l'entrée d'une grotte ombragée de vignes; son oeil parut enfin s'éclaircir, & le retour soudain de sa bonne humeur s'annonça par cette vive apostrophe. — Et vois donc, ces folâtres enfans, ils dansent toujours. —



Il ne m'appartient point de parler de ses tableaux & de ses dessins, quant au mérite de l'art. On a fait différentes critiques de ses figures, & lui-même n'en étoit pas tout-à-fait content; peut-être l'espèce de roideur qu'on prétend y trouver, tient-elle à ses imitations trop fréquentes de gravures d'anciens monumens. D'autres Censeurs ont reproché quelquefois à ses fabriques de manquer aux règles de la perspective. On a trouvé encore, surtout dans ses premiers tableaux, que la recherche trop soignée des détails, l'application trop déterminée à faire ressortir de petits objets, nuisoit à l'effet de l'ensemble. Mais quoiqu'il en soit, on n'en est pas moins d'accord, je pense, à reconnoître que ses tableaux comme ses poèmes portent l'empreinte d'un génie unique, inimitable. Dans l'un & l'autre



genre , il se montre le peintre heureux de la nature , le favori de deux muses dont l'influence paroît également sensible dans tous ses ouvrages.

„ Lorsqu'un jour la muse du chant & celle du dessin se disputèrent ses faveurs , Apollon. pour terminer leur differend , ordonna que ses poèmes fussent des tableaux , & ses tableaux des poèmes. *) “

En effet les êtres heureux que nous retracent ses paysages , sont ceux que dans ses poésies il fait agir & parler ,

*) Als einst um seine Kunst

Die Muse des Gesangs und die der
Zeichnungskunst

Sich stritten , hieß Apoll , um ihren
Streit zu schlichten

Ihn malen im Gesang , und im Ge-
mälde dichten.

HOTTINGUER.



& les contrées fortunées qu'ils habitent, sont celles où nous conduit la magie de son pinceau. C'est ici la patrie de la nature & de l'innocence, embellie son art, idéalisée sans mensonge. Un charme inexprimable de grace, de douceur, d'harmonie y paroît répandu sur toute la nature physique, & fait pressentir l'accord céleste de la nature morale. Le murmure des ruisseaux que nous croions entendre nous semble plus mélodieux, le bêlement des troupeaux plus doux & plus paisible. A leur aspect, nous éprouvons le sentiment d'un bien-être plus intime, nous desirons d'errer dans ces vallons & sous ses ombrages.

*O qui me gelidis in vallibus
 haemi
 Sistat & ingenti ramorum prote-
 gat umbra.*

La grande édition des oeuvres de Gefsner est un double monument qu'il s'est élevé lui-même & comme peintre & comme poète. On regrette que lui-même n'ait pu l'achever. Sa famille s'occupe à faire suppléer les parties qui manquent, par la main de quelques artistes célèbres, qui feront ce travail, le plus qu'il sera possible, dans son esprit & dans sa maniere.

Tandis que Gefsner s'occupoit à dessiner, à peindre, à graver & même encore quelquefois, quoique plus rarement, à composer des poèmes, sa noble épouse étoit loin de demeurer oisive. Elle partageoit avec lui tous les soins de l'éducation, ranimoit son courage trop souvent abattu, l'excitoit continuellement au travail, dirigeoit l'économie de sa maison, & ce fut longtems elle seule qui soutint le pénible fardeau de sa librairie. La



prudence de sa conduite, ses attentions prévenantes, tant d'autres qualités aimables qui la distinguoient, gagnèrent bientôt le cœur de son beau-père & de sa belle-mère. Combien l'un & l'autre se félicitoient, que leur longue résistance n'eut pas eu le pouvoir d'empêcher l'union, qu'ils regardent à présent comme le plus grand bonheur de leur fille !

Quelques considérations sur le caractère particulier de l'esprit & des mœurs de Gessner, puisés dans mes propres observations, & dans celles de quelques amis liés plus anciennement avec lui, termineront ce petit ouvrage.

Les idées de Gessner ne manquoient ni d'étendue, ni de clarté. Son jugement en toute chose alloit droit au but avec une précision peu commune. Il saisissoit facilement les rapports les plus fins, & quelque délicate que fut

une nuance, elle n'échappoit point à ses regards. Mais son esprit avoit plus de pénétration que d'étendue, plus d'essor que de vivacité. Il ne développoit pas ses idées sans peine, & pour les ranger dans un ordre sensible, il avoit besoin de les classer, pour ainsi dire, l'une après l'autre. Ses jugemens sur des objets qui n'étoient pas immédiatement de son ressort, étoient presque toujours d'une justesse frappante, mais brefs; & lorsqu'il s'engageoit dans une discussion, il n'étoit pas difficile de l'embarrasser. De là cette espèce de défiance dans la rectitude de ses lumières, qui sembloit approcher de la pusillanimité. La sagacité de son instinct le conduisoit aux mêmes résultats, où le philosophe raisonneur arrive par une série de développemens analytiques; mais comme il avoit sauté par dessus beaucoup d'i-



dées intermédiaires , comme la route qu'il avoit suivie, demeurait au moins obscure pour lui, il est assez naturel que le but même qu'il avoit atteint, ne le laissât jamais sans une sorte de soupçon & d'inquiétude.

¶ C'est par cette raison qu'il fut toujours peu propre aux affaires. Il manquoit absolument de cette confiance en soi-même qu'elles exigent indispensablement, de cette facilité prompte à démêler des rapports compliqués, de cette flexibilité d'esprit si nécessaire pour se décider à propos, dans des circonstances tout-à-fait imprévues. On a regardé, tantôt comme une marque de son indifférence pour les intérêts de sa patrie, tantôt comme une preuve des bornes de son génie, le silence qu'il gardoit le plus souvent dans les délibérations du conseil. Je suis intimément convaincu que ces

deux jugemens sont également injustes. Gessner prenoit un bonheur de son pays, un intérêt aussi vif qu'aucun de ses concitoyens. Mais comme il ne se sentoit ni le coup - d'oeil rapide, ni la faculté d'embrasser & de réduire facilement aux termes les plus simples les questions d'une politique pratique, comme il n'avoit jamais été placé de manière à pouvoir suppléer en quelque sorte le défaut de ces dons naturels par l'étude & l'exercice, l'homme modeste crut qu'il lui convenoit, & l'homme sage, qu'il étoit raisonnable de ne jamais retarder le cours des délibérations par des redites oiseuses, encore moins de l'embrouiller par le développement inutile de vues nouvelles peut - être, mais qui ne serviroient qu'à distraire l'attention de l'objet principal. Cependant lorsqu'il étoit particulièrement appelé à parler



d'une affaire qui se trouvoit dans un rapport immédiat avec les devoirs de sa charge , après avoir eu le tems de s'y préparer , il établissoit le véritable état de la question avec une justesse si précise , il faisoit ressortir toutes les circonstances qui pouvoient l'éclaircir , en écartoit si bien toutes les autres , en présentoit le résultat dans un style si simple , si lumineux , si convenablement orné , que l'on étoit étonné qu'un homme qui pouvoit parler si bien , se fit entendre si rarement. Et pourquoi ? Tout simplement , parcequ'il ne vouloit pas parler seulement pour se faire entendre.

Cette clarté , cette précision des idées jointe à la plus grande justesse d'expression , il ne manquoit jamais de l'avoir à ses ordres , lorsqu'il avoit eu le tems de rassembler ses idées & de les combiner à sa fantaisie. Sans

préméditation, il n'étoit guère capable de s'exprimer avec facilité, même sur des objets d'art & de gout, & seulement la plume à la main, il s'est montré toujours un des penseurs les plus solides & les plus délicats; sa lettre sur le paysage, sa préface de la Mort d'Abel, peut-être encore plus, celle des Idylles, l'avertissement mis à la tête l'excellente traduction de quelques tragédies grecques par son ami Steinbrychel, en sont autant de preuves incontestables.

Il n'est aucun de ses immortels poèmes qui n'atteste la finesse & la pureté de son gout, l'extrême délicatesse de sa manière de sentir. On ne trouve que peu d'écrivains dans tous les siècles chez qui la correction esthétique & logicienne soit portée à un aussi haut degré. C'est presque sans modèle qu'il parvint à former sa



langue poétique & l'harmonie enchante-terresse de sa prose. Peu de ses contemporains se sont maintenus comme lui dans la réputation qu'ils avoient acquise ; tous portent encore plus ou moins le cachet du tems où ils écrivirent. Les progrès de la langue allemande ont été si rapides , que ce qui passoit alors pour classique , aujourd'hui paroît à peine lisible ; le style a vieilli , les images & les tournures sont usées , tous le coloris est fané. La langue de Gessner est encore de nos jours aussi jeune , aussi fraîche qu'elle l'étoit il y a trente ans. Comme Apollon , comme Bacchus , il semble jouir des avantages d'une jeunesse immortelle. Je n'en vois pas d'autre raison que la finesse extraordinaire de son gout. D'autres , sous ce rapport , suivirent leur siècle ; il sut le devancer. Ce qu'il eut l'art de

choisir , à soutenu l'épreuve du tems ; ce qu'il a rejeté , les progrès de la culture l'ont déjà proscrit.

Cette délicatesse de gout , il ne la montra pas seulement dans les arts dont il fut un des plus grands maîtres. Il n'est aucun genre de beauté qui ne trouvât en lui la sensibilité la plus susceptible. Son oreille saisoit avec la même attention les accords enchanteurs de la musique , & l'harmonie d'une période nombreuse. Les connoisseurs ont souvent admiré la vérité de sentiment , la finesse de tact avec la laquelle un homme , qui ne savoit pas une note , jugeoit & les compositeurs & les virtuoses.

Après cela , combien ne doit on pas s'étonner , si j'ose dire , qu'en poésie , dans l'appréciation des ouvrages soumis à sa critique , il n'étoit pas toujours le juge le plus sur. Mais c'est



une circonstance, sur laquelle les fréquentes observations de ses amis les plus éclairés, ne peuvent laisser aucun doute. Je crois pouvoir m'expliquer ce phénomène, & ce n'est pas le seul de ce genre que je connoisse, d'une manière assez simple. Les ouvrages qu'on lui présentait, étoient la plupart, des ouvrages de ses amis, ou des essais de jeunes gens. Dans le premier cas, c'est l'amitié qui disposoit, sans que lui-même s'en doutât peut-être, son coeur bienveillant à ne pas être sévère; dans l'autre, c'est l'espérance qui le rendoit indulgent. Il desiroit toujours de voir le bien; & ne voit-on pas aisément tout ce qu'on desire de voir? S'il s'étoit donné la peine, comme à la vérité l'on ne pouvoit guère l'exiger d'un homme aussi occupé que lui, de méditer profondément sur les ouvrages

qu'on lui présentoit, d'en discuter sévèrement, après une lecture réitérée, & l'ensemble & les détails, en un mot de leur donner le même soin qu'il donnoit à la composition de ses propres écrits, peut-être qu'aucun critique de profession n'eut porté des jugemens plus justes, plus fins, plus profonds que lui. Mais avec le genre d'esprit que nous lui avons déjà reconnu, il lui étoit d'autant plus impossible de répondre à cette atteinte, d'après une seule lecture rapide, que souvent le poète prenoit ici mal à propos la place du critique, & lui faisoit oublier son rôle. Dans ce travail, c'est surtout le jugement qui devoit exercer éminemment son pouvoir, & ne laisser à l'imagination qu'une action subalterne. Le contraire arrivoit presque toujours. Ce que l'élève avoit esquissé grossièrement, le



maître l'embellissoit de son coloris. Gesner se lisoit souvent lui - meme en lisant l'ouvrage d'un autre . & croioit lire ainsi quelquechose d'intéressant. En lisant avec le même esprit, qui ne l'eut pensé comme lui ?

Sa sensibilité n'avoit pas moins d'étendue & de mobilité que son esprit & son gout. Le même homme qui nous a peint, avec une fidélité si touchante, la belle nature dans ses plus légers détails, les charmes de l'innocence & de la vertu dans leurs nuances les plus délicates, se trouvoit aussi doué du tact le plus fin pour tous les genres de ridicule. Il n'est point de travers, point de disparates de la nature physique & morale, qu'il ne saisisse avec une rare sagacité, qu'il ne sut faire ressortir par le trait le plus frappant. Ses écrits n'offrent que peu de traces de cette *vis comica*, de

cette humeur satirique ; quelques censeurs même ont cru devoir les lui reprocher , & l'ont relégué poliment dans le domaine des images douces & sensibles. En effet , ce petit nombre de passages , tout excellens qu'ils sont , ne sauroit donner à beaucoup près l'idée de ce talent distingué pour les représentations comiques ou grotesques , dont les anciens amis de Gefsner racontent tant de merveilles. Je ne puis en parler d'après moi-même.

De ce don qu'il doit avoir possédé dans un degré si éminent , & comme très-peu d'hommes , il n'en fit jamais usage que dans sa première jeunesse , & presque uniquement dans le cercle resserré de quelques amis choisis. Alors même c'étoit bien moins pour se montrer , que par complaisance & par bonhommie , quelquefois aussi pour mettre fin à des instances qui lui de-



venoient souvent importunes. Ses jeunes amis qui ne connoissoient point de plus grand plaisir, que celui que leur procuroient ses facéties, pour l'engager à s'y livrer, pleins de confiance dans sa bonté naturelle, ne se bernoient pas à de simples sollicitations, ils le tourmentoient au point, qu'il se trouvoit exactement dans la situation du médecin malgré lui. Il finissoit par choisir un thème, ou prenant celui qu'on lui proposoit, il en amusoit la société, quelquefois par d'affez longs discours où se repandoit avec la plus abondante facilité toute la verve de son esprit & de son humeur caustique. Tantôt c'étoit une narration plaisante, tantôt la représentation d'un caractère original & comique, dans la situation la plus propre à développer ses ridicules, tantôt la parodie d'un orateur popu-

laire distingué par la fausseté de son esprit, l'emphase ou le clinquant de ses phrases, la gaucherie ou la bassesse de ses louanges, la peinture enfin d'un sujet quelconque de critique & de satire. Il avoit l'art de se transporter si parfaitement dans l'esprit, dans toute la manière de penser & d'agir des personnages qu'il représentoit, que chaque pensée, chaque expression sembloit sortir du fond de leur ame. Il étoit tout entier le caractère indiqué, seulement dans un état d'exaltation où ce caractère se surpassoit encore lui-même. Son langage étoit soutenu par une action mimique entièrement adaptée à ses discours. Il se donnoit à volonté l'expression pathognomique convenable à son rôle, de la manière la plus étonnante; chaque muscle, chaque fibre étoit entièrement à sa disposition. L'imbécillité,



la sottise, le froid orgueil d'une importance bête ressortoient, dès qu'il le vouloit, de tous les traits de son visage, & pouvoient défier ses amis, d'y retrouver aucune trace de son esprit & de sa physionomie habituelle. Cependant même dans ce genre, il n'improvisoit guère. Il s'éloignoit toujours quelques momens du cercle pour composer son rôle. Mais lorsqu'il reparaïssoit tout-à-coup, un trait n'attendoit pas l'autre, il avoit déjà longtems cessé de parler, que ses auditeurs ne pouvoient revenir encore des éclats de rire & de la folle gaité dont il les avoit enivrés.

Lorsque le feu Duc de Wittemberg, alors Prince Louis, fut voir, il y a environ trente ans, la société helvétique à Schinznach, il s'entretint longtems de Gesner avec le Docteur Hirzel. — Il s'en faut bien, lui dit celui-ci,

que V. A. le connoisse tout-à-fait ; — & il commença à lui peindre son ami sous le rapport dont nous venons de parler. Le prince eut le plus grand desir d'en voir une épreuve , & pria très - instamment M. Hirzel de lui procurer ce plaisir. Mais Gefsner s'en défendit extrêmement. Il crut que le rôle d'un homme à facéties ne convenoit point à son caractère , & qu'un pareil amusement iroit fort mal au but d'une réunion aussi imposante. Lorsqu'après le souper, tous les Suisses plus disposés que de coutume à la joie se furent rassemblés dans le salon, les prières furent renouvelées avec de plus vives instances. On se pressoit autour de la table auprès de laquelle Gefsner étoit assis, ou prioit, on supplioit. Gefsner sembloit prêt à céder lorsqu'au fond de la salle il aperçut quelques membres assez peu

discrets, qui, dans une froide indifférence, épioient avec leur lorgnette le moment où ils croioient que la farce alloit s'ouvrir. Cet aspect changea tout-à-fait sa disposition. Tout sembloit perdu, lorsque le Comte de Dohna s'avança vers le milieu de la salle & dit — Eh ! bien si personne ne veut faire de folies, c'est moi qui commencerai. — Et aussitôt il se mit à danser une pantomime fort plaisante. Gefsner l'eut à peine regardé quelques instans, que son humeur comique le saisit tout-à-coup. Il s'élança de son siège & vint se mêler à la danse. Alors il n'y eut plus moyen d'échapper ; il fut obligé de jouer aussi son rôle. Aussitôt qu'il eut commencé, le salon, comme l'olimpe d'Homère, retentit d'un rire inextinguible. Gefsner tout occupé de lui-même & de son personnage, ne voioit & n'en-

tendoit plus rien de ce qui se passoit autour de lui. Il ne sortit de son délire, que lorsque Mr. Hirzel lui cria: Pour l'amour de Dieu, cessez, ne voyez-vous pas ici cet homme? C'étoit un des auditeurs tombé par terre & prêt à étouffer. Le prince qui avoit parcouru, pour ainsi dire, tous les pays & toutes les cours de l'Europe, protesta qu'il n'avoit vu nulle part une scène plus originale & plus comique.

Il est peut-être assez remarquable, qu'en pareille occasion, ayant raconté à ses amis l'histoire du prophète Jonas, il la représenta justement quant aux circonstances essentielles, comme l'avoit expliquée le célèbre Van der Hardt. Mais Gesner n'en savoit rien. C'est bien, sans s'en douter, qu'il s'étoit rencontré avec ce savant visionnaire, & qu'il avoit adopté, pour son



imitations précieuses des autres. Un livre dont il ne pouvoit pas se rassasier, & qu'il relisoit une fois presque tous les ans, c'est Donquichotte.

La base de son caractère moral étoit une rare bonté d'ame, une humeur gaie, sereine, contente, qui se plaisoit dans les différentes situations de la vie, & saisissoit dans toutes le bien dont elle pouvoit jouir. Il prenoit une part sensible au bonheur des autres, se réjouissoit toujours d'y pouvoir contribuer, & s'intéressoit vivement pour tout ce qui étoit bon & beau. Il secondoit avec plaisir les premiers efforts du talent, l'encourageoit par son suffrage, le guidoit par ses conseils, le soutenoit de toute son influence. Dans sa première jeunesse, son gout dans le choix de ses sociétés, étoit fort exclusif. Il vivoit presque uniquement pour lui & pour

les muses, ne cherchoit & n'aimoit que la société des hommes instruits & des hommes à talens, ou des femmes d'un esprit agréable & cultivé. Lorsque le hazard ou ses relations l'avoient conduit dans un cercle d'hommes ordinaires, il n'étoit pas assez maître de lui-même pour cacher son mal-aise, & l'ennui dont il étoit oppressé. Dans la suite, il apprit davantage à supporter des hommes de toutes les classes, & à tirer parti de toute sorte de conversations. Il tournoit avec complaisance dans le cercle étroit des idées de la tête la plus bornée, en parloit le langage, seulement avec plus de choix & de précision, suivait fidèlement le fil de l'entretien le moins intéressant, & savoit quelquefois y placer très-inopinément une pierre précieuse. Son parthénaire se réjouissoit toujours d'une pareille dé-



couverte à laquelle il se flattoit au moins d'avoir donné lieu, & ne savoit comment s'expliquer à lui-même, pourquoi il ne se trouvoit jamais plus d'esprit que lorsqu'il caufoit avec Gelsner.

Rien ne lui faisoit éprouver un bien-être plus doux, plus intime, qu'un entretien dans lequel le cœur pouvoit s'abandonner avec la plus entière franchise, ou, l'aimable babil d'une innocence & d'une simplicité enfantine. Dès que ses propres enfans étoient en état de courir, il devenoit, à ses heures de loisir, leur plus fidèle compagnon, & prenoit part à tous leurs jeux. Tantôt il leur faisoit représenter une petite farce, dans laquelle lui-même se chargeoit toujours du rôle le plus burlesque; tantôt il alloit à la chasse avec eux à travers toutes les chambres & tous les corri-

dors , & l'allégresse étoit si vive , qu'il n'y avoit personne dans sa maison qui ne fut obligé d'y prendre part. Oh ! de quelles jouissances se trouve privé , celui qui ne sait pas ce que c'est qu'être père à ce point ! Même dans un âge plus avancé , il s'entretenoit volontiers avec des enfans d'un naturel heureux ; les bercer sur ses genoux , les faire sauter sur ses pieds , répondre à leurs petites agaceries , enfin prendre une part active à tous leurs amusemens , c'étoit un plaisir pour lui qui pouvoit le distraire même de ses occupations favorites. La même main qui voioit à l'immortalité sa plume & son pinceau , s'employoit avec beaucoup de soin , à tailler le hochet qui pourroit amuser quelques instans l'humeur folâtre d'un aimable enfant.

Dans la société , c'étoit l'homme du monde le plus facile , toujours



disposé à ranimer la conversation par la gaité naturelle de son caractère & de son esprit. D'une confiance sans réserve pour ses amis, il avoit pour les personnes qu'il connoissoit moins & pour les étrangers, la complaisance la plus prévenante, les égards les plus délicats. Qui l'eut jamais soupçonné d'être l'homme pour qui le plus léger travers, la nuance de ridicule la plus fugitive, reffortoit sur le champ, au gré de sa fantaisie, avec tout l'effet de l'imitation la plus frappante? Qui le surprit jamais aux aguets d'une malice? Devant qui laissa-t'il jamais échapper une parole offensante? Au contraire, c'est toujours dans le sens le plus favorable, que son esprit observateur déployoit sa sagacité. On eut dit en vérité, que pour les torts de la foiblesse il n'avoit plus d'yeux, plus d'oreilles. Il falloit que l'orgueil

des prétentions , l'impertinence & ses ridicules furent portés bien loin pour lasser sa patience. Son chagrin ne se manifestoit alors que par l'embarras très - sensible où le jettoit la crainte de montrer trop clairement tout le mépris qu'on lui inspiroit. Ce qui seul pouvoit l'irriter quelquefois , c'étoit la lourde sottise de ceux qui méconnoissant son extrême bonhommie , sa parfaite simplicité , l'osoient prendre pour but de leurs fades railleries , & se hazardoient à l'agacer imprudemment ; alors d'un regard , d'un mot terrassant , il replaçoit tout - à - coup le fat à la juste distance où il devoit se tenir du grand homme.

On se figure aisément que sa célébrité devoit lui attirer une foule de visites , qui devenoient fort à charge à un homme aussi occupé que lui. Les plaintes de ce genre , tenant



souvent à un sentiment de vanité, sont sujettes à être mal interprétées. Gefsner ne recherchoit aucun de ces hommages, & ne se piquoit pas non plus de les dédaigner. Sa porte étoit ouverte également à l'étranger le plus modeste, comme aux plus grands seigneurs, à personne plus volontiers qu'à l'homme de mérite. Une seule visite de cette dernière classe, pouvoit le reconcilier avec trente voyageurs curieux, qui venoient de fort loin lui dérober une heure précieuse, pour ne lui dire autre chose, si ce n'est qu'il n'étoit pas ignoré d'eux. Il ne s'en plaignoit qu'à ses plus intimes amis & à sa femme, à celle-ci quelquefois avec chagrin, aux autres en badinant. Peu exercé comme il l'étoit dans l'art de diffimulers, il pouvoit bien lui arriver quelquefois, de ne pas cacher entièrement son ennui

à l'étranger, dont la visite avoit le malheur de succéder à beaucoup d'autres qui l'avoient déjà fatigué. Ceci ne pouvoit manquer d'avoir une réaction fort naturelle sur l'honnête étranger, surtout, si c'étoit un homme de tact. Pour peu que Gefsner s'en aperçut, son bon coeur le dispoit bientôt au repentir. Il faisoit dès-lors tous les frais imaginables, pour réparer son tort. C'est ainsi qu'un jour, qu'il travailloit à l'un de ses tableaux, avec une attache toute particulière, il se vit assailli d'une suite de visites continuelles; à peine s'étoit il débarassé de l'une, qu'on venoit en annoncer une autre, & la dernière lui paroissoit toujours la plus insipide & la plus affommante. Enfin vers le soir, il s'étoit retiré dans son cabinet, avec la douce confiance de pouvoir consacrer encore paisiblement quelques



heures à son travail. Mais à peine fut-il assis, qu'on vint frapper à sa porte. Un brusque entrez, suivi d'une vive exclamation de mauvaise humeur, annonça d'avance sa disposition à la personne qui venoit de frapper. La porte s'étant ouverte, il vit entrer un pauvre petit homme maigre & sec, qui, pressé par les besoins de sa famille, venoit solliciter un petit emploi. Le malheureux client commença d'une voix timide & tremblante à balbutier sa requête; mais Gefsner ne le laissa point achever; confus & touché, dès qu'il eut compris de quoi il s'agissoit, il lui tendit la main, & le reconduisit ensuite jusqu'à la porte de la maison, après l'avoir écouté avec le plus tendre intérêt.

Est-il besoin d'ajouter qu'un homme de ce caractère, à ses autres qualités, joignoit cette modestie presque

inséparable de la véritable grandeur , & qui semble l'être encore plus de la sagesse. Gesner la possédoit dans un degré tout-à-fait extraordinaire. Qui ne l'eut point connu, auroit pu passer avec lui des semaines, des mois entiers, sans soupçonner que ce fut un auteur, encore moins un auteur fêté de tous les grands, lu & admiré de toutes les nations. Sa réputation étoit établie depuis longtems, qu'il ne cessoit d'écouter les critiques de ses amis avec l'attention scrupuleuse d'un débutant qui ne se connoit pas encore lui-même. Il ne s'en rapportoit pas seulement à leurs discours; lorsqu'il leur lisoit quelque chose, son oeil jettoit de tems en tems des regards pénétrants sur le visage de ses auditeurs. Lorsqu'il faisoit voir ses tableaux, il gardoit le plus profond silence, & ne se contentoit pas d'é-



couter le jugement des connoisseurs ; il recueilloit même avec plaisir les plus simples observations de quiconque avoit du gout , un sentiment naturel du beau. Il ne parloit guères de ses écrits ou plutôt point , même lorsque l'occasion s'en présentoit , sans qu'il l'eut cherchée. Moi , du moins , je ne me rappelle pas de l'en avoir entendu parler , pas même une seule fois. . . .

Gesner fut , tant qu'il vécut , le centre autour duquel se rassembloit tout ce que Zurich possède d'hommes d'esprit , de gout , de connoissances , d'amis de la raison & de la vertu. Il y avoit surtout deux soirées dans la semaine , où sa maison étoit le rendez-vous plus ou moins nombreux de nos magistrats , de nos savans , de nos artistes. Les hommes de sa société la plus habituelle étoient Wyfs , Hirzel , Steinbrychel , Tobler , Corrodi , Voegueli ,

Næf, Henri Fuesli, Meiss, Léonand Meister, Burkli & son beau-frère Heidegger. Après les premières années de son mariage, il passoit l'été dans une agréable maison de campagne, qu'il avoit louée au bord de la Limmat au-dessus de la ville, dans une situation ravissante. Dans les dernières années de sa vie, il occupoit une demeure simple & commode au milieu de la forêt, le Sihlwald, dont il étoit inspecteur. Cette habitation est située dans un petit vallon romantique, où la Sihl roule ses flots écumeux, à travers des roches brisées & dont de hauts sapins couronnent la cime. C'est là que ses vrais amis l'alloient chercher, & passoient avec lui des jours de paix & de bonheur.

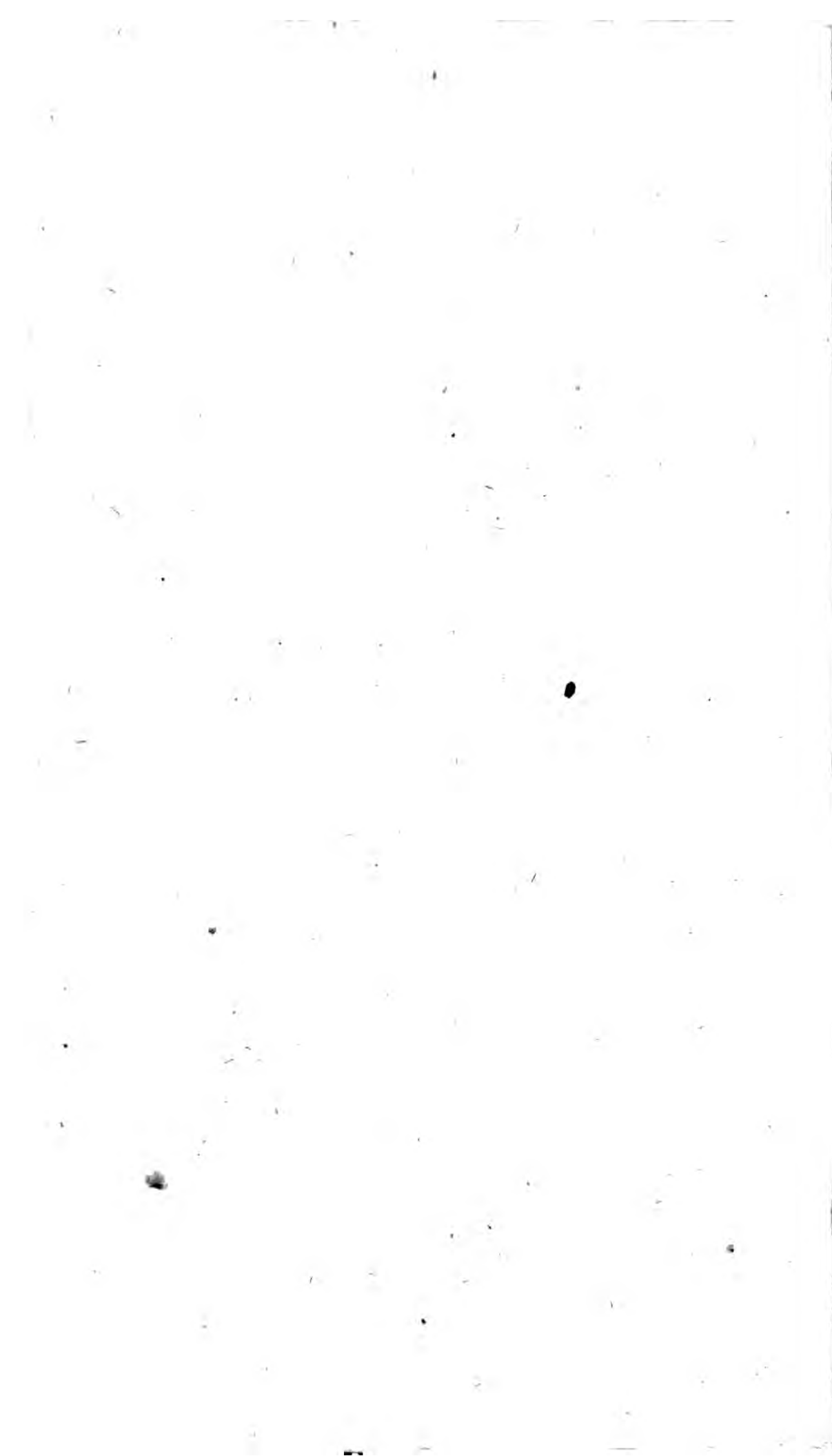
Sa patrie l'aimoit & l'honoroit, comme un de ses plus dignes fils. Quoiqu'il n'eut point recherché les hon-



neurs politiques , & qu'il ne s'y crut pas même appelé , il n'eut pas plutôt atteint l'âge requis par la loi , qu'il fut élu membre du petit conseil. Après sa mort , quelques - uns de ses concitoyens érigèrent à sa mémoire , dans la plus belle & la plus fréquentée de nos promenades , au confluent de la Sihl & de Limmat , un monument exécuté par le célèbre Trippel.

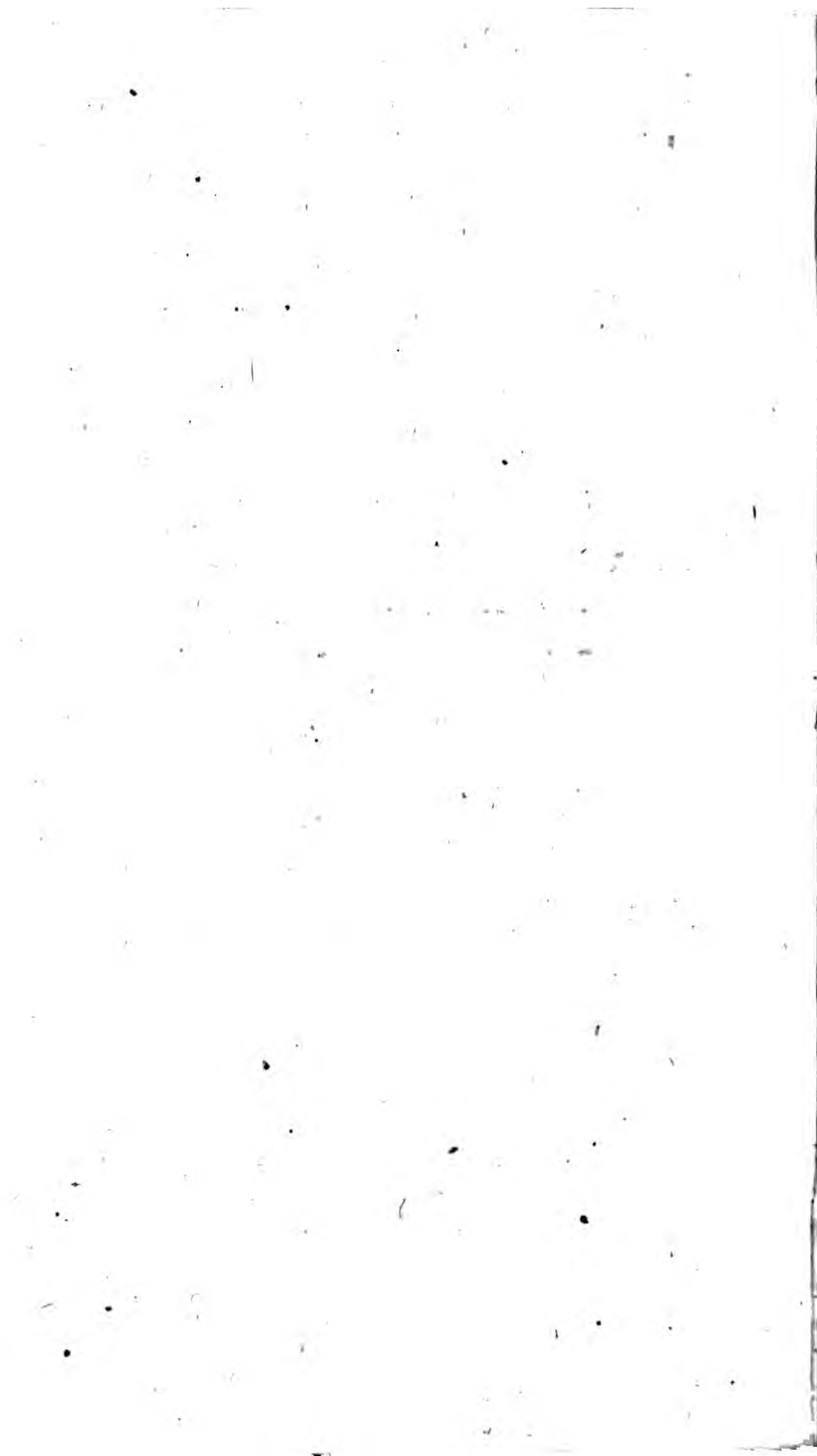
Un coup d'apoplexie termina doucement cette vie qui s'étoit écoulée , comme un ruisseau paisible à travers un vallon émaillé de fleurs. Il mourut le 2 mars 1787 , pleuré de son épouse , de ses trois enfans & d'une soeur qui ne l'est pas seulement par la naissance , mais encore par les rapports de son esprit & de son coeur. Sa fille , Madame Zellweguer , fait le bonheur de l'héritier d'une des maisons de commerce les plus florissantes

de la Suisse dans le canton d'Appenzell. Elle vit actuellement à Gènes, & son heureux époux sait apprécier le bonheur dont il jouit, en possédant une femme ornée de toutes les vertus de son sexe. Son plus jeune fils vient d'obtenir la main d'une personne infiniment aimable, de la fille du célèbre Wieland, l'ami de la jeunesse de son père. Si le talent de la peinture, un génie original est l'héritage particulier de l'aîné de ses fils, la succession commune à tous ses enfans, ce sont les nobles sentimens de leur père, sa bonhomie, les traits les plus touchants de son caractère moral.



NOTES.





Page 21. *Pour détourner ce malheur, il s'avisa d'un expédient singulier &c.*

Une vieille tradition populaire, encore alors assez généralement répandue à Zurich, rapporte, qu'un jeune garçon, après avoir été longtems le plus ignorant de tous les écoliers, confondit tout-à-coup ses précepteurs par ses savantes réponses. On voulut savoir l'explication de ce prodige; à force de questions, de menaces & de châtimens, on lui fit avouer que pour obtenir dans ses études des progrès plus rapides, il avoit fait avec l'esprit malin un traité, qu'il lui avoit remis en mains propres, signé de son sang. Il fut conduit aussitôt par les prêtres dans l'église cathédrale, & grace à la constance des plus ferventes prières,



on serra tellement la mesure au diable, qu'an milieu de tous les signes accoutumés de sa présence immonde, il laissa tomber enfin du haut des airs l'écrit qui lui avoit été livré. Il n'est pas invraisemblable que Gefsner qui pouvoit avoir entendu parler de l'histoire, ait eu l'idée d'en profiter. Mais il se montra dès - lors imitateur prudent & sage , par le choix de la puissance avec laquelle il fit son pacte secret.

P. 22. *L'auteur d'un éloge de Gefsner &c.*

Cette biographie se trouve à la tête d'un ouvrage qui parut en 1774 probablement à Paris, surement pas à Zurich, quoiqu'en dise le titre; *Oeuvres choisies de Mr. Gefsner & poésies diverses traduites de l'allemand en françois par nos meilleurs poètes &c.* Cette prétendue biographie

ne nous apprend que fort peu de chose des circonstances de la vie de Gefsner, du développement & de la culture de son génie ; elle se borne principalement à nous donner une notice de ses différens écrits , & de l'accueil qu'ils obtinrent en France. L'anecdote que j'en ai citée, étoit inconnue à ses plus proches parens, et ses amis les plus intimes la révoquent également en doute. Quelque peu considérable que soit la partie historique de cet ouvrage, ce n'est pas la seule inexactitude qui s'y trouve. L'auteur fait par exemple de Jean Gefsner le médecin de la ville, ce qu'il n'a jamais été ; il en fait aussi l'oncle du poète, quoiqu'il n'en fut qu'un parent très - éloigné

P. 30. *Cette petite anecdote &c.*

J'ai rapporté le pendant de cette anecdote dans la feuille périodique



de Berlin avril 1788, d'après le récit même de Gefsner. „ Il voulut aller un jour à une revue de nos milices. Ses jeunes amis déjà rassemblés sur la place d'armes, y voient arriver de loin le chantre de l'amour & des graces, armé de toutes pièces. A l'aspect d'un si doux & si paisible guerrier, ils ne peuvent s'empêcher de rire aux éclats. Gefsner soupçonne d'abord quelque bévue de sa part ; pour la réparer de son mieux, il porte au plus vite son fusil de l'épaule gauche sur l'épaule droite, & n'est pas médiocrement surpris de ce que la risée n'en devient que plus vive & plus universelle. “

P. 37. *J'ai sous les yeux deux lettres &c.*

Ces lettres étant les plus anciens documens que je sache de la première

jeunesse de Gefsner, j'ai cru faire plaisir à mes lecteurs, en les recueillant ici. On observe toujours avec intérêt le contraste du naturel le plus brut avec le degré de culture le plus éminent. J'ai laissé dans cette copie jusqu'aux fautes d'ortographe *), jusqu'au mot estropié de la fin de la lettre, pour m'en tenir au texte de l'original avec une exactitude diplomatique.

Berg le 25 Avril 1746.

„ *Mon très-cher père.*

Comme pour jeudi prochain, il n'y a pas moyen d'avoir des chevaux, (& qu'il ne s'en trouve point du tout

*) Vu l'extrême difficulté de trouver en françois le juste équivalent des fautes d'ortographe de l'original, on a cru devoir y renoncer entièrement.



dans ces contrées - ci, on a jugé convenable de partir, s'il plait à Dieu, lundi, M. le Vicaire étant obligé d'aller un peu plutôt en ville pour affaires. Prie donc, s'il est possible, d'envoyer deux chevaux avec selle, pistolets, bride & tout ce qui s'ensuit, l'un pour M. le Vicaire & l'autre pour moi. Afin que nous puissions nous mettre en route de meilleure heure & que les chevaux se reposent un peu, Jean n'aura qu'à partir de Zurich lundi matin à quatre heures pour arriver sans faute à neuf heures au plus tard. Je vous supplie de m'envoyer une réponse, pour savoir où nous en sommes, étant toujours votre obéissant fils

S. GESSNER. "

La seconde lettre, si tant est que la date soit exacte, fut écrite avant l'autre. Mais je suis assez porté à

croire que Gefsner s'est trompé pour l'année, & qu'au lieu de 46, qu'il a écrit, c'est 47 qu'il faut lire. Ma conjecture est fondée sur le contenu même de la lettre, & sur l'écriture qui est infiniment plus propre & plus correcte; le trait paroît aussi d'une main plus sure. Une pareille négligence, que des personnes plus soigneuses & plus âgées ont & souvent à se reprocher, surtout dans les premiers jours de l'année, n'a rien qui doive étonner de la part d'un jeune homme distrait & peu accoutumé à l'exactitude. Mes lecteurs en décideront à leur gré; je donne la lettre telle que je l'ai devant moi.

Berg le 27 Janvier 1746.

» *Cher père.*

Je me réjouis fort que vous m'ayez envoyé le Brock. Je ne le lis point



aussi sans le plus grand plaisir & profit. Mais j'ai été effrayé, en voyant dans la lettre, que je devois le remettre à quelqu'un d'autre. Je pense qu'il ne seroit point mal-à-propos de me former peu-à-peu une petite collection de bons livres, parmi lesquels Brock seroit toujours un des premiers. Le meilleur passe-temps n'est-il pas de lire dans un livre bon & utile? Et lorsqu'on n'en a point, on ne peut pas en lire. Je ne m'occupe pas seulement d'avoir de bons livres à Berg, mais de m'en trouver aussi pourvu, quand je retournerai en ville. En conséquence je vous prie, aussi fort que je puis, de me laisser celui-ci. Il y aura bien quelque autre livre dont on pourra gratifier M. le Vicaire. Quant aux lettres que je dois écrire à Matthias Landolt, je lui en écrirai une de tems en tems, par quelque

bonne occasion. Au reste , je serai toujours votre obéissant fils

S. GESSNER “

P. 43. *On découvre encore des traces sensibles de la manière de Brock &c.*

Comme exemple, je citerai le passage suivant d'une satire intitulée, *Avarice & Prodigalité*; dans cette citation, comme dans les autres, je conserverai scrupuleusement toutes les fautes de langue & d'orthographe.

„ Déjà le soleil s'est éloigné de nous, déjà pâlit vers le couchant le pourpre de ses derniers rayons. La nuit de son crêpe noir enveloppe les cieux où brille l'armée étincellante des étoiles éparses. La lune répand sur notre globe sa languissante lumière, & ne nous montre plus les objets qu'à travers de trompeuses illusions. Caprices,



vains desirs , petits-mâtres amoureux , hiboux , craintes & fantômes nocturnes errent à présent dans toutes les rues , folâtrant autour des portes & des fenêtres ; on ne'ntend plus que la voix du chien fidèle. . . »

Encore un échantillon de son humeur satirique , tiré de la même pièce.

„Harpax , de la vie ainsi se fait lui-même un long martyre. Il se dévoue à son or comme à son Dieu. Ce qu'il devoit dépenser pour élever ses enfans , c'est ce que l'odieux avare appelle une vaine profusion. Ceux qui pour l'amour de Dieu lui demandent un morceau de pain , il les renvoye avec une malédiction ; c'est qu'elle ne lui coute rien. Il n'espère qu'en Dieu , lorsque la maladie le surprend , en Dieu seul. Et pourquoi ? c'est que les médecins demandent de

l'argent. Il ne va point au sermon ,
parceque à la porte de chaque égli-
se , on lui présente insolemment la
bourse des pauvres. . . . »

*Ibid. D'autres encore — pourroient
mériter d'être comparées aux
meilleures pièces de Gleim &c.*

Mes lecteurs jugeront , si j'en ai
trop dit, par le petit poème suivant ;
d'après la datte ajoutée dans la copie
d'un ami, c'est avant sa dix-huitième
année qu'il doit l'avoir composé. La
copie en question a quelques varian-
tes qui paroissent avoir été faites à
dessein, comme corrections ; la mienne
a été prise sur l'original même de
Gefsnér.

„Le soleil du sommet des monta-
gnes étoit descendu vers le couchant,
l'or du crépuscule avoit pâli , les
rayons de la lune répandoient sur la



terre leur lumière argentine, lorsque l'amour déjà tout armé s'égara sous les sombres ombrages de ce bois touffu, de ce bois où folâtraient souvent sur le verd gazon de jeunes amoureux, où plus d'une jolie bergère étendue sur les fleurs attend avec impatience son fidèle berger, où de petits oiseaux chantent en chœur les louanges de l'amour. »

» Au milieu du bois se rassemblent tous les ruisseaux, qui serpentent sous son ombrage, dans un lac dont les vagues vont caresser ces rives si fraîches. C'est là, qu'il apperçoit une jeune beauté, une jeune beauté qui se baignoit toute nue. Il se glisse le long du rivage, pour la contempler à loisir »

» Son front élevé, de la plus vive blancheur, étoit couronné de boucles

d'ébène, dans lesquelles se jouoit le Zephir, & qu'il faisoit flotter avec un doux frémissement, à l'entour tantôt de son cou, tantôt de son beau sein. Sur ses joues brilloit l'incarnat des plus jeunes roses. Que de grace animoit ses lèvres si fines & si délicates! Le feu de ses yeux noirs enflammoit les desirs, toute sa taille étoit noble, svelte, blanche comme le lys; ainsi l'on nous peint Vénus »

„ Les ondes sembloient s'élaner de joie, elles embrassoient ses genoux, s'élevoient plus haut, & dansoient, pour ainsi dire, autour d'elle en cercles argentés „

„ La jeune bergère vit l'amour qu'elle ne connoissoit point encore, & lui dit : — Veux-tu bien t'en aller petit espiègle. . . Si j'approche, quelle on-dée je vais faire rejaillir sur toi. —



Amour sourit malicieusement, & s'appuyant sur son arc, il resta là tranquille. “

„ Alors de ses mains impatientes, la bergère frappe l'onde, jusqu'à ce que le petit Dieu tout trempé brille comme brille la rose, quand l'aube d'un beau jour la couverte des perles de la plus fraîche rosée. “

„ Ainsi que la jeune alouette secoue ses ailes chargées de pluie, Amour secoue aussi les fiennes, pour faire tomber l'eau dont on l'avoit inondé. “

„ Puis il sourit d'un air affable : — ma chère, pour lancer cette onde, tu vises en vérité fort joliment. Avec ces traits, voyons si je saurai viser de même. “ —

„ Il dit, prend dans son carquois une petite flèche perçante, & la pose sur son arc ; à peine a-t'elle sifflé par

les airs , qu'elle est déjà dans le coeur de la bergère. Epouvantée , celle - ci s'élançe hors des eaux , s'enfuit sur la rive prochaine , & se cache au fond du petit bocage sombre , pour voir l'endroit où le trait l'a frappée. “

Qu'éprouve mon coeur , dit - elle , ce n'est pas une véritable douleur , c'est une peine , mais elle est douce , c'est un plaisir , mais il tourmente . . . ah ! qu'est - ce donc ?

„ J'entendis ces mots , car j'étois caché derrière le taillis où se plaignoit ainsi la jeune bergère. Vien , lui dis - je , vien mon bel enfant , te reposer sur ces fleurs. Je guérirai ta blessure. De quel feu touchant la pudeur colora ses joues , lorsqu'elle m'entendit parler ainsi ! Timide , elle voulut fuir ; mais je la retins , j'osai l'embrasser ; doucement elle sourit ; nos premiers baisers en appellèrent mille autres .

jusqu'à ce que succombant au plus ravissant délire, sur un lit de fleurs
— — — — “

Je supprime à dessein le peu de vers qui terminent la pièce. Au jugement d'une saine critique, ce n'est pas seulement à l'endroit où j'ai cru devoir m'arrêter, c'est au moment même que la jeune bergère est blessée, que le poème auroit du finir. Au reste, si j'osois avouer ici tout franchement ce que je pense du mérite poétique de ce morceau, je risquerois d'être fort mal entendu de beaucoup de gens à qui leur titre prétendu de connoisseurs inspire de hautes prétentions, ou, ce qui ne seroit guérers mieux, de n'en être point compris du tout. Une poésie de ce genre & de ce ton, est comme la philosophie, *paucis contenta iudicibus*. A ce petit nombre, je n'ai rien à dire.

P. 50. *C'est la seconde époque de son talent poétique, entre dix-huit & vingt-un an &c.*

Je vais donner aussi quelques productions de cette seconde époque.

L A F E M M E.

„ Homme, vois cette rose près du ruisseau, comme elle se penche & semble sourire. La vague le plus voisine la baise, la baise & s'enfuit. Et tandis qu'une autre cherche encore à ravir à son tour ce doux baiser, une troisième aspire à la même faveur, & lève déjà sa tête argentée. “

L' H O M M E.

„ Femme, suis la petite vague. Comme le long du rivage, l'infidèle voltige de fleur en fleur, & les caresse toutes. A présent elle baise ici la violette, & ne regarde pas envieusement



en arrière, lorsqu'une autre vague folâtre autour de la rose. " "

D I A L O G U E.

E T I E N N E.

Frère, quel ravissement m'inspire ici ce bon vin ! Quoi ! l'on seroit plus heureux des regards d'une belle. Ami, croi moi, chaque goutte de vin verse dans mes sens une volupté nouvelle.

K U N Z.

Frère, quel ravissement m'inspire ma jolie maîtresse ? Le feu de ses regards ! Cette taille si souple & si légère ! De tels plaisirs, de tels transports, ami, croi qu'un monarque en seroit jaloux.

E T I E N N E.

Le vuidier sans cesse ce verre rempli d'une mouffe pétillante, & renoncer

toujours au baiser ! — Je crois que ces deux plaisirs en seroient plus doux , s'ils étoient mêlés ensemble.

K U N Z.

Avec tous mes baisers je n'ai pas une goutte de vin... Oui, je le pense, si le vin ne me manquoit pas, je serois plus heureux encore.

E T I E N N E.

Ami ! Comment ! Il me vient une idée , nous pouvons augmenter notre bonheur. Tu possèdes une maîtresse , moi, j'ai du vin. Que ne partageons-nous nos trésors ? Qu'en dis - tu ! De bons amis ne pourroient - ils s'entendre ?

L E S P I G E O N S.

Voi, ma belle, voi ces pigeons sur ce rameau, dans le feuillage. Comme doucement il le frappe de ses ailes !



Voi, mon enfant, comme ils se bec-
quètent... & puis... ah! voi . le
pigeon,... Où fuis-tu mauvaise!

LE SOUPÇON.

Où suis-je? comment? où rêvai-je
donc tout le long de la nuit? Me
voici sous cet arbre. Ici, moi; sur le
gazon-là mon gobelet; plus loin ma
couronne & ma flûte. Je croirois pres-
que, qu'ici je tombai hier dans quel-
que douce yvresse....

P. 162. *Diderot aussi contribua
beaucoup à la perfection de
cette nouvelle traduction &c.*

Voici ce que dit à ce sujet M. Meis-
ter le traducteur des dernières Idyl-
les, dans une de ses lettres à Gefsner,

„ Je viens de passer trois heures avec Diderot : & Dieu merci , nous n'avons presque causé que de vous & de vos ouvrages. Il m'a dit un million de choses pour vous. Mais qu'est-ce qu'une lettre , pour rendre un seul éclair de sa conversation ! Il vous supplie , Monsieur , d'être bien persuadé , qu'il n'y a peut-être pas un seul homme en Europe , qui vous admire aussi profondément que lui. Il est très-vrai , qu'il a plus de droit qu'un autre à cette préférence. La France lui doit en grande partie le bonheur de connoître vos ouvrages. C'est lui qui non-seulement a encouragé M. Huber à les traduire , mais qui a encore contribué beaucoup au mérite de ses traductions. Quand M. Huber venoit lui montrer ce qu'il avoit fait , il lui disoit souvent : *Mon ami , le poète n'a point dit comme*



ça. — Et le traducteur regardant son original, étoit tout étonné de ce que Diderot devinoit mieux votre génie, que lui-même n'entendoit sa langue.

P. 165. *Rousseau en étoit ravi &c.*

Je ne puis me refuser au plaisir de transcrire en entier la lettre qu'il écrivit à cette occasion à M. Huber. Quoique cette lettre soit imprimée dans le recueil des oeuvres de Rousseau, c'est ici surtout, ce me semble, qu'elle doit être placée de préférence.

„ J'étois. Monsieur, dans un accès du plus cruel des maux du corps, quand je reçus votre lettre, j'ouvris machinalement le livre, comptant le refermer aussitôt; mais je ne le refermai qu'après avoir tout lû, & je le mis à côté de moi, pour le relire encore. Voilà l'exacte vérité. Je sens, que votre ami Gessner est un homme

selon mon coeur, d'où vous pouvez juger de son traducteur, & de son ami par lequel seul il m'est connu. Je vous sais en particulier un gré infini, d'avoir osé dépouiller notre langue de ce sot & précieux jargon, qui ôte toute vérité aux images, & toute vie aux sentimens. Ceux, qui veulent embellir & parer la nature, sont des gens sans ame & son goût, qui n'ont jamais connu ses beautés. Il y a six ans, que je coule dans ma retraite une vie assez semblable à celle de Ménalque & d'Amyntas, au bien près, que j'aime comme eux, mais que je ne sais pas faire; & je puis vous protester, Monsieur, que j'ai plus vécu durant ces six ans, que je n'avois fait dans tout le cours de ma vie. Maintenant vous me faites desirer de revoir encore un printems, pour faire avec vos charmants pasteurs de nouvelles



promenades, pour partager avec eux ma solitude, & pour revoir avec eux des asyles champêtres, qui ne sont pas intérieurs à ceux que M. Gefsner & vous avez si bien décrits. Saluez-le de ma part, je vous supplie, & recevez aussi mes remercimens & mes salutations. “

ROUSSEAU.

P. 167. Ce ne fut que plus tard que M. Huber lui envoya le projet des changemens proposés par Diderot &c.

M. Huber envoya cette esquisse à Gefsner, écrite de la main même de Diderot. J'en donne ici la copie exacte.

Palemon le soir auroit embrassé ses enfans ; il se seroit couché, endormi, & endormi pour toujours.

Le matin ses enfans ne l'auroient point vu sortir de sa cabane, pour

admirer la nature. Et louer son auteur. Leur coeur se seroit ému, ils auroient tremblé d'entrer dans sa cabane: ils seroient entrés cependant. Ils l'auroient trouvé mort.

Quelle ne fut pas leur douleur!

Cependant le vieillard n'étoit point défiguré: il étoit mort, Et il paroissoit sommeiller encore. Ses mains étoient restées jointes, Et élevées vers le ciel.

Ses enfans ne furent pas bien certains d'abord, que leur père n'étoit plus: ils l'appellèrent; mais ils l'appellerent envain: il n'étoit plus.

Ils le pleurèrent trois jours de suite. Le troisième jour ils le portèrent à côté de Mirtha.

Le reste comme dans l'Idylle.

„ Mais peut - être, que ce détail, tout pathétique qu'il est, allongeroit,



& qu'en finissant l'Idylle, comme Monsieur Gessner l'a fait, il y a plus de simplicité & plus de gout. “

P. 173. *Diderot se plut à donner une preuve — de l'estime — qu'il avoit pour Gessner &c.*

Voici de quelle manière cette proposition lui fut adressée par M. Meister.

„ Monsieur Diderot m'a chargé de vous faire une proposition qui, s'il vous convenoit de l'accepter, ajouteroit encore, s'il est possible, à l'intérêt, qu'il prend à tout ce qui vient de vous. Il a fait deux petits contes moraux, qui me paroissent charmants, & qui, ce me semble, prouvent singulièrement toute la magie d'une simplicité vraie. Il voudroit les joindre à vos nouvelles Idylles, enchante, c'est son mot, de se trouver accolé avec vous dans le même volume. “

P. 175. *L'abbé Bergeron fit aussi une traduction latine de la Mort d'Abel &c.*

Je vais en offrir un exemple à mes lecteurs ; c'est un fragment de l'hymne d'Abel dans le premier livre. Les vers & les hémistiches marqués en lettres italiques appartiennent à Virgile & à Ovide. Une lecture assidue des Anciens découvreroit peut-être encore d'autres réminiscences qui me sont échappées. Quant aux phrases isolées, prises également des anciens, je ne suis dispensé de les noter.

Triste Cahos horrenda silentia jussu-
rat orbi,

Intonuit caelo Dominus, rupisse videntur
Concordes elementa moras, elementa
quietem.

Cesserunt nitidis habitandæ piscibus undæ,
Cepit silva feras, volucres agitabiles aer,



Ipse leo, glebae impatiens, taesusque te-
naxis,
Praevertit rabidos jamjam rugiendo fu-
rores.
Ecce tumet colis, subitoque excrescit in
altum
Longius, effundens elephantida praepete
partu.
Aeriae volucres, pisces, pecudesque, fe-
raeque
Aeternis mulcent resonum concentibus
orbem,
Vocibus & variis concordés undique sur-
gunt
In decus eximium magni certare Tonantis.

P. 168. *M Wattelet à puisé dans le
poème, la ferme résolution, le fonds
d'un intermède &c.*

L'auteur envoya lui-même à Gels-
ner une copie de cette petite pièce.
Je doute qu'elle ait jamais été publiée.
Je ferai donc plaisir peut-être à plu-
sieurs de mes lecteurs, en l'insérant



ici. Les autres se dispenseront aisément de la lire.

Intermède d'un seul Acteur.

IDYLLE DRAMATIQUE,

IMITÉE DE GESSNER.

Le théâtre représente une solitude On y voit un bois de sapin, un torrent qui se précipite sur des rochers, & qui se perd ensuite dans un vallon creux environné de montagnes.

D A M O N

jeune habitant de la ville voisine.

Vaste désert, majestueuse horreur ;
 Affreuse solitude, où règne la terreur :
 Triste valon, forêt épaisse & sombre,
 Dont les rayons du jour n'ont jamais percé l'ombre ;

Je vous choisis pour mon séjour ;
 Et je renonce au monde, aux plaisirs,
 à l'amour.



A de plus nobles soins je livre enfin
mon ame ;

Je prétends méditer sur les plus grands
objets.

Folles erreurs, cèdez au desir qui m'en-
flamme ;

Songes trop séduisants, fuyez moi pour
jamais.

Sur ces rocs en debris roulo , écume ,
murmuré ,

Précipite tes flots , torrent impétueux.

O destructeur de la nature ,

Que ton cours est majestueux !

Les oiseaux effrayés du bruit de tes tra-
vages ,

Se taisent en fuyant tes redoutables hords.

On n'a point l'ame émue en voyant leurs
transports.

Récitatif obligé.

Melinde, c'en est fait, ta charmante
figure ,

Ta démarche imposante , & tes nobles
attraits



A mes penses, je te le jure,
N'auront plus de part désormais.

Plus soutenu & majestueusement.

Dans les secrets de la nature
Que je vais faire des progrès!

*D'un caractère plus aimable, & plus
chantant.*

Je brave aussi tes traits - - Iris - - ta voix
si tendre
Jusqu'en ces lieux ne peut se faire en-
tendre.

Récitatif sérieux.

Rien ne m'y peut troubler - - rêvons pro-
fondément.
Laissons Melinde, Iris, Chloé même, ah!
vraiment.

Plus tendrément.

Chloé, Chloé, trop aimable coquette,
Jamais tu ne pourras découvrir ma retraite

Et sur mon coeur séduit tu n'auras plus
de droits.

Adieu Chloé, je puis avouer ma défaite ;
Car je parle de toi pour la dernière fois.

Très sérieusement,

C'en est fait - - méditons - - - la follette.

Ariette.

Comme elle m'agaçoit & fuyoit en riant ;
Comme elle avoit l'art, en fuyant,
De m'indiquer toujours sa route & sa
cachette.

Récitatif.

Que m'importe à présent . . . songeons à
méditer ..

Bon ! . . . je n'y pense plus - - - plus du
tout . . . Je commence.

Ariette du plus grand caractère.

De l'univers je vois la sphère immense :
Mon esprit la parcourt ; il s'élève, il
s'élance. -



Qui règlera son vol ? où doit il s'arrêter ?
 Pour mieux réfléchir , suivons ces bords
 sauvages.

Récitatif obligé.

avec accompagnements caractérisés.

Mais sur le sable fin , qu'est - ce que
 j'apperçois !

Des pas légers sur ces rivages ,
 Depuis quelques instants sont imprimés ,
 je crois . . .

Ariette,

Est - ce une Nymphé ? Est - ce une
 Grace ?

Qu'il est joli le pied , qui marque cette
 trace !

Mon coeur palpite : observons ce contour.

Récitatif.

La jambe assurément doit être faite au
 tour ;

Et la Nymphé est charmante . . apprends
 moi Dieu d'amour.



Si je la trouverai par cette route obscure.

Un petit bruit est venu me frapper.
Et je crois avoir vu l'ombre d'une coiffure!

Maudit torrent . . tais toi -- Écoutons --
ah, j'entends!

J'entends de ma Chloé la voix & les accents.

Ariette légère.

Elle m'appelle . . . adieu désert, sagesse.
Je vais revoir Chloé -- je vole à ma Maîtresse.

O sublime nature . . oser te pénétrer,
De tes divins secrets découvrir le mystère,

Ah je le sens! c'est téméraire.
Mais jouir de tes biens, c'est vraiment t'honorer.

Adieu désert, adieu sagesse.
Je vais revoir Chloé: je vole à ma Maîtresse.

Je n'ai plus rien à désirer.

Je crois entendre plus d'un lecteur après avoir comparé cette imitation, assez ingénieuse sous quelque rapport, avec l'original, se demander à lui-même. Comment est-il possible qu'un homme d'esprit & de gout comme M. Wattelet ait si mal saisi non-seulement le ton, mais encore tout le dessein, tout l'esprit du poème de Geßner? Car qu'est-ce au fait que son Damon qu'un vrai comédien, ou plutôt pour parler franchement, un imbécile qui ne s'est donné la peine d'aller dans un désert, non comme il voudroit nous le persuader — que dis-je? ce n'est pas là même son intention — „ pour livrer „ son ame à de plus nobles soins & „ pour méditer sur de plus grands objets „ mais uniquement pour adresser au beau sexe de précieuses fadeurs? Le Damon de Geßner, ou comme

on voudra l'appeller, n'a pas été chercher la solitude pour y faire de la philosophie. Le hazard la conduit dans ce lieu désert, & c'est ce qui dispose tout-a-coup son ame à des réflexions sérieuses ; son vol ne prétend pas s'élever plus haut. Le Damon de M. Wattelet a choisi cette retraite tout-exprès pour s'y livrer aux plus profondes spéculations. Il ne veut rien moins que „pénétrer les secrets „de la nature. Ah ! qu'il y va faire „des progrès. „De-là son esprit, au moment même qu'il vient d'entreprendre quelques considérations passablement mondaines sur la coquetterie de la trop aimable Chloé, veut parcourir soudain la sphère de l'univers. Il croit déjà planer dans les cieux, & n'a plus d'autre inquiétude que celle de savoir, où, & comment il redescendra sur la terre. En vérité,



ce bel esprit se moque des gens , & ne croit pas lui-même un mot de tout ce qu'il dit. Quoiqu'il s'écrie à chaque instant , „ rêvons profondément , méditons , songeons à méditer . . . Bon . . . „ je n'y pense plus . . . plus du tout . . . „ je commence . . . „ tout cela n'est qu'un jeu de théâtre qui risque fort de ne pas même obtenir ce qu'il semble rechercher avec tant de soin , le suffrage complaisant des belles Dames. Il faut que ce pauvre Damon se prête à jouer un rôle ridicule , pour fournir à M. Wattelet l'occasion de déployer toute sa galanterie. On ne trouve pas l'ombre de tout cela dans le Damon de Gefsner. Celui-ci n'est rien moins que risible , quoiqu'il nous fasse un peu sourire , lorsque nous le voions échouer dans sa ferme résolution. Car sa résolution est en effet de bonne foi , & ce n'est que

la force de l'impression subite qu'il éprouve qui l'emporte malgré lui. Voilà précisément ce qui doit plaire aux femmes, puisque rien ne prouve mieux leur empire. Et l'hommage est d'autant plus flatteur, qu'il naît de la situation même, sans que le poète l'ait préparé avec effort, sans qu'il l'ait annoncé, peut-être même sans qu'il en ait eu l'intention formelle. Je suis loin cependant d'attribuer cette méprise de M. Wattlelet à un défaut de connoissances ou de jugement. Il connoissoit sans doute fort bien le parterre pour lequel il avoit composé cette pièce, & savoit apparemment que la galanterie est, de beaucoup moins scrupuleuse que l'amour, & que dans un certain monde, un compliment froid, mais d'une tournure ingénieuse, produit l'effet, que, dans le monde pastoral de Geisner, on



n'obtient que par la vérité du sentiment. Les mêmes motifs pourroient bien aussi l'avoir engagé à justifier le retour de sensibilité de son galant Damon, non-seulement par la trace du joli pied, par un calcul d'aperçus sur la jambe faite au tour, mais encore, & principalement, par l'ombre d'une coiffure. Mais ce que rien ne sauroit excuser à mon sens, c'est le moralité louche & frivole qui termine la pièce; elle est fort étrangère au sujet de l'original; elle est encore plus loin de l'esprit de Geisner.

P. 182 *Mademoiselle Heidegguer étoit une jeune personne douée des plus rares avantages &c.*

Par quelques extraits d'une correspondance entre Md. Geisner & son époux après quatorze ans de mariage, mes lecteurs jugeront mieux que par-

tout ce que je pourrois leur dire, de l'esprit & du caractère de cette femme respectable, ainsi que des rapports interessans de sa vie domestique.

Lettre de M. Gefsner à sa femme.

Schwandegg le 12. Mai 1774.

„ Je profite de la première occasion, ma chère, pour vous dire que je me trouve bien, & que je jouis de tout l'agrément que peuvent donner de la politesse & de l'amitié sans gêne, avec une des plus belles campagnes de nos contrées. Quant au retour, je ne puis rien dire encore de positif; ce sera dans une autre lettre. Ecrivez - moi, ne fut - ce que deux lignes, pour m'assurer que vous & nos chers enfans se portent bien. “

„ Hier nous avons été à Gysper, & dans ce moment on met les chevaux pour aller à Kéfikon. “



„ Adieu ma très - chère. Toute la société d'ici se recommande à votre souvenir. Baisez pour moi nos chers petits. Mes salutations au premier, à mon beau-frère & à sa femme. Adieu n'oubliez pas votre très-devoté

S. GESSNER. ^{cc}

R é p o n s e.

Zurich le 14 Mai 1774.

„ Ce matin, mon cher, j'ai reçu de vous une lettre. Combien mes enfans & moi n'avons-nous pas eu de joie d'apprendre que vous vous portiez bien ! Je n'ai jamais douté qu'une société choisie, une contrée ravissante n'eussent pour vous un attrait tout particulier. Des personnes même d'un tact beaucoup moins délicat, pourroient tirer parti d'un si beau séjour. Comment s'étonner qu'un poëte avorisé des Muses, & dont l'ame est

toujours ouverte à toutes les impressions d'une politesse & d'une amitié sans gêne, se plaise dans une situation si agréable ! Ce n'est donc pas là ce qui me surprend ; mais bien le ton qui règne dans votre lettre. Il y a cinq jours que vous êtes absent, & vous voilà déjà tout aussi poli, que si nous ne nous étions pas parlé depuis cinq ans. Vous me demandez quelques lignes pour savoir comment se portent, Madame, c'est-à-dire, votre femme, n'est-ce pas ? & vos enfans. Pour répondre dignement à votre civilité, je vous dirai que votre femme est toujours de même, & que vos enfans, Dieu-merci, se portent bien. Le petit a voulu absolument que je lui lise votre lettre. Eh ! bien, Maman, baisez nous donc ; Papa l'ordonne. Ainsi de l'ordre de Papa, je me suis vue tirillée de tout coté. "



„ Mais pourquoi, mon bon ami, ne peux-tu pas dire d'une manière positive quand tu reviendras. Quelques progrès qu'ait faits ta politesse à mon égard, il me semble, que, d'un autre côté, ton indiscretion envers tes aimables hôtes n'en est pas moins grande. Dois-je rassembler ici tous les lieux communs d'une éloquence à bruler le papier, pour te persuader de hâter ton retour? Non, j'aime mieux me borner à ces instances douces qui n'appartiennent qu'à mon coeur. Pense donc, mon cher, que tu aurois du m'accoutumer plutôt à vivre si long'ems sans toi. Mes enfans sont comme leur mère. Nous ne sommes plus tous ensemble qu'un corps sans ame. C'est à toi seul qu'il appartient de le ranimer. Ecris moi donc que tu reviendras bientôt — mais bientôt. J'ai passé la soirée chez ***

Rentrée à la maison à huit heures, on me dit que M. Burkli avoit eu la bonté de faire demander, si j'avois quelque chose à t'envoyer. D'abord après le souper je me suis mise à t'écrire. Il sonne onze heures & je vais me reposer. Adieu, cher, excellent homme. Je te prie de me rappeler au souvenir de toute ta société. Embrasse pour moi Meiss & sa femme, que je suis aussi fort impatiente de revoir. Encore une fois, adieu, mon bon ami. Mille tendres salutations de tes enfans, de ton père, de tes soeurs, de mon frère & de sa femme. Sur toute chose pense à ta dévouée

J. GESSNER.

„ Quand tu m'écriras, mon cher, que ce soit toujours de ce ton rempli d'élégance & de politesse car j'en suis ravie. . . . “

Réponse de Gessner.

Schwandegg le 16 Mai 1774.

„ O ma très - chère ! combien je te suis obligée de l'aimable lettre où se trahissent si bien tour - à - tour ta gaité , ton humeur maligne & ton inaltérable bonté pour moi. J'errai tout triste dans la maison , lorsque le messager fut arrivé. J'étois le seul qui n'avois rien reçu. Quelques heures après vint M. Burkli , & ta lettre qu'il m'apporta rendit deux fois à mon ame toute sa sérénité. Ton chagrin sur ma politesse m'a fait rire. C'est bien le plus innocemment du monde que je t'ai blessée par là. Ah ! tutayons mille & mille fois , si cela te plaît. Il n'est pourtant aucun langage qui puisse t'exprimer à quel point je te chéris & je t'aime. Quel tableau pour un honnête homme que de voir ses en-

fans pressés autour de sa femme, de la voir distribuer ainsi les baisers qu'elle leur donne de sa part. Vendredi soir, je vous embrasserai tous moi - même. M. * * fait venir une voiture de Winterthour. α

„ Tout le monde ici se rappelle tendrement à ton souvenir. Mes compliments au premier, ainsi qu'au *Kiel*. Baise encore pour moi nos petits. Je t'embrasse, ma très - bonne, ma très-chère, & suis ton dévoué

S. GESSNER. α

P. 196. *D'autres censeurs ont reproché quelquefois à ses fabriques de manquer aux règles de la perspective. On a trouvé encore, surtout dans ses premiers tableaux que la recherche trop soignée des détails &c.*

Le premier de ces reproches se trouve dans une lettre de Zingg à



Gessner du 4 février 1768, l'autre dans une lettre de M. Wattelet à M. de Grimm, dont je crois devoir faire part à mes lecteurs; elle pourra servir en quelque sorte à remplir une lacune, que je n'ai pas osé tenté de remplir moi-même.

„ Les deux petits tableaux, que vous m'avez envoyés, Monsieur, sont précieux par le soin, & les détails, qu'ils offrent. Ils sont peints à gouache; à ce qu'il me semble, la recherche & le fini, qu'on y remarque, ont dû coûter beaucoup de tems à notre ami, & je crois, que par une manière plus large & plus prompte, il auroit donné plus d'effet à ses imitations. Il a été entraîné par la beauté des détails de la nature. Il les a fixés les uns après les autres, avec une attention qui marque le droit que tout ce qui est agréable, a sur son imagination sen-

sible. Mais ces charmes des détails sont les modulations de la Sirène, qui détournent le voyageur du but qu'il s'est proposé. Ce but en peinture, lorsqu'on représente de grands objets, est l'effet général. Le spectateur qui dans la nature peut s'occuper successivement à son gré, ou de l'ensemble, ou des détails, est forcé d'opter dans l'imitation, & préfère l'effet de cet ensemble. L'art ne peut se soumettre à cette préférence, que par le sacrifice de la plus grande partie des détails, qui auroient pour lui un attrait plus séduisant. Je crois, que si notre illustre ami avoit pris ce parti, en mettant moins de soin & d'exactitude à représenter les formes des plus petits objets, il auroit rendu, par le talent très - distingué qu'il possède, l'effet plus frappant, & l'idée de ses paysages plus grande; il auroit



aussi par cette voye fait sentir plus, qu'il n'a pu le faire, le transparent de l'air, & cet effet charmant de la perspective aérienne, qui fait tourner autour des objets. La gouache est par elle-même susceptible de sécheresse, c'est une difficulté de plus à vaincre pour parvenir à cet effet de l'air. Mais je puis vous assurer, sans aucune flatterie, que si notre illustre ami parvient à aggrandir & à simplifier son système d'imitation, il tirera avec moins de peine & de tems un très-agréable parti de ce nouveau talent, qu'il joint à ceux, qui le rendent déjà célèbre. Je le féliciterai de cultiver ainsi tous les arts à la fois, & je lui manderai le plaisir que j'ai eu, à m'occuper de lui, en l'admirant, & en prenant la liberté de joindre la critique aux applaudissemens, comme on joignoit autrefois la satire

au triomphe. J'ai été enchanté de ses nouvelles gravures, dont je vous prie, de lui faire mes sincères remerciemens, en le priant, de me conserver son amitié, qui m'est chère “

„ Voilà, Monsieur, en toute sincérité, ce, qu'en me rendant bien sévère, j'ai cru pouvoir observer de plus essentiel dans les ouvrages de notre ami. Si vous lui écrivez, renouvelez lui les sentimens de respect & d'attachement, qu'il m'a inspirés, & que je lui ai voués pour la vie, & agréez ceux avec lesquels j'ai bien véritablement l'honneur d'être &c. “

Ce 24 Nov. 1768.

P. 231. *Léonard Meister &c.*

Connu par un grand nombre d'excellens ouvrages d'histoire & de philosophie; Jacob Henri Meister, le traducteur des nouvelles Idylles, l'auteur de la Morale naturelle, des Lettres sur l'Imagination &c. est non cousin.

P. 232. *Après sa mort, quelques-uns de ses concitoyens érigèrent à sa mémoire &c.*



Plusieurs de ses admirateurs ont voulu laisser à la postérité, des monumens de leur reconnoissance & de leur admiration pour lui. De ceux qui sont parvenus à ma connoissance, je n'en citerai que deux, l'un dans les jardins d'Arlesheim près de Bâle, l'autre en Hongrie dans le parc du Prince Louis Bathiani. Son traducteur hongrois, François de Kazinski, vient d'élever encore, au moment où j'écris, un monument particulier à l'épouse de notre poète, hommage d'autant plus remarquable que c'est son traducteur qui en conçut l'idée touchante. On sait avec quelle attention Gessner consultoit sur tous ses travaux, & comme peintre & comme poète, le gout sûr & délicat de son épouse. C'est donc, pour ainsi dire, à la muse personifiée de son poète, que M. de Kazinski voulut ériger un autel.

61627460

